

# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

10ème Année, No 10 OCTOBRE 1917

PRIX  
10 CENTS



*La Contrebande de l'Opium. (Voir intérieur).*

# N'Attendez pas les Prix d'Hiver

APPORTEZ-  
NOUS  
MAINTENANT  
VOS  
FOURRURES  
QUI  
ONT BESOIN  
DE RE-  
PARATIONS



Adressez-vous  
sans retard à la  
vieille maison  
de confiance à  
CELLE QUI  
N'A JAMAIS  
TROMPE  
SES CLIENTS

¶ Comme par le passé, nous nous chargeons de la confection, du remodelage et de la réparation des fourrures qui nous sont confiées.

¶ Nos prix sont toujours les plus bas, et notre travail est toujours garanti.

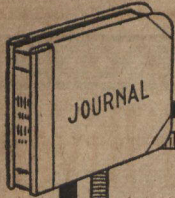
¶ Le personnel de nos ateliers est composé d'ouvriers et d'ouvrières connaissant à fond leur métier et possédant une expérience de plusieurs années.

¶ Une vieille fourrure réparée par nous paraît toujours aussi bien qu'une neuve et dans bien des cas dure aussi longtemps. Nous transformons et remodelons à peu de frais les fourrures démodées ou défraîchies.

¶ Apportez-nous avec confiance, et le plus tôt possible, les fourrures que vous désirez faire réparer ou refaire, et soyez assurés que par nous le travail sera fait avec soin, promptitude et à votre entière satisfaction.

*Chez Desjardins & Co*  
*Limitée*

130 Rue Saint-Denis, Montréal  
Tel. Est 1537 et 3007. Gros et Détail.



# La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT.**

LIVRES RELIGIEUX. Musique et Chant grégorien. **RELIURE.**

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES.**

ARTICLES DE CLASSE : Français, anglais latins, grecs. **SAYNETTES ET DRAMES.**

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers Manuels, Guides.

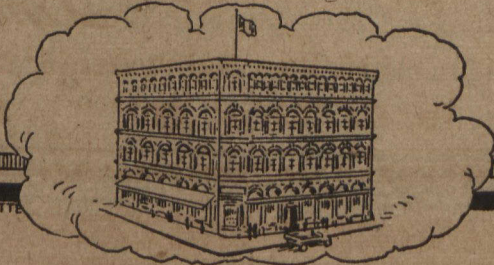
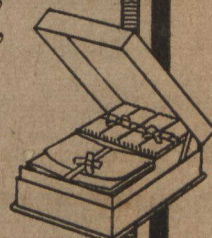
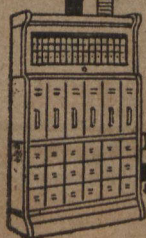
ARTICLES DE BUREAUX. Meubles. Livres Perpétuels. **IMPRESSIONS.**

TAPISSERIES. Papiers peints reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

## Librairie Granger Freres, Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.

MONTREAL.



ED. J. MASSICOTTE

---

## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

### **Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

La Jambe  
Artificielle  
de CONRAD

**MARTIN**

donne une marche souple,  
facile, légère, confort par-  
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60  
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

*Bandages Herniaires,  
Appareils Orthopédiques, Bas  
Elastiques, Etc., Etc.,*

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES  
PAR DES EXPERTS SOUS LA  
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE  
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

Fabrique Canadienne de Bandages  
**36-38 rue GRAIG Est, Montreal**



## SOMMAIRE DU NO D'OCTOBRE 1917

	Pages		Pages
La chasse .....	7	La malle par aéroplane .....	123
La joie des derniers beaux jours .....	8	Le plus ancien journal .....	123
<b>PAGES CANADIENNES :</b>		Les coloniaux en Angleterre .....	123
L'emprisonnement de Bédard .....	9	Du lait extrait des fèves .....	124
Les armes de Sir Langlecin .....	11	Fenêtres d'écaillés d'huîtres .....	124
Une tranchée en campagne .....	12	Origine du mot "Tip" .....	124
<b>TRAVAUX D'AMATEURS :</b>		Valeur du cresson d'eau .....	124
Conservation des fruits .....	13	Comment juger les enfants .....	125
Ce qu'étaient les papyrus égyptiens .....	15	Le plus grand et le plus petit livre .....	125
La production des éponges .....	15	Superficie de l'Australie .....	125
<b>VIEILLES CHANSONS :</b>		Le sultan aime la lecture .....	126
Dans les prisons de Nantes .....	16	Damas, la plus vieille ville du monde .....	126
Comment connaître le courant électrique .....	18	La contrebande de l'opium .....	127
<b>MAGIE EN FAMILLE :</b>		Comment descendre le long d'un câble .....	130
Le coffre-fort du pauvre .....	19	Le plus haut pont du monde .....	130
Mortalité et longévité .....	23	<b>ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :</b>	
La guerre sous-marine .....	24	On demande un Bismark .....	131
L'Hygiène chinoise .....	24	La prolifique allemande .....	131
Le lion, roi de la forêt .....	25	Les aviateurs français .....	132
Les vieux pantalons rouges .....	28	Chacun son tour .....	132
L'Industrie du fromage en France .....	29	La destruction de l'Allemagne .....	133
L'art de lancer, chez la femme .....	32	Le serpent .....	133
L'olivier .....	32	L'oeuvre de Guillaume .....	134
Fabriquez vous-même votre vin .....	33	Grand patriote .....	134
Les communications par tambours .....	34	Papier-pain .....	135
<b>ROMAN :</b>		L'ingénieuse carte .....	135
<b>COEUR A PRENDRE</b>		Les tanks .....	135
<i>par Paul de Garros</i> .....	35	Une prophétie de Heine .....	136
La médecine allemande .....	120	<b>LE LANGAGE DEDS FLEURS :</b>	
Un arbre curieux .....	120	Mois d'Octobre .....	137
<b>MOSAÏQUE :</b>		Les fourmis .....	141
La chirurgie au XVII <sup>e</sup> siècle .....	121	Les fumeurs .....	143
L'origine des enveloppes .....	121	La fabrication des dents artificielles .....	144
La femme la plus riche .....	121	Un canon nouveau-modèle .....	150
L'encanteur et les signes .....	122	La correspondance simplifiée .....	152
Ennemis par nature .....	122	Peut-on se raser sans savon? .....	154
Têtes petites et grosses .....	122	Reliques religieuses précieuses .....	156
		La plus ancienne bibliothèque du monde .....	158
		Le premier journal anglais .....	160
		Auteurs et historiens fantaisistes .....	161
		La polka .....	162

# La Revue Populaire

Vol. 10, No 10

Montréal, Octobre 1917

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Paraît tous  
les mois**

POIRIER, BESSETTE et CIE,  
Editeurs-Propriétaires,  
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-  
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-  
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## LA CHASSE

Nous voici en pleine époque de chasse ou du moins ce sont les lois et règlements qui le prétendent.

Ont-ils raison? Sur le papier, oui sans doute, mais il ne faut pas oublier que les règlements sont comme les belles-filles: ils sont faits pour que l'on tourne autour...

Et l'on y tourne de la belle façon.

Non pas seulement au Canada, mais dans tous les pays...

Et non pas seulement dans le monde des chasseurs proprement dits...

A preuve:

L'exercice de la chasse dure depuis le premier Janvier jusqu'à la St. Sylvestre, pour recommencer ensuite, chez le commerçant qui fait la chasse au client par tous les moyens, même celui qui consiste à pratiquer l'honnêteté en donnant au client la valeur de son argent.

Chez les acapareurs dont nous possédons, hélas! quelques modèles superfins... ceux-là chassent le bon renom du pays avec une désinvolture qui n'a d'égale que leur rapacité.

Chez une populace douteuse qui encombre les trottoirs de nos villes à certaines heures et qui trouvent ainsi le moyen de chasser les honnêtes gens des rues.

Il y a également, et dans tous les pays, des quantités de mamans qui pratiquent

la chasse, sans piège et sans fusil dans les forêts broussailleuses que sont les têtes des jeunes marmots. Chasse quelquefois très fructueuse et qui est toujours à recommencer...

Dans l'empire de Guillaume, les gens font la chasse aux chiens pour en faire des saucisses et pendant ce temps-là les marines alliées font la chasse à leurs pirates sur mer.

Il n'y a pas longtemps, Constantin le fourbe s'est fait chasser de la Grèce et avant peu, le traître de Bulgarie subira le même sort.

Pendant le même temps, ce pauvre incapable de Nicolas se faisait chasser de son palais impérial mais ses ex-sujets qui paraissaient manquer un peu de jugeotte se font chasser des positions conquises avec tant de sacrifices par des armées valeureuses.

Enfin, depuis plus de trois ans, la chasse au boche est ouverte en Europe où elle fonctionne sans interruption.

Dans leurs instants de loisirs, les braves chasseurs chassent les "totos" et les rats.

On le voit, les lois de la chasse ne sont guère lues et mises en pratique sur ce qui concerne le temps, la nature et le nombre de gibier:

Il est vrai qu'elles n'ont peut-être pas été faites pour tous les cas précités...

ROGER FRANCOEUR.



LA JOIE DES DERNIERS BEAUX JOURS





## Quelques Pages d'Histoire Oubliées!

### L'EMPRISONNEMENT DE BÉDARD EN 1810

ON a beaucoup parlé de Craig, cinquième gouverneur anglais du Canada, qui régna en tyran de 1807-1811.

Durant son administration il se mit en lutte avec les représentants du peuple, qui voulaient exclure les juges et les juifs de la chambre d'assemblée. Il fit saisir les presses du journal *Le Canadien* de Québec et jeter en prison les principaux représentants hostiles à ses idées, particulièrement Pierre Bédard, député.

En 1811, il fut cependant obligé de signer la loi qui déclarait les juges inhabiles à siéger dans la Chambre.

Enfin, il voulut faire donner au roi la nomination aux cures, mais il échoua devant la fermeté de Mgr Piessis, évêque de Québec.

Son administration despotique a été surnommée "le règne de la terreur."

\* \* \*

Aujourd'hui, que l'on parle de la liberté de la presse, il serait peut-être à propos de revoir une page oubliée de nos annales.

Pierre Bédard, qui en est le héros, était avocat de profession et journaliste dans ses loisirs. Né à Québec en 1762, il fut reçu avocat en 1790.

En 1792, il fut élu au premier parlement du Bas Canada par le comté de Northumberland qu'il continua à représenter jusqu'en 1808.

A l'élection générale de cette année, il fut élu dans la ville basse de Québec et le 21 avril 1810 par le comté de Surry.

Il fut l'un des chefs reconnus du parti à la chambre d'assemblée, opposé à la politique de Sir James Craig, il fut l'un des fondateurs et rédacteurs du *Canadien*.

Le conseil exécutif estima que certains articles de ce journal étaient séditieux. Comme voie de conséquence, ordre fut donné d'arrêter et d'emprisonner Bédard.

Craig, insista pour que — comme condition de sa libération — Bédard offrit des excuses, mais celui-ci refusa fermement d'avouer qu'il avait commis, quoique ce soit possible, passible d'emprisonnement, et, conséquemment, il demeura en prison pendant des mois, après l'élargissement de ses associés du *Canadien*.

L'Assemblée, en 1811, fut saisi de l'af-

faire et sa mise en liberté exigée, allé-  
gation étant faite que sa détention violait  
les privilèges de la Chambre d'Assemblée,  
vu que durant son incarcération, il avait  
été député de Surry, et le 24 décembre  
1810, la Chambre d'Assemblée faisait un  
rapport, dans lequel on recommandait la  
libération de Bédard.

Voici le rapport authentique, extrait du  
"Journal de la Chambre d'Assemblée, Bas  
Canada", à la date ci-haut mentionnée :

*"Résolu, que ce comité est d'avis que Pier-  
re Bédard, Esquire, était l'un des repré-  
sentants de la basse ville de Québec  
dans le dernier Parlement provincial à  
l'époque de la prorogation de celui-ci  
le 26 février dernier.*

*"Résolu que ce comité est d'avis que le  
même Pierre Bédard, Esquire, était  
l'un des membres du dernier parlement  
et qu'il représentait la basse-ville de  
Québec, à l'époque de la dissolution de  
celui-ci, le premier mars dernier.*

*"Résolu que ce comité est d'avis que, par  
suite d'un mandat d'amener lancé par  
le conseil exécutif de cette province, le  
dix-neuvième jour de mars dernier, en  
vertu de l'acte temporaire intitulé : "Un  
Acte pour mieux protéger le Gouverne-  
ment de Sa Majesté, tel que, conformé-  
ment à la loi, heureusement établi dans  
cette province", le dit Pierre Bédard,  
Esquire, a été le dix-neuvième jour de  
mars, arrêté et emprisonné sous l'accu-  
sation de pratiques de trahison; qu'il a  
toujours été et qu'il est encore détenu  
dans la prison commune du district de  
Québec, en vertu de ce mandat.*

*"Résolu que ce comité est d'avis que le  
même Pierre Bédard, Esquire, a été élu*

*le 27 mars dernier et déclaré un des re-  
présentants du comté de Surry pour  
siéger dans le présent parlement pro-  
vincial.*

*"Résolu que ce comité est d'avis que le  
même Pierre Bédard, Esquire, est main-  
tenant un des membres de cette Cham-  
bre pour le présent Parlement.*

*"Résolu, que ce comité est d'avis que la  
simple arrestation et la détention de  
quelqu'un des sujets de Sa Majesté, en  
vertu de et sous l'autorité d'un acte  
temporaire du Gouvernement Provin-  
cial, intitulé : "Un acte pour mieux pro-  
téger le Gouvernement de Sa Majesté  
tel que conformément à la loi, heureu-  
sement établie dans cette Province", n'a  
pour effet de le classer dans la catégo-  
rie de ceux qui sont déclarés incapables  
d'être élus pour siéger dans la Cham-  
bre d'Assemblée, par la 23e clause de  
l'Acte du Parlement de la Grande Bre-  
tagne de la 31e année de Sa Majesté  
actuelle, chap 31.*

*"Résolu, que ce comité est d'avis que les  
dispositions de l'acte temporaire, intitu-  
lé : "Un acte pour mieux protéger le  
Gouvernement de Sa Majesté, tel que  
conformément à la loi heureusement  
établie dans cette Province", garantis-  
sant au dit Pierre Bédard, Esquire, le  
droit de siéger dans la Chambre.*

*"Résolu, que ce comité est d'avis qu'une  
humble adresse soit présentée à Son Ex-  
cellence le Gouverneur en Chef, pour  
informer Son Excellence, que cette  
Chambre a pris en sérieuse considé-  
ration le message de Son Excellence du  
treize courant et qu'elle a adopté plu-  
sieurs résolutions, qu'elle considère de*

*son devoir de soumettre à Son Excellence; et que c'est le désir de cette Chambre, si son Excellence ne juge pas à propos de lui faire d'autres communications à ce sujet, que Pierre Bédard, Esquire, représentant du Comté de Surry, prenne son siège dans cette Chambre."*

Ces résolutions furent adoptées à l'unanimité et présentées à Craig.

Après un délai assez long, le 4 avril 1811, le Conseil Exécutif, sous la présidence du gouverneur Craig, mettait en liberté Pierre Bédard, qui reprit son siège au Parlement.

Bédard profita l'un des premiers du changement de politique de l'administration résultant de la nomination de Sir George Prévost au poste de Gouverneur.

Lors de la promotion d'Olivier Perreault, à la magistrature, on lui offrit la position d'avocat général de la province, mais il la déclina. En décembre 1812, il fut nommé juge provincial pour le district de Trois-Rivières, succédant au Juge Foucher. Il mourut le 26 avril 1829.

\* \* \*

La vie politique de Pierre Bédard, bien que courte, fut mouvementée. Canadien, avant tout, confiant dans le "fair play" britannique, il su souffrir la persécution la plus outrageante, pour la liberté de la presse et de la parole.

Combien de nos politiciens d'aujourd'hui pourraient souffrir semblables persécutions pour la revendication des droits spoliés. Bien peu!

La soif de l'or, chez les uns, a remplacé l'amour de la justice, de l'honneur, de la liberté, tandis que chez les autres, la félonie, la trahison, le mensonge ont succédé

à l'ardeur, la franchise et la loyauté de nos ancêtres.

Souhaitons cependant, qu'un de ces jours, il sortira du peuple, un homme, digne émule de Bédard, qui dira à nos gouvernants que nous vivons dans un pays libre et que la race française a droit à sa part sous ce soleil de liberté.

Souhaitons que cet homme, à l'exemple de Bédard, saura souffrir l'emprisonnement, s'il le faut, pour sauver nos institutions, notre langue, notre foi, nos traditions et nos moeurs.

— o —

Le Canada s'est montré généreux durant le présent conflit. Le Dominion du Canada a donné 1,000,000 sacs de farine au Gouvernement Britannique; l'île du Prince-Edouard: 100,000 boisseaux d'avoine; Nouvelle-Ecosse: 100,000 tonnes de charbon; Nouveau-Brunswick: 100,000 boisseaux de pommes de terre; Québec: 4,000 000 livres de fromage; Ontario: 250,000 sacs de farine; Manitoba: 50,000 sacs de farine; Saskatchewan: 1,500 chevaux; Alberta: 500,000 boisseaux d'avoine; Colombie Britannique, 1,250,000 boîtes de saumons.

— o —

## LES ARMES DE SIR HECTOR LANGEVIN

CES armes se blasonnent comme suit:

Ecartelé: au 1 de gueules, à la croix d'or, cantonnée de huit molettes d'argent; au 2 d'azur, à trois léopards d'or, armés, lampassés et couronnés de même, l'un sur l'autre; au 3 d'azur, au chevron d'or accompagné de trois casques de même; au 4 de gueules, à trois couronnes d'or posées en pal.

Devise: Cherche qui n'a.



## UNE TRANCHEE EN CAMPAGNE

Le mot "barricade" tire son étymologie des "barriques" que l'on utilisait autrefois pour arrêter l'ennemi en entassant des gros tonneaux, dans une rue ou dans un passage.

Aujourd'hui les barriques ont été remplacées par des arbres dont les branches ont été aiguës, ce qui a pour résultat de retarder l'ennemi dans sa charge à la baïonnette.

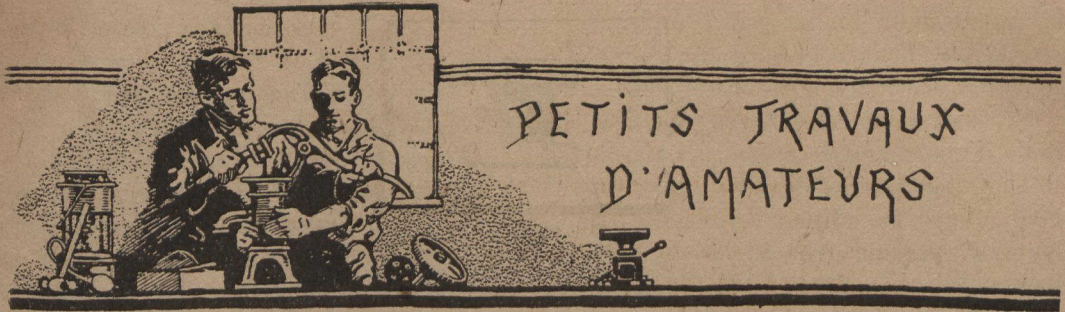


Quand l'ennemi a traversé ce premier obstacle, il rencontre alors des fils de fer barbelé, très souvent chargés d'électricité. Quelquefois, ce second inconvénient est suivi d'un immense fossé, rempli de pointes de fer.

L'illustration ci-dessus peut nous donner une idée de la destruction du bois qui résulte de cette guerre, dans le nord de la France, particulièrement.

— 0 —





## LA CONSERVATION DES FRUITS

Voici le moment où l'on va cueillir les premiers fruits de conserve pour l'hiver. On peut conserver quelques poires et deux douzaines de pommes dans une armoire à linge, mais pour la récolte d'un jardin de moyen rapport, il est indispensable d'avoir une petite installation moins primitive.

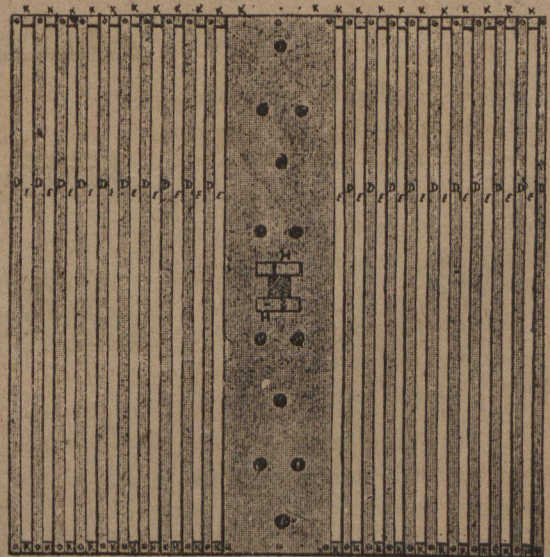
On place généralement les fruits sur des tablettes, ce qui est un tort, car, n'étant pas aérés, ils se décomposent beaucoup plus facilement. Une meilleure méthode est l'aération parfaite, mais ces cadres demandent beaucoup de place. Pour consister à les ranger sur des cadres à circuler tout autour, il faut compter au moins 20 pouces de passage, ce qui, au carré, donne environ 40 pouces dans les deux sens.

Avec une installation à pivot, comme celle que nous allons décrire, il ne faut qu'un emplacement restreint et la vérification ou le choix des fruits est des plus faciles puisqu'on fait tourner les claies devant soi sans bouger de place. Il faut seulement monter sur un escabeau pour vérifier la claie supérieure placée à 1 m 90 du sol.

Mais on aura un fruitier pouvant contenir 600 fruits moyens et n'ayant coûté à

installer que \$2 à \$2.50, alors que l'achat d'un cadre à claies de même contenance coûte de \$4 à \$6. De plus, les fruits seront à l'abri de la dent des rongeurs, ce qui a bien son importance, et l'aération sera parfaite.

Pour établir ce fruitier, nous commencerons par préparer un plateau; les fruits sont lourds, il faut du bois solide; de plus, toutes les bandes étant vissées et démontables, il doit avoir une certaine



Détail de fabrication.

épaisseur pour donner prise aux vis. Tout le bois aura  $\frac{3}{4}$  de pouce d'épaisseur.

Ce plateau se composera donc d'une planche centrale C de six pouces de largeur dans le milieu de laquelle, par un trou circulaire G, s'emboîtera le montant B.

Les lames de la claie D, D, D, auront 1 pouce  $\frac{1}{4}$  de large, toujours  $\frac{3}{4}$  de pouce d'épaisseur; elles seront séparées par des intervalles E E E, de 1 pouce  $\frac{1}{4}$  également, ce qui donne au total 30 pouces de côté au plateau carré.

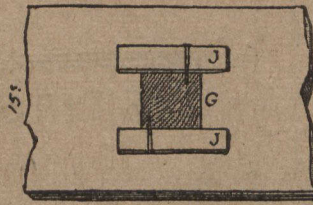
Tout cet ensemble sera fixé sur deux traverses K et K, également de 30 pouces de long. Ces traverses seront en chêne, de 1 pouce  $\frac{1}{2}$  d'épaisseur et de 2 pouces de large. Pour l'assemblage vissé comme le montre la figure, on emploiera des vis en laiton et non en fer qui rouilleraient certainement si elles se trouvaient en contact avec les fruits.

Dans la planche G du milieu du plateau, on percera quelques trous avec une mèche anglaise et un vilbrequin; cela permettra d'aérer les fruits rangés sur cette partie du cadre.

Avant de percer le trou de passage du montant, on s'assurera de son diamètre exact.

Le montant formant pivot sera un fort morceau de frêne carré de deux pouces de côté.

On construira les trois au-



Un plateau.

tres plateaux comme le premier.

Lorsque les trous carrés G seront évidés, on installera sur le dessus de la planche C, transversalement par rapport aux bandes, deux tasseaux de chêne H et H

de 3 pouces de long sur 1 et  $\frac{1}{2}$  de large et autant d'épaisseur.

Sur le dessous, on en fixera deux autres J J, mais dans le sens de la planche centrale.

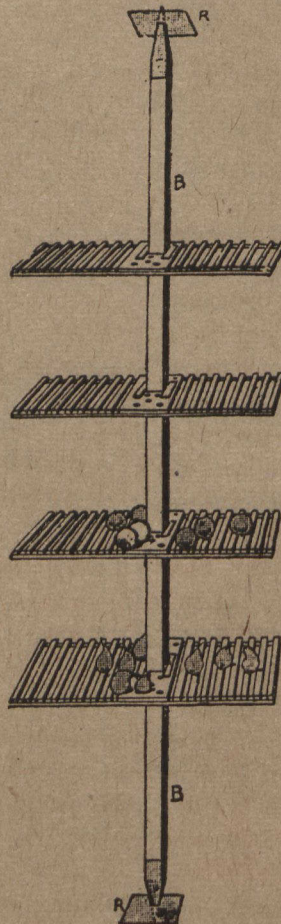
S'installant alors sur une table ou un

établi, on tracera sur le pivot l'emplacement des quatre plateaux; celui du bas sera à 28 pouces du sol et les suivants à 16 pouces les uns des autres, de sorte que le plus haut soit à 6 pieds et  $\frac{1}{2}$  de hauteur, comme nous l'avons dit.

On emboîtera d'abord ce premier plateau et on le fixera au pivot de frêne, à l'endroit marqué, avec des fortes vis en laiton, s'entre-croisant dessus et dessous, sans buter l'une dans l'autre, ainsi, du reste, que le montre la figure.

Il n'y a plus qu'à fixer au plafond le plateau de fer dans lequel s'adaptera le haut du pivot; puis, sur le sol, celui destiné au plateau du bas.

Rappelons qu'il faut éviter l'humidité au fruitier et qu'il serait bon de mettre de la chaux vive en morceaux dans une jatte de terre, près des fruits. Deux recommandations encore qui ont leur impor-



Le montage.

tance: 1o on ne doit jamais porter de suite les fruits au frutier après leur cueillette; à ce moment ils ont encore à perdre une certaine quantité d'eau; il faut attendre qu'ils aient perdu leur humidité de surface, qu'ils aient "sué", suivant l'expression consacrée; 2o pour le rangement, on doit placer les poires la queue en l'air et les pommes la queue en dessous. Les fruits ne doivent jamais être mis sur le côté. C'est indispensable pour une bonne conservation.

Voilà une première réponse. On nous a demandé également la meilleure manière de conserver les raisins.

— o —

## CE QU'ÉTAIENT LES PAPYRUS ÉGYPTIENS

C'EST par les *papyrus* que sont arrivés jusqu'à nous les vestiges de la civilisation égyptienne. Alors que les Assyriens confiaient à la brique le soin de transmettre le souvenir de leurs oeuvres et de leurs traditions, les Egyptiens employaient à cet usage la portion externe de la tige du papyrus plante élançee croissant alors en abondance sur les rives du Nil et que l'on ne retrouve plus qu'en Sicile aujourd'hui.

La partie externe de la tige du papyrus est formée par plusieurs pellicules concentriques très fines que les Egyptiens détachaient et taillaient en ruban longs de 20 à 30 centimètres et large de 5 à 6. Ces rubans, ils les collaient bord à bord de façon à faire une feuille. Plusieurs feuilles ainsi assemblées étaient collées à plat l'une sur l'autre, et quand l'épaisseur était suffisante, on polissait la feuille, que l'on rendait indestructible en la frottant à l'huile de cèdre.

Ces papyrus étaient alors couverts d'u-

ne écriture toute particulière, sur laquelle pâlirent longtemps les linguistes de toutes les nations. Jusqu'en 1822, ils restèrent indéchiffrables et gardèrent jalousement les secrets des Pharaons, mais à cette date, un savant français, Champolion, le Jeune, découvrit la clef du rébus et l'année suivante il publia la *Précis du système hiéroglyphique* qui allait nous permettre enfin de déchiffrer ces écrits mystérieux.

— o —

## LA PRODUCTION DES ÉPONGES

L'ÉPONGE est devenue d'un usage domestique général et cependant sa récolte qui formait une industrie assez lucrative tend à diminuer chaque année à raison de l'absence de règlements pour la conservation des lits sur lesquels elle repose.

Les éponges habitent les mers chaudes, comme la Méditerranée, la mer Egée, les côtes de Tunisie, et de Tripoli, les côtes de Syrie, la mer Rouge, la mer des Antilles.

Celles dont nous nous servons au Canada viennent pour la plupart des lits spongieux de la Floride.

Les éponges sont pêchées, soit par des plongeurs, soit à l'aide de harpons. Mais ce dernier procédé les détériore souvent et il vaut mieux utiliser les scaphandres.

Les éponges les plus fines et les plus estimées sont celles de Syrie, en particuliers de Smyrne. Il se forme aussi d'excellentes éponges dans les îles Bahamas, à Ceylan, dans la Nouvelle-Galles du Sud, dans l'Australie ouest, à Natal et dans le Soudan.

— o —



DANS LES PRISONS DE NANTES

Dans les prisons de Nan tes. Dans les prisons de  
Nan tes Lui ya t un pri sonnier gai, fa lu ron fa lu  
rer te, Lui ya t un pri sonnier gai fa lu ron don  
dé

AUTRE VERSION

Dans les prisons de Nan tes. Dans les prisons de  
Nan-tes, Lui ya t un pri-son nier, gai, faluron don dai-ne  
Lui ya-t-un pri sonnier. gai, fa-lu-ron don dé



## DANS LES PRISONS DE NANTES

Dans les prisons de Nantes (*bis*)  
 Lui ya-t-un prisonnier, gai, faluron, falurette,  
 Lui ya-t-un prisonnier, gai, faluron, dondé.

Que personn' ne va voir (*bis*)  
 Que la fill' du geôlier, gai, faluron, falurette,  
 Que la fill' du geôlier, gai, faluron, dondé.

Elle lui porte à boire, (*bis*)  
 A boire et à manger, gai, faluron, falurette,  
 A boire et à manger, gai, faluron, dondé.

Un jour il lui demande: (*bis*)  
 —Qu'est-c'que l'on dit de mouà? gai, faluron, falurette,  
 Qu'est-c'que l'on dit de mouà? gai, faluron, dondé.

Le bruit court dans la ville (*bis*)  
 Que demain vous mourrez, gai, faluron, falurette,  
 Que demain vous mourrez, gai, faluron, dondé.

—Puisqu'il faut que je meure, (*bis*)  
 Ah! déliez-moi les pieds, gai, faluron, falurette,  
 Ah! déliez-moi les pieds, gai, faluron, dondé.

La fille encore jeunette (*bis*)  
 Lui a lâché les pieds, gai, faluron, falurette,  
 Lui a lâché les pieds, gai, faluron, dondé.

Le garçon fort alerte, (*bis*)  
 A la mer s'est jeté, gai, faluron, falurette,  
 A la mer s'est jeté, gai, faluron, dondé.

De la première plonge, (*bis*)  
 Au fond il a été, gai, faluron, falurette,  
 Au fond il a été, gai, faluron, dondé.

De la seconde plonge, (*bis*)  
 La mer a traversé, gai, faluron, falurette,  
 La mer a traversé, gai, faluron, dondé.

Quand il fut sur ces côtes, (*bis*)  
 Il se mit à chanter, gai, faluron, falurette,  
 Il se mit à chanter, gai, faluron, dondé.

“Que Dieu béniss' les filles, (*bis*)  
 Surtout cell' du geôlier, gai, faluron, falurette,  
 Surtout cell' du geôlier, gai, faluron, dondé.

“Si je retourne à Nantes, (*bis*)  
 Oui, je l'épouserai! gai, faluron, falurette,  
 Oui, je l'épouserai! gai, faluron, dondé.”

# COMMENT CONNAITRE VOTRE COURANT ELECTRIQUE

Pour connaître si un courant électrique est direct ou alternatif, c'est ce que vous pouvez apprendre de deux manières.

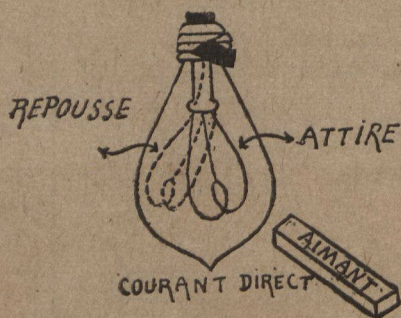
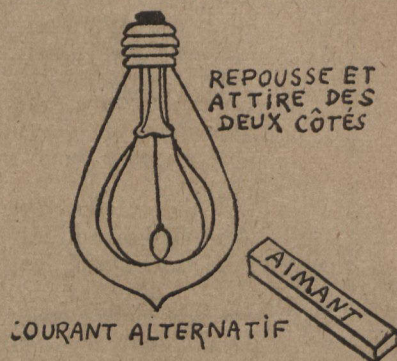
Pour connaître la direction du courant, mettez en communication deux fils de cuivre isolés, (le premier pour la charge négative et le second, la charge positive) avec une source productrice d'un courant électrique, en ayant bien soin que les deux extrémités ne se touchent pas.

Préparez, en plus, un bain d'une solution de sel ordinaire, ( $\frac{1}{4}$  de tasse de sel à une pinte d'eau). Alors, plongez les deux extrémités de vos fils dans ce composé, à une profondeur de  $\frac{1}{8}$  de pouce.

Si le courant est direct, le pôle positif deviendra de couleur rouge ou saumon. Le pôle négatif, de son côté, deviendra noir et une multitude de bulles se déga-

ment, chacun d'eux sera couvert de rouge et de noir pour une profondeur de 1 pouce. Ces couleurs sont dues au changement des alternations positive et négative.

L'autre expérience est basée sur le magnétisme et ne demande qu'une lampe or-



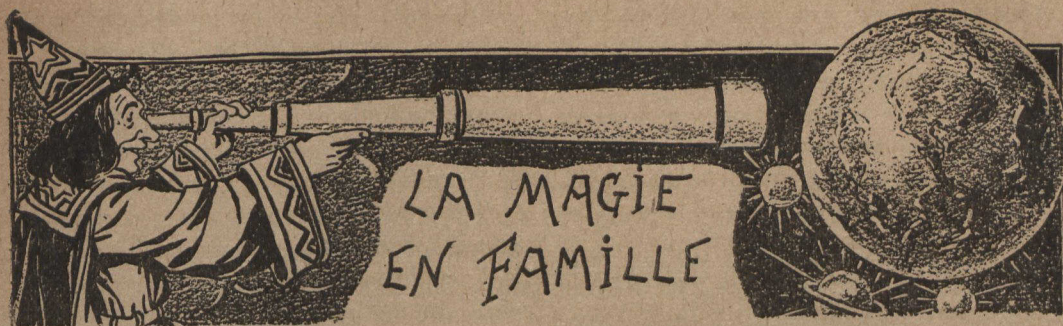
geront de sa surface. Au cas d'un courant alternatif, les deux fils de cuivre jeteront des étincelles.

Bien que ce soit invisible à l'oeil, les deux pôles alternent à raison de 7200 changements de courant à la minute. Si ces deux fils sont plongés rapidement dans la solution de sel et retirés immédiate-

dinaire à incandescence et une barre magnétique, pour être faite.

Tenez un pôle de l'aimant au côté de votre lampe. Si le filament intérieur est attiré ou repoussé d'un seul côté, le courant est direct. Si vous placez votre aimant de l'autre côté de votre lampe le filament restera dans la même position qu'il était auparavant.

Quand le courant est alternatif, on peut constater un phénomène curieux. Alors que, la polarité du filament change à chaque alternative, (environ 7200 à la minute), elle est attirée en raison de cette grande vitesse et vibre ainsi. Si vous avez des aimants très puissants, il arrive souvent que le filament vibre si violemment, qu'il frappe les parois intérieures de la lampe et qu'il se brise.



## LES SECRETS DE LA PRESTIDIGITATION

### LE COFFRE-FORT DU PAUVRE

Il mérite à tous égards cette dénomination. Nous allons voir en effet dans un instant qu'il permet à ceux qui n'ont pas la bourse bien garnie, de faire venir dans leur tiroir quelques pièces de vingt-cinq sous; cela en utilisant une vieille carte à jouer, et aussi le concours d'un prestidigitateur, il est vrai.

D'autre part, ce coffre-fort n'est vraiment digne d'abriter que l'espiègle de quelque pauvre diable aux ressources assez modestes, car il mettrait fort mal à l'abri une fortune importante.

Si vous voulez bien regarder de près (et je puis effectivement vous le mettre sous les yeux et vous le laisser bien examiner) vous considérerez que c'est surtout uniment une sorte de boîte en bois noir, qui ne possède pas d'ailleurs la moindre serrure; à sa partie supérieure, est un petit tiroir en bois, comme le reste.

Ce tiroir, je peux le sortir, vous le montrer, et montrer l'intérieur du meuble; meuble de dimensions minuscules, mais qui suffirait bien au bonheur de beaucoup de gens, si effectivement, autant qu'on le veut, il est possible d'obtenir que son ti-

roir se remplisse à volonté de pièces de vingt-cinq ou cinquante sous.

Nous reprenons le meuble, et nous le disposons bien en vue sur une table. Nous cherchons ensuite dans un jeu de cartes une carte de trèfle. Il est bien connu de tout le monde que le trèfle est signe d'argent, et que c'est la couleur qu'il faut mettre à contribution quand on veut s'enrichir ou enrichir son prochain.

Nous saisissons donc cette carte de trèfle avec aussi peu d'égards que possible et nous la découpons en petits morceaux.



*Vue générale du coffre-fort.*

Ces petits morceaux, nous allons vous les confier à vous-même, pour que vous puissiez constater qu'ils ne présentent aucun truc. Nous mettrons devant vous de nouveau le meuble et son tiroir. Vous y jetterez les morceaux déchirés de la carte, et, sous vos yeux, nous repousserons en place le petit tiroir.

Il s'agit maintenant de réaliser la transformation annoncée, de faire venir, à votre profit, par exemple, une pièce de 25 cents dans le tiroir du meuble.

Les morceaux de carte vont s'évanouir; la pièce de 25 cents les remplacera. C'est une nouvelle forme de fabrication de monnaie. Nous pourrions presque dire de fausse monnaie.

Et pourtant, la pièce que vous trouverez à l'intérieur du tiroir, sera une bonne pièce canadienne, de métal honnête, qui aura la marque de la monnaie et qui sera reçue partout, sans hésitation.

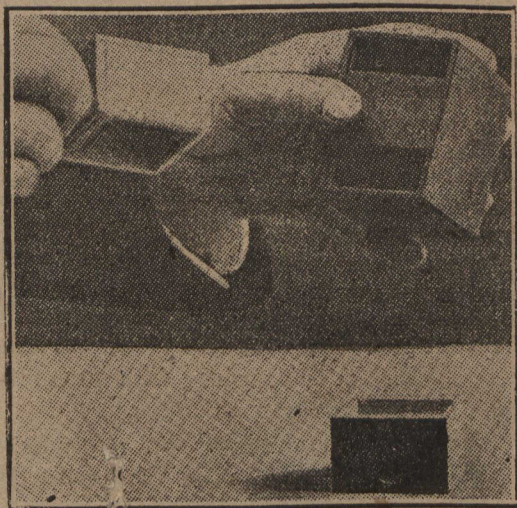
Pour que la transformation se fasse, il ne suffit point que la carte de trèfle soit jetée dans le tiroir; il faut encore que ma volonté intervienne, que des passes fassent agir sur la carte et le meuble, le fluide indispensable en matière de prestidigitation.

J'agis donc suivant les principes, je recours au besoin à quelques choes de ma baguette magique sur le sommet du petit meuble.

Maintenant la chose doit être faite. Si effectivement, j'ouvre le tiroir, je peux encore cette fois opérer sous vos yeux; je puis m'approcher de vous et vous montrer le tiroir même tel que je l'ai ouvert tout à l'heure.

Et au moment, où je l'ouvre, vous n'allez pas être étonné en constatant que la pièce de 25 cents annoncée est bien effectivement à la place des morceaux de la carte dans le tiroir du meuble.

On conviendra que si modeste qu'il soit dans son vêtement de bois noir, un petit coffre de cette nature serait le bienvenu pour une foule de gens; il remplace avantageusement la poche du Juif errant, où se retrouvaient toujours les cinq sous cabalistiques. Vous voudriez bien posséder pareil meuble et pareil tiroir. Et vous allez me demander, sinon pour vous enrichir, du moins pour continuer vos tours de prestidigitation. à vous enseigner le



*Les deux tiroirs du coffre-fort.*

secret de celui-ci, et la façon dont on réussit si simplement une opération aussi merveilleuse.

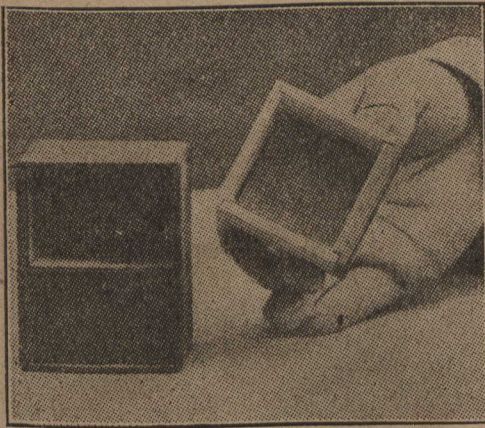
A la vérité, il faut et il suffit pour cela, comme disent les mathématiciens, d'acheter l'appareil, qui est bel et bien un appareil à double fond; mais un appareil imaginé de la façon la plus curieuse.

On peut même dire qu'il y a plus que double fond. Il y a tout simplement double tiroir. Et si vous ne vous en apercevez point, c'est que, de ces deux tiroirs superposés l'un à l'autre, et dont l'ouverture se dirige en sens inverse, l'un est toujours

masqué par une petite plaquette de bois qui peut coulisser dans une rainure en avant du petit meuble, en avant du tiroir. La plaquette est de telles dimensions qu'elle masque exactement l'un des tiroirs en laissant apercevoir l'autre.

Si donc vous avez logé quelque chose dans celui qui, pour l'instant, se trouve en haut, et que vous vouliez soi-disant transformer en un autre objet la chose que vous y avez logée, il suffira que cet objet soit déposé dans le tiroir inférieur.

Mais il faudra aussi, bien entendu, que



*Comment se présente un des tiroirs.*

vous retourniez bout pour bout, sens dessus dessous, le petit meuble, de manière que le tiroir d'en-dessus devienne tiroir d'en bas et que le tiroir de dessous devienne le tiroir d'en haut.

Dans ce mouvement de retournement que vous devez faire comme de juste, quelque peu à l'abri des regards du public, au moins en ce qui concerne la façade du meuble, la plaquette de bois va glisser.

Elle va revenir recouvrir le tiroir qui était en haut tout à l'heure et découvrir le tiroir qui était en bas. Si alors vous

laissez à nouveau, découvrir le meuble par le public, de manière qu'il aperçoive sa façade, ce public verra toujours un tiroir unique et en haut du meuble; tiroir nouveau en réalité qui s'ouvrira vers le haut, tout comme l'autre s'ouvrait tout à l'heure, grâce au renversement du meuble.

Si en effet, on examine la photographie où un premier tiroir est enlevé et où la petite cloison glissante de bois est à demi soulevée par un doigt, on constate bien la présence d'un second tiroir, qui s'annonce comme absolument identique au premier; tandis qu'il reste en haut du meuble, par suite de l'enlèvement du premier tiroir, un vide correspondant à ce tiroir.

Si, d'autre part, nous sortons ce second tiroir et que nous le posons sur la table, on s'apercevra que son ouverture est dirigée vers le bas; on constatera l'existence des deux tiroirs; on verra bien le vide intérieur du meuble derrière la plaquette à mi-hauteur.

Remettons maintenant les deux tiroirs en place. Nous commençons par celui du bas, que nous plaçons l'ouverture en bas; et nous terminons par celui du haut, que nous disposons l'ouverture en haut.

Nous n'avons pu faire entrer celui-ci que quand la plaquette, le petit rideau a été complètement rabaissé et est venu découvrir l'ouverture supérieure en masquant le tiroir inférieur.

On doit comprendre maintenant tout ce qu'on peut demander à un semblable petit appareil à double fond, tout ce qu'on est en droit d'attendre.

Au début du tour, nous avons pu, sans inconvénient, sortir le tiroir devant vos yeux, vous montrer l'intérieur du meuble; le dessous du second tiroir renversé ne révélait rien de particulier; cela sem-

blait être une planchette destinée à supporter le tiroir glissant.

Nous avons d'autre part pu facilement placer dans ce tiroir des morceaux de la carte déchirée. Il faut dire que, à l'avance, avant de présenter l'appareil et le tour nous avons placé dans le tiroir du bas une pièce de 25 cents, celle-là même qui devait soi-disant apparaître à notre volonté.

Bien entendu, étant donnée la présence de cette pièce dans le bas du petit meuble, il a fallu que nous prenions nos précautions, et que nous ne secouions pas brusquement l'appareil; car autrement un choc ou des chocs révélateurs seraient venus manifester l'existence d'un corps étranger dans la base du petit *truc*.

Quand ensuite nous avons voulu faire arriver la pièce dans le tiroir, soi-disant unique, dans le tiroir supérieur, il a fallu que nous renversions bout pour bout le petit meuble.

Ici il pouvait se produire un bruit également révélateur, la pièce pouvait heurter les parois du tiroir. A la vérité, avec un peu d'habileté, on obtient qu'aucun bruit ne se fasse entendre.

Mais il est encore plus simple, au moment psychologique, quand on retourne l'appareil, de le heurter violemment avec la baguette à plusieurs reprises.

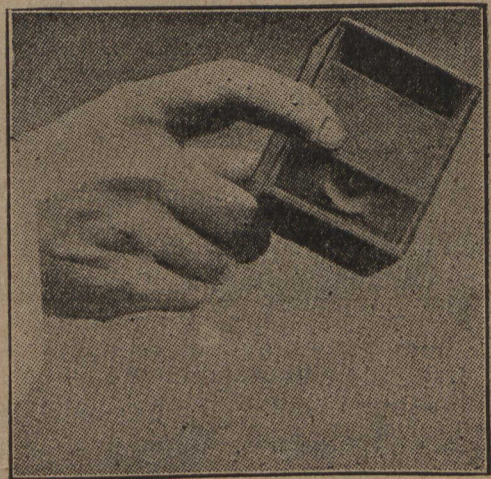
Le bruit fait par la pièce se confondra avec les chocs de la baguette. Il est inutile d'insister davantage pour vous faire comprendre la substitution, l'apparition de la pièce d'argent à l'endroit où tout à l'heure se trouvaient les morceaux de carte, qui, en fait, sont maintenant toujours dans le même tiroir, mais dans le bas de l'appareil au lieu d'être dans le haut.

Aussi bien on a la possibilité d'utiliser ce petit dispositif à double fond pour un usage un peu différent.

On pourrait varier le tour, autrement dit. Rien ne serait plus simple que de disposer à l'avance les morceaux de cartes dans le tiroir du bas; puis on ferait placer ou l'on placerait ostensiblement dans le tiroir du haut une pièce de monnaie, qu'il s'agirait ensuite de faire disparaître.

On se livrerait bien entendu à des passes, à des chocs de la baguette magique, à toute la mise en scène indispensable en ces matières; et dans les mouvements qu'on opèrerait, on s'arrangerait de façon à retourner l'appareil sans que le public puisse s'en apercevoir.

On secouerait l'appareil jusqu'au dernier moment, pour bien faire entendre le bruit de la pièce dans le tiroir.



*La plaquette glissante.*

On placerait ensuite le tout sur une table; et on annoncerait l'évanouissement de la pièce et son remplacement par quelques bouts de carte apportés là par quelque esprit malin.

La plaquette aurait glissé, le tiroir supérieur serait devenu le tiroir inférieur, qui serait dès lors masqué.

Dans cette position, le spectateur ne ver-

rait plus qu'un tiroir supérieur unique.

Quand on ouvrirait sous ses yeux ce tiroir soi-disant unique, il y recueillerait effectivement les morceaux de carte annoncés, et il lui serait impossible de retrouver la pièce, qui serait censée avoir disparu.

Appareil bien simple comme on le voit, rustique même; mais extrêmement ingénieux, et dont l'effet est particulièrement amusant.

— o —

## MORTALITE INFANTILE ET LONGEVITE

QUELLE est la durée moyenne de la vie humaine? Bien des réponses ont été proposées à cette question et bien des chiffres cités par les économistes et les statisticiens. Mais cela ne présente un intérêt réel que s'il est possible d'en tirer des conclusions pratiques. Il semble donc très illusoire d'affirmer que les Européens vivent environ 39 ans, ce qui est le dernier nombre exprimé, si l'on n'ajoute pas que cette moyenne résulte d'une unification factice de la longévité chez les différents peuples de l'Europe.

Or, il existe entre les diverses nations un écart très marqué, ainsi que le relève le tableau suivant, relatif à la vie moyenne dans les principaux pays compris entre l'Océan Atlantique et les monts Oural.

Suède et Norvège .....	50 ans	2 mois
Danemark .....	48 ans	2 mois
Irlande .....	48 ans	1 mois
Angleterre et Ecosse ...	45 ans	5 mois
Belgique .....	44 ans	11 mois
Suisse .....	44 ans	4 mois
Hollande .....	44 ans	
Russie .....	43 ans	7 mois
France .....	43 ans	6 mois

Prusse .....	39 ans	4 mois
Italie .....	39 ans	
Portugal .....	36 ans	
Roumanie .....	35 ans	11 mois
Grèce .....	35 ans	4 mois
Autriche .....	34 ans	2 mois
Bulgarie .....	33 ans	5 mois
Turquie .....	33 ans	5 mois
Espagne .....	32 ans	4 mois

Il y a donc dix-huit années d'écart entre la Suède et la Norvège, d'une part, et l'Espagne, de l'autre. Or, la statistique accuse dans ce pays un nombre presque aussi considérable pour cent de centenaires, d'octogénaires et de sexagénaires que dans les pays scandinaves. La grosse différence qui existe dans la moyenne de longévité pour ces nations trahit donc en Espagne une mortalité prodigieuse d'individus en bas âge et, en fait, c'est effectivement en Espagne que meurent le plus d'enfants.

Pour élever la moyenne de longévité d'un pays, il faut donc, d'abord et avant tout, combattre la mortalité infantile.

En Suède, 89% des enfants sont élevés au foyer familial et nourris par la mère ou par une nourrice établie à domicile. 77% des petits Anglais sont élevés dans les mêmes conditions. Cette moyenne tombe à 65% pour la Hollande et à 61,5% pour la France. Elle n'est plus que de 58,5% pour la Prusse et de 57% pour l'Italie. Elle s'abaisse encore à 49% pour l'Autriche et à 42% pour l'Espagne.

— o —

La roue principale d'une montre fait 450 révolutions par année; la roue centrale 8760, la troisième 70,080; la quatrième 525,600; et la roue d'échappement 731,860.

## LA GUERRE SOUS-MARINE

LA guerre sous-marine alarme beaucoup de bons patriotes. Ils se demandent, si cette arme redoutable qu'emploient les Allemands avec une implacable férocité ne finira pas par leur donner la supériorité sur les Alliés.

Ces lignes impartiales que publie un grand journal espagnol, les rassureront sans doute.

Les pertes de la marine marchande des Alliés et des neutres s'élevaient, à la fin de mars, à 5 millions de tonnes environ. Avec la saisie des bateaux allemands et austro-hongrois, on a remplacé 1,300,000 tonnes. Le total général des bateaux construits pour les Alliés en 1915 et 1916 est de 3,090 navires et 3,364,047 tonnes en y ajoutant les navires allemands saisis, cela fait près de 4 millions et demi de tonnes. Le déficit est donc d'un peu plus d'un demi million.

Mais comme les Etats-Unis doivent construire maintenant dans des proportions gigantesques, on peut avoir la certitude qu'on mettra à flot un tonnage égal à celui que couleront les sous-marins allemands. Et, même s'il devait y avoir un déficit d'un million de tonnes par an, qu'est-ce que cela signifierait? L'Angleterre seule avait au début de la guerre une flotte marchande de plus de 17,000,000 de tonnes. On voit par là que l'espoir allemand est illusoire. C'est sur terre que la décision de la guerre sera obtenue.

Non seulement la guerre sous-marine pratiquée par les Boches de la façon la plus inhumaine ne leur donnera pas la victoire qu'ils espèrent, mais elle leur a valu un monde de nouveaux ennemis et, parmi eux, le plus formidable de tous, les Etats-Unis.

## L'HYGIENE CHINOISE

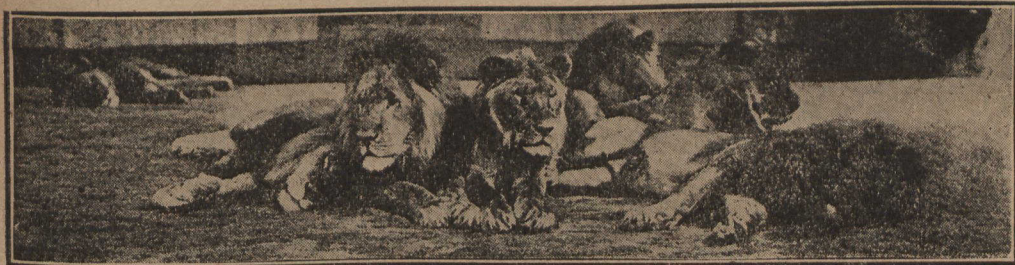
DANS la Chine occidentale, les maladies contagieuses font d'effroyables ravages. Il ne peut guère en être autrement, si l'on pense que le grand air et l'eau sont considérés par les Setchouannais comme des éléments essentiellement dangereux et si l'on met en ligne de compte l'indifférence avec laquelle ces Chinois de l'Ouest utilisent, sans les essayer jamais, tous les ustensiles de toilette ou d'alimentation qui ont déjà servi à tant d'autres. En ce sens, il y a deux parfaits propagateurs de contagion, qui sont le loueur de pipe et le perruquier.

Le loueur de pipes se tient au coin des rues, dans les grandes villes, avec sa provision de *ien tai* et de tabac. Passe un coolie: celui-ci dépose sa charge, prend la pipe qui lui est tendue, aspire, en quelques bouffées, la fumée du tabac parcimonieusement mesuré, donne une sapèque et s'en va. C'est par centaines que l'on peut dénombrer les lèvres entre lesquelles a passé ce tuyau. Personne, ni marchand, ni consommateur, ne songe, à aucun moment, à le nettoyer.

Le perruquier ne fait pas que raser les têtes. Il a d'autres fonctions qui font de lui le nettoyeur attiré du Setchouannais. Il cure les oreilles que raclent consciencieusement ses bâtonnets de toute forme; il rend un service analogue aux yeux et passe sous les paupières de souples spatules et de fins stylets, avec les meilleures intentions du monde. Or, bâtonnette ou spatules, curettes et stylets servent à celui-ci, puis à celui-là, à tous, enfin, sans que personne estime nécessaire de leur faire subir un essuyage quelconque.

Mais jamais un de ces Célestes ne boirait autre chose que du thé, parce qu'il veut être certain que l'eau a subi l'épreuve indispensable de l'ébullition!...





## LE LION, ROI DE LA FORET

Les dégats effrayant commis par le lion dans les troupeaux le font redouter partout, beaucoup plus que ses attaques contre les personnes; son voisinage est une véritable calamité pour un village.

Dans les pays où les fusils sont en usage, il disparaît progressivement. Commun, il y a cinquante ans en Algérie, il est maintenant refoulé dans l'intérieur; mais il abonde encore dans le Soudan et l'Abysinie.

On le chasse, à défaut d'armes à feu, avec le javelot et la lance, mais surtout en lui tendant des pièges, en disposant des fosses recouvertes de branchages.

### La beauté du Lion

Ce plus puissant des carnassiers, quoique de nature solitaire, s'associera assez souvent deux ou trois compagnons, pour faire la chasse aux grands ruminants, qu'il surprend à l'affût dans le voisinage de l'eau.

Le lion est doté d'une belle crinière, longue, hérissée qui lui couvre le cou et les épaules, et qui quelquefois touche le sol.

La couleur de sa crinière varie. Tantôt elle est foncée, tantôt elle est jaune. D'où les Boërs ont prétendu qu'il y avait deux espèces de lions, ce qui est cependant erroné.

Les observateurs ont expliqué ce changement de nuances par l'âge du lion.

D'abord sa crinière n'est complète, que dans sa troisième année d'existence. En premier lieu, elle est jaunâtre, ensuite elle devient noire foncée et quand le lion est dans la force de l'âge, elle devient d'un jaune argenté, c'est-à-dire elle imite la couleur d'un mélange de sel et de poivre.

Les lions âgés sont rusés et dangereux, et doivent être redoutés. Les femelles n'ont pas de crinière, laquelle est remplacée par une couche de poils, courts, épais, luisants et de couleur fauve.

### Le rugissement du Roi de la forêt

Le lion se fait remarquer par son rugissement que l'on peut entendre à plusieurs milles. Tantôt il donne à sa voix, un ton bas, profond, qu'il répète 4 ou 5 fois et dont l'effet final ressemble à des cris de détresse; tantôt il fait trembler la forêt par ses rugissements terribles qu'il pousse 5 ou 6 fois, à de très courts intervalles. Les premiers cris augmentent en force jusqu'au troisième et diminuent graduellement semblable au tonnerre qui s'éloigne.

Quelquefois, réunis ensemble, ils donnent des concerts semblables à ceux des chanteurs humains. L'un prend un ton

bas, l'autre élevé. L'effet produit est magnifique bien que terrifiant, particulièrement lorsque par une soirée froide, ils s'approchent en groupes différents, à une fontaine pour y prendre l'eau nécessaire à leur subsistance.

Alors, chaque cri est un rugissement de défiance, car, comme inspirés de l'égalité de leur force, ils se craignent et à mesure

ce concert de rugissement qui commence au crépuscule pour se terminer dès l'aurore.

### Le Lion est d'une Férocité Terrible

Son port est fier, son regard imposant, très prudent le lion s'attaque rarement aux hommes, mais en retour il livre des



*Un lion dévorant un indigène.*

qu'ils s'approchent l'un de l'autre, leurs cris augmentent en intensité.

D'ordinaire, le lion qui est nocturne, ne sort guère de sa retraite qu'aux premières heures de la nuit pour y rentrer dès que le soleil se lève, c'est alors que le chasseur qui s'est embusqué dans la forêt peut entendre

combats fréquents à ses confrères, qui ont souvent pour résultats, la mort d'un des combattants, particulièrement, lorsqu'ils se rencontre à la fontaine.

Ordinairement solitaire, le lion passe la journée dans son domaine particulier, qui n'est qu'une hutte, peu creuse, à la

surface du sol. Dans les grandes forêts, il conserve longtemps le même gîte et ne le quitte que lorsqu'il a trop épuisé la contrée pour y trouver désormais sa nourriture suffisante.

D'une force et d'une agilité extraordinaire, d'un coup de pattes, il brise la colonne vertébrale d'un cheval; il bondit et saute jusqu'à 12 pieds de hauteur, bien qu'il ne grimpe pas aux arbres.

fouurrure, il est invisible à la noirceur; un chasseur même, caché à pas plus de 60 pieds de la fontaine, ne pouvait juger de leur présence que par le bruit qu'ils faisaient en lapant l'eau.

On dit que le lion qui a soif, se repose sur son estomac et fait un bruit très fort en buvant, comme pour indiquer sa présence. Il boit longuement, s'arrêtant quatre ou cinq fois pour respirer.



*Des lions engagés dans une bataille.*

Il tue ses victimes en leur désarticulant les vertèbres cervicales d'un coup de sa large patte, aux griffes crochues ou en leur broyant le cou avec ses crocs énormes. Il emporte sa proie dans son repaire, où il s'en repait pendant deux ou trois jours avec sa femelle et ses petits.

#### L'intrépidité du Lion

En raison de la couleur foncée de sa

Ses yeux, durant une nuit noire, ressemblent à deux grosses boules de feu, qui se meuvent. La femelle est plus féroce que le mâle. Les lionnes qui n'ont jamais eu de petits sont plus dangereuses que celles qui en ont eus.

Jamais le lion est plus à redouter qu'au moment où sa compagne à ses petits. Alors, il ne connaît pas la peur et fera

face à un millier, sans la moindre hésitation.

On rapporte qu'un chasseur qui faisait la chasse à l'éléphant, en compagnie de 250 hommes, dans le territoire de Baseleka, vit tout à coup un lion qui s'avancait vers son escorte, d'un pas digne, qui ne portait aucun indice de frayeur.

Se battant les flancs avec sa queue, rugissant avec violence, il fixa ses deux yeux qui inspiraient la terreur parmi les hommes de la forêt.

### Un Lion fait fuir 250 hommes

Le résultat fut une fuite en désordre tandis que quatre couples de chiens firent face au terrible carnassier. Ce dernier satisfait d'avoir fait fuir les chasseurs, se prépara à défendre ses petits, qui en compagnie de la lionne, retraits en arrière.

Il retourna sur ses pas, se défendant contre les chiens par des rugissements, et finalement se trouva à l'abri des dangers lui et sa famille.

### Des mangeurs de chair humaine

Dans l'intérieur du Sud de l'Afrique, on rencontre des lions qui aiment la chair humaine. Après avoir découvert des ossements humains, abandonnés par des tigres qui avaient étranglé un naturel du pays, ou quelquefois ayant trouvé le cadavre d'une personne morte mais non enterrée, le lion s'est habitué au goût de cette viande, et tuera sans hésitation un voyageur ou un naturel du pays, pour satisfaire sa glotonnerie.

Livingstone raconte qu'à sa quatrième expédition de chasse, il fut témoin de la plus horrible tragédie, qui eut pour victime son serviteur.

La chasse aux lions est excessivement dangereuse. Celui qui se livre à ce métier, ne doit pas avoir peur de la mort, être d'une froideur parfaite, avoir une connaissance tolérable du fusil, ainsi qu'une connaissance des dispositions et des habitudes de vie du lion.

Si vous vous décidez d'aller les chasser munissez-vous d'une forte dose de ce que nous énumérons précédemment, et préparez-vous, quand même, aux instants plus ou moins mouvementés de votre vie.

— o —

### LES VIEUX RANTALONS ROUGES

Sait-on ce que deviennent, lorsqu'ils sont hors d'usage, les pantalons rouges de fantassins français? Ils ont, comme on va voir, une destination assez curieuse.

Dans les fabriques de coutellerie, et notamment à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, on les découpe en rondelles, percées d'un trou au centre, et on les enfle dans l'axe d'un tour qui se meut à une vitesse qui n'est pas inférieure à cent révolutions par seconde.

Rendus presque rigides par le mouvement de rotation qui leur est imprimé, les chiffons présentent assez l'aspect d'une roue d'étoffe contre laquelle on appuie fortement les manches de couteaux en bois, en corne, en nacre, en métal, en os, en ivoire, ce qui leur donne très rapidement le plus beau poli qu'on puisse voir.

Mais qui irait jamais supposer que ce beau résultat est dû aux vieux pantalons garance de braves petits pioupious?

— o —

Louis XIV, roi de France, fit une horloge qui a été achetée depuis par les Rothschild pour la jolie somme de \$168,000.

## L'INDUSTRIE DU FROMAGE EN FRANCE

L'INDUSTRIE du fromage, au Canada, est devenue très importante, depuis que les divers gouvernements provinciaux se sont occupés sérieusement de cette question, qui fait la fortune de nos cultivateurs.

Dans toutes les campagnes, on y voit des fabriques, subventionnés par le département d'Agriculture de la Province, qui ont atteint presque la perfection sous le rapport de l'hygiène, de la main-d'oeuvre et de la fabrication.

Sur ce point, nous avons tenté de suivre l'exemple de la France.

Les deux fromages qui donnent lieu à l'industrie la plus considérable et à la fabrication la plus méthodique, sont le gruyère et le roquefort.

L'industrie du gruyère a été introduite en France, et plus particulièrement en Franche-Comté, après les ravages terribles de la guerre de Trente Ans, et grâce à des pâtres de la Gruyère qu'on avait fait venir exprès. A ce moment, les fromagers se transportaient de ferme en ferme, et chaque fermier leur faisait faire le fromage avec le lait de ses vaches; ils emportaient avec eux l'outillage assez rudimentaire qui leur servait à traiter le lait.

Aujourd'hui, cette transformation du lait en fromage se fait surtout par l'intermédiaire de ce qu'on appelle les fruitières: ce sont des sortes d'associations, qui possèdent une fromagerie où travaille le fruitier, c'est-à-dire le fromager; tous les associés doivent apporter le lait de leurs vaches à la fruitière, et on vend ensuite le fromage au profit de la Société, les béné-

ficiés se répartissant suivant le lait fourni.

On compte en France quelque 2,500 fruitières se livrant à la production du gruyère; on les rencontre dans les départements du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône, de la Savoie, et l'on y fabrique plus de 50 millions de livres de ce fromage excellent.

Du reste, ici aussi, il faut distinguer entre les produits, car il y a les gras, connus sous le nom de "façon Emmenthal", et fabriqués avec du lait qui a gardé toute sa crème: ce sont naturellement les meilleurs, et ils se conservent parfaitement.

Puis viennent les demi-gras et enfin les maigres (qu'on désigne souvent sous le nom pittoresque de séchons).

De plus en plus, on voit s'installer dans les régions montagneuses où se fabrique le gruyère, de véritables usines, des fromageries où un entrepreneur, qui achète le lait aux possesseurs de vaches, fabrique le fromage et le vend comme bon lui semble.

La fabrication n'est pas très compliquée: elle consiste à faire chauffer un peu le lait de vache avant d'y ajouter la présure; quand le caillé est pris, on le coupe et remue avec une palette, on en fait sortir une partie du petit-lait; puis on chauffe à une température plus élevée.

On retire du feu, et on brasse de nouveau, le lait caillé tombe au fond de la chaudière et on le recueille sur une toile mince, en le séparant par suite complètement du petit-lait.

On soumet ensuite au moulage et à des

pressions croissantes, et on porte le fromage à la cave, où on le saupoudrera de sel toutes les 24 heures, durant 60 à 80 jours. Le fromage sera mûr à point au bout de 18 mois à 2 ans de séjour à la cave.

On retrouve ce rôle de la cave, mais de façon bien plus prédominante encore, dans la fabrication du roquefort.

Nombreuses, d'ailleurs, sont les imitations et les contrefaçons de ce fromage : par exemple, le gorgonzola, le mont-cenis,



*Préparant le fromage.*

le sassenage, le champoléon des Hautes-Alpes, le persillé de Haute-Savoie.

Dans la région même environnant Roquefort, on fait des imitations, mais elles sont bien inférieures au vrai Roquefort, parce qu'elles n'ont pas passé notamment

par ces caves qui donnent à ce dernier sa saveur toute spéciale.

Roquefort a la plupart de ses maisons collées au rocher, à la haute falaise au pied de laquelle s'est installée l'agglomération, et c'est tout naturellement qu'on a été amené à emmagasiner les fromages dans les excavations naturelles de cette falaise.

Le lait est tout à portée, puisqu'il y a des troupeaux immenses de brebis qui paissent sur le plateau de Larzac, à proximité de Roquefort.

Dès le milieu du dix-huitième siècle, on comptait à Roquefort 26 grottes utilisées à recevoir les fromages; en 1850, la capacité des caves fut quadruplée, et, en même temps, la manipulation des fromages s'est perfectionnée et est devenue peu à peu scientifique.

Ce qui montre bien l'influence des bonnes caves sur le roquefort, c'est que non-seulement des cantons de la Lozère, du Gard, de l'Hérault, du Tarn, mais encore des régions de Corse, envoient à Roquefort des fromages destinés à subir l'affinage.

Pour fabriquer du roquefort, il faut surtout du lait de brebis, mais aussi un peu de lait de vache, que l'on repoussait jadis énergiquement, et que l'on admet maintenant dans la proportion d'un dixième, parfois d'un cinquième; enfin on additionne d'une petite proportion de lait de chèvre, qui favorise l'égouttement du caillé dans la préparation du fromage.

Normalement, le lait ou les laits nécessaires à la puissante industrie de la région de Roquefort, sont fournis par un troupeau énorme de plus de 520,000 brebis, appartenant à 10,000 agriculteurs à peu près, par 16,000 vaches environ, et quelque 700 chèvres.

Les brebis laitières sont laissées dehors autant que cela se peut, on les fait même sortir en hiver, quand le temps n'est pas trop inclément, pour qu'elles prennent de l'air et de l'exercice.

Il est indispensable d'avoir un bon berger, connaissant bien son métier, pour les conduire, car autrement le rendement en lait et la qualité de ce lait s'en ressentent.

On commence la fabrication du fromage, soit à la ferme du propriétaire des brebis, soit dans des laiteries installées spécialement dans ce but; ces laiteries ont un personnel sachant bien le métier, et l'agriculteur leur vend le lait sans avoir à s'occuper de rien autre chose que de fournir un bon lait et en quantité aussi élevée que possible.

Il existe au moins 330 de ces laiteries, traitant par an plus de 74,800 gallons de lait. Elles sont très bien disposées, possédant une salle de réception du lait, une autre où on le chauffe, un atelier où l'on fait agir la présure et où l'on fabrique les fromages, une salle où ceux-ci s'égoutteront, et enfin la cave: cave provisoire, où les fromages ont seulement à prendre de la consistance, mais qui doit être tout à la fois sèche et fraîche, exposée au nord, munie d'ouvertures multipliées assurant une bonne circulation de l'air.

Une ou deux fois par semaine, les fromages affermis sont transportés à Roquefort, dans les caves. Celles-ci ne sont plus les couloirs naturels, les anfractuosités irrégulières, où l'on fixait jadis des planchettes pour recevoir les fromages.

Les caves, aujourd'hui, appartiennent à des sociétés qui ont pu faire grandement les choses: ce sont de beaux bâtiments bien construits, possédant souvent quatre à six étages au-dessus du sol, et autant d'é-

tages sous le sol, qui naturellement constituent les vraies caves.

On laisse les fromages s'affiner dans ces chambres recevant de l'air frais et humide, qui ne leur arrive que par les fissures naturelles du sol.

Là-haut, c'est la salle où l'on pèse les fromages, celles où on les sale, les entrepôts frigorifiques auxquels on recourt



*La mise en cave des fromages Roquefort.*

couramment pour arrêter la maturation des fromages; puis les ateliers où l'on fait les caisses d'expédition, les salles d'emballage, et enfin les dortoirs et les réfectoires des innombrables femmes employées à la manipulation des fromages, à leur broyage, à leur nettoyage, etc.

Disons, pour finir, que l'industrie du roquefort produit chaque année au moins 14 millions de livres de cet aliment précieux; elle fait vivre 2,500 personnes payées par les usines de Roquefort ou les laiteries en dépendant, et 70,000 individus dans les campagnes et les montagnes plus ou moins avoisinantes, fermiers, bergers, etc.

On voit que l'industrie des fromages de

France est des plus importantes à toutes sortes d'égards. Nous avons dit que les fromageries françaises commençaient d'être installées sur un pied un peu plus scientifique.

Ce qui le prouve bien, c'est la réunion entre les mains d'une seule société fondée avec d'énormes capitaux, de beaucoup de fromageries indépendantes de la région de Roquefort; cette grande Société, fort jalouse de la marque, a néanmoins laissé subsister quelques petites entreprises.

— o —

## LA PRECISION DANS L'ART DE LANCER, CHEZ LA FEMME

LA FEMME, qui révolutionne le monde pour se moderniser et éloigner d'elle les chances de l'esclavage des anciens jours, voit, chaque jour, une partie de ses efforts couronnés de succès.

Elle a accès au barreau, à la médecine, à la législation, à l'industrie, en un mot, elle semble vouloir supplanter l'homme dans tous les genres de commerce, d'où, parfois, sa nature frêle et délicate, semblaient devoir l'éloigner.

Ses succès, cependant sont discutables: si elle a pu remplacer nos médecins, nos avocats, elle n'a pu réussir à remplacer nos joueurs de balle au champ. Nous avons admiré, il y a quelques années, les "Bloomers" de Boston, dans des joutes d'exhibition à Montréal, mais ce fut le dernier club féminin de ce genre, qui invita nos journalistes à la réclame. La raison du fiasco est que la femme est par sa nature inapte au sport du "base-ball". Et pourquoi?

Nous laisserons la solution à un médecin qui prétend: "que la femme ne peut obtenir la précision de l'art de lancer, parce

qu'elle lance au moyen de son bras totalement rigide tandis que l'homme au moyen du bras relâché.

"La différence entre les deux est que la clavicule, chez une femme, est de quelques pouces plus longue que chez un homme, elle est aussi placée à quelques pouces plus basse que celle de ce dernier. Cet os long, croche et maladroit intervient dans l'usage complet et libre du bras de la femme."

Nous avons raison de dire que la femme ne peut atteindre la précision dans l'art de lancer, premier principe du jeu de balle au champ.

Elle pourra peut-être l'obtenir en ménage, si l'époux est désagréable, mais nous ne lui conseillons pas cet exercice, il peut être dangereux!

— o —

## L'OLIVIER

C'EST un arbre de la famille des Oléacées. Il donne un fruit à noyau, l'olive, qui est consommé tel quel ou conservé dans l'huile ou dont on retire une huile très estimée.

La culture de l'olivier se pratique sur tout le pourtour de la Méditerranée et sa présence sert à caractériser le climat dit Méditerranéen.

L'olivier, en effet, ne supporte pas un abaissement de température allant au-delà de 75 au-dessous de zéro. Il prospère dans les régions où la température moyenne est de 27°. Aussi est-il localisé sur le pourtour de la Méditerranée où il ne s'élève jamais à plus de 450 verges en altitude.

Les pays où la culture de l'olivier a la plus grande extension sont l'Italie, l'Espagne, la France, l'Algérie et la Tunisie.

— o —



## FABRIQUEZ VOUS-MÊME VOTRE VIN

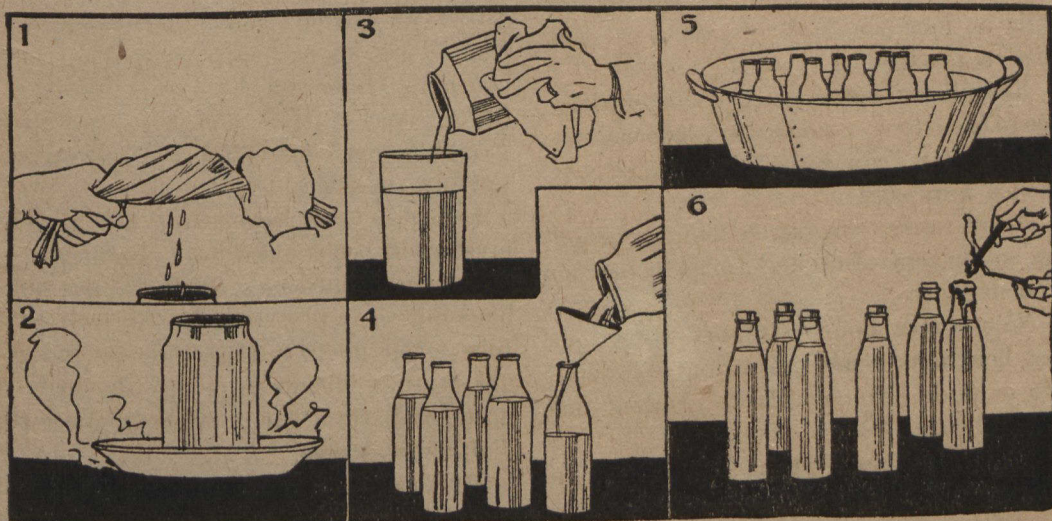
L'industrie du vin, qui est une des plus importantes branches de commerce en France, n'est pas encore très répandue au Canada. Probablement, à cause de notre climat défavorable à la vigne ou encore mieux parce que nos gouvernements n'encouragent pas beaucoup ce genre de culture.

Cependant, ce commerce est très rémunérateur, d'autant plus que la fabrication des vins, est très facile.

pres, intacte, assez mûrs, mais pas trop, après quoi, on les broie, soit à la main ou au moyen d'une presse ordinaire.

Ainsi écrasés, vous les placez dans un sac d'étoffe bien nettoyé, que vous pressez jusqu'à ce que le jus en soit totalement enlevé.

Vous faites chauffer, alors, le jus obtenu dans une double bouilloire, à une température de 190 degrés Fahrenheit. Si cette double bouilloire manquait, placez une



*Différentes phases à suivre dans la préparation des vins.*

Toute bonne ménagère peut même produire sa provision de cette liqueur en suivant la méthode que nous illustrons ci-contre, par six différentes gravures, représentant les phases de la préparation du vin.

Cette méthode est très simple. On commence d'abord par choisir des raisins pro-

jarre en pierre, dans un pot d'eau, de manière à ce que le feu ne vienne pas en contact avec le jus, directement.

Dans l'un ou l'autre de ces cas, vous ne devez jamais laisser la température s'élever à plus de 200 degrés, parce que votre produit gardera un goût brûlé.

En un mot, on doit permettre au jus de

jeter de la vapeur seulement en l'empêchant de bouillir.

De là, vous déposez votre jus chaud, dans un verre, ou à défaut dans une casserole émaillée et le laissez ainsi durant 24 heures.

Coulez-le ensuite à travers plusieurs épaisseurs de flanelle, ou dans un sac d'étoffe laineuse, suspendue à un crochet, afin de faire disparaître toutes les particules solides, qu'il pourrait contenir et au moyen d'entonnoir, embouteillez votre jus de raisin, en ayant soin de laisser de l'espace dans vos bouteilles, afin de permettre au liquide de se dilater, quand vous le chaufferez de nouveau.

Placez alors vos bouteilles dans un plat à vaisselle, au fond duquel vous aurez installé un morceau de ferblanc qui les tiendra en position.

Remplissez votre plat d'eau fraîche, jusqu'à environ 1 pouce de l'embouchure, et chauffez l'eau jusqu'à ce qu'elle commence à mijoter.

Alors retirez vos bouteilles et bouchez-les solidement afin que l'air ne puisse pas s'en dégager.

N'employez pour cette opération que des bouchons neufs qui auront été déposés dans de l'eau bouillante pendant une demie heure.

Pour bien les fermer, afin qu'aucun germe qui pourrait sûrir votre vin ne s'introduise, employez de la cire à cacheter ou de la paraffine.

Alors, le vin fermentera et plus longtemps, vous le conserverez, meilleur, il sera.

On connaît des personnes qui conservent des vins, plusieurs années dans leur cave dont la force, la douceur et l'efficacité ne cèdent en rien aux meilleurs vins français.

A cette saison, oui le raisin abonde sur nos marchés publics, qu'il se vend à bas prix, nos lecteurs feraient bien de se faire leurs provisions, en suivant la méthode que nous venons d'énoncer.

Elle est très efficace puisque l'expérience a prouvé sa valeur. Elle est peu coûteuse et ne demande pas un temps considérable pour être essayée. Et vous serez enchantés des résultats obtenus.

— o —

## LES COMMUNICATIONS PAR TAMBOURS

Voici un curieux mode de communication: Tous les explorateurs qui ont parcouru l'Afrique ont été surpris de la rapidité avec laquelle les nègres faisaient parvenir des nouvelles à des distances parfois considérables.

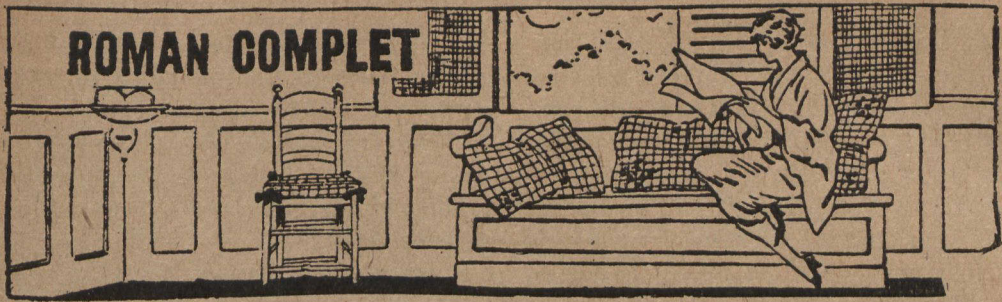
Les indigènes recourent à des moyens mystérieux, et souvent fort ingénieux.

De tous les messages, c'est celui par tambour qui va le plus vite. Le son peut parfois porter de 10 à 11 milles; les indigènes communiquent entre eux de poste à poste, en battant sur le tambour une sorte d'alphabet Morse.

Tout ce qui se passa pendant la guerre sur-africaine, raconte un voyageur, — les victoires et les revers des Boërs, — était ainsi connu par des messages transmis par les tambours des heures avant d'être communiqués, dans les mêmes régions, par le télégraphe.

Les nègres gardent avec un soin jaloux le secret de leur code, que nul Européen, jusqu'ici, n'a pu s'assimiler.

— o —



# COEUR A PRENDRE

PAR PAUL DE GARROS

## I

**L**E boudoir où Simone Dubourg lisait depuis près d'une heure, commença à s'emplier d'ombre.

Pelotonnée au fond d'une bergère près de la cheminée, où flambait un clair feu de bois, la jeune femme ferma la revue à couverture saumon dans laquelle elle venait de se plonger avec une fougue, une passion, une attention qu'elle n'avait pas l'habitude de montrer lorsqu'il s'agissait de lecture.

Elle croisa ses mains sur ses genoux, regarda les longues flammes qui crépitaient, poussa un soupir et murmura :

— C'est vraiment très bien... Il y a là dedans une maîtrise, une sûreté de jugement... et des vues neuves si personnelles.. Décidément, c'est un homme extrêmement intelligent... En relisant cette conférence écrite, je crois encore l'entendre. Je revois ses gestes, ses attitudes, ses jeux de physionomie. Le son de sa voix si harmonieuse, chante encore à mon oreille... En un mot, je m'offre de nouveau le plaisir de passer une heure en extase devant mon

idole, comme dirait cette méchante Claire qui rit de tout...

“Hé!... ma foi!... dans le cas présent, elle n'aurait peut-être pas tout à fait tort de se moquer de moi. Ne suis-je pas un peu folle de cultiver cette marotte? Une chimère?... Une toquade?... Un rêve?...”

Elle poussa de nouveau un gros soupir, contempla la flamme du foyer d'un oeil mélancolique, puis, secouant sa torpeur, ajouta d'un ton décidé :

— Allons, un peu de courage... Il va être cinq heures... Claire m'attend sans doute.

Simone se leva, tourna l'interrupteur électrique et des flots de lumière tombèrent d'un plafonnier de cristal.

Debout devant la glace, elle resta une minute à... admirer sa silhouette élégante, ses traits délicats, ses yeux bleu foncé, presque noirs, la pâleur laiteuse de sa peau dont sa robe noire accusait encore la blancheur.

Puis, avec ce geste gracieux qu'ont toutes les femmes quand elles arrangent leurs cheveux elle porta les mains à sa coiffure et voulut réparer quelque désordre. Mais

ayant retiré mal à propos un grand peigne d'écaille qui jouait un rôle essentiel, elle détruisit tout d'édifice, et la masse de ses magnifiques cheveux blonds se déroula sur ses épaules.

— Allons, bon! il va falloir que je me recoiffe entièrement. Je finirai par être en retard! Pourvu que Claire ait le bon esprit de m'attendre!

Elle allait gagner son cabinet de toilette, lorsqu'un coup discret frappé à la porte l'arrêta.

— Entrez, fit-elle machinalement, croyant que c'était sa femme de chambre qui venait lui demander des ordres.

C'était en effet la soubrette. Mais celle-ci, en même temps qu'elle ouvrait la porte, annonça :

— Mlle Lepailly.

Simone esquissa un geste d'ennui et murmura *in petto* :

— Ciel!... ma tante!... Qu'est-ce qu'elle va penser de mon négligé?

Elle put cependant se ressaisir rapidement et, prenant un air très naturel, nullement gêné :

— Quelle bonne surprise, ma chère tante! que je suis heureuse de vous voir! Comment allez-vous? et quel bon vent vous amène?

Mlle Angélique Lepailly, alors âgée de cinquante-six ans, était la soeur de M. Philippe Lepailly, le père de Simone, mort depuis fort longtemps.

Type parfait de la vieille fille, à la bile recuite aux idées baroques, à l'esprit étroit et dépourvu d'indulgence, elle détestait les hommes, sans doute parce que aucun ne lui avait fait la cour.

Longue, sèche, mince, les lèvres pincées, les cheveux grisonnants, l'oeil dur, la mine rébarbative, elle possédait le physique qui répondait absolument à sa mentalité.

Elle entra dans le boudoir, d'un pas pe-

sant et rageur, et comme sa nièce lui avançait un fauteuil, elle s'y laissa tomber en grognant :

— Moi aussi, ma chère amie, je suis heureuse de te voir. C'est une aubaine inespérée... car il n'est pas facile de te rencontrer.

— Oh! vous exagérez ma tante, je ne sors pas si souvent.

— Je veux dire : pas facile de te rencontrer seule!... Il y a toujours autour de toi un régiment de petites perruches dont l'insipide bagout m'horripile.

— Je vois, ma bonne tante, murmura Simone Dubourg, que vous êtes toujours aussi aimablement disposée pour mes amies.

— Je ne suis ni bien ni mal disposée. Toutes ces femmes-là me laissent indifférente.

— Alors, dispensez-vous de les qualifier de façon aussi désobligeante.

— Soit! mettons que je n'ai rien dit... D'ailleurs, je ne suis pas venue pour t'entretenir de tes bonnes amies, qui, je te répète, m'indiffèrent, je suis venue pour te parler de... toi! Et puisque tu es seule, je voudrais bien profiter de l'occasion... Mais voudrais-tu me dire ce que signifient ce costume, ces cheveux sur le dos? C'est une mode nouvelle, peut-être?

— Non, je crois que la mode n'est pas nouvelle du tout et je pense que beaucoup de femmes avant moi, ont porté leurs cheveux sur le dos.

— Alors, c'est ainsi que tu "te tiens" chez toi?

La jeune femme eût pu répondre tout simplement qu'un accident était la cause de cette "tenue" négligée.

Devant l'air agressif de Mlle Lepailly, elle éprouva le besoin de regimber :

— Oui, répondit-elle, c'est ainsi que je

porte les cheveux chez moi... et je ne vois pas qui pourrait le trouver mauvais.

Cette réplique fut prononcée d'un ton auquel Mlle Lepailly n'était sans doute pas habituée de la part de sa nièce, car elle resta une minute interloquée. Mais elle ne tarda pas à se ressaisir et glapit avec aigreur :

— Enfin, si ça te plaît d'être ainsi chez toi, ça ne regarde, en effet, que toi. Mais je sais bien que, de mon temps, une honnête femme n'eût jamais osé...

— Oh ! de votre temps... de votre temps ! commença Simone.

Elle n'acheva pas, craignant de prononcer des paroles irréparables.

— Allons, l'incident est clos, conclut la vieille fille. Après tout, ce que tu fais chez toi ne me regarde pas. Par contre, je crois avoir le droit d'exprimer mon opinion et... mes critiques sur la façon dont tu te comportes en dehors du "home", en visite, à la promenade, en un mot dans toutes les manifestations de la vie extérieure...

"Je suis, en effet, ta plus proche parente, ta seule parente même, et je me considère comme responsable de ta bonne réputation.

Simone frémit.

— Connaitrait-elle déjà le secret de mon cœur que je n'ai pourtant confié qu'à Claire ? se dit-elle.

Elle fut promptement rassurée. Il s'agissait uniquement d'une théorie générale sur la tenue que les jeunes femmes doivent garder dans toutes les circonstances de la vie sociale pour être respectables.

— Oui, ma chère enfant, continua la vieille fille, — et sois bien persuadée que je n'ai en vue que ton bien, — permets-moi de te faire remarquer que tu n'agis pas toujours comme la bienséance l'exigerait.

Une veuve, jeune et jolie, comme tu l'es,

doit se montrer prudente, si elle veut garder sa réputation intacte.

— Ça y est, pensa Simone, elle est au courant de mon histoire !

— Examinons d'abord tes attitudes, tes mines... Tu as constamment un air mélancolique qui indique des rêveries dangereuses, malsaines peut-être.

— Pourquoi, ma tante ? Il me semble que l'air mélancolique, est celui qui convient le mieux à ceux et à celles qu'un deuil a cruellement frappés.

— Oui et non... ça dépend de la façon dont on est mélancolique... Toi, tu ne l'es pas de la bonne façon... Si tu étais triste, accablée, oui cela indiquerait que tu pleures ton pauvre Auguste... mais ta mélancolie est distraite, inquiète... on sent que ton esprit vagabonde... à la recherche sans doute d'un idéal ?

— Où serait le mal ? Je suis libre... Ne m'est-il pas permis de penser qu'une autre affection pourrait...

— Simone ! Peux-tu parler ainsi, alors que quatorze mois seulement, te séparent du jour où tu as eu le malheur de perdre ton mari.

— Hé !... hé !... quatorze mois, c'est déjà un délai sérieux pendant lequel bien des douleurs ont le temps de s'apaiser.

— Malheureuse ! tu veux me narguer ?

— Pas du tout ! je pense toujours ce que je dis.

Mlle Lepailly resta une minute médusée.

— Je vois, reprit-elle en poussant un gros soupir, je vois que ma mauvaise impression était justifiée... J'espérais m'être trompée... J'espérais, en critiquant ton attitude, une dénégation vigoureuse, une protestation indignée... Hélas ! c'était une illusion !

"D'ailleurs, en voyant la façon dont tu t'habilles, j'aurais dû comprendre que ta

manière de te comporter, révélait exactement l'état de ton coeur. Oui, décidément, le costume des femmes, c'est bien le reflet de leur mentalité.

— Ça, c'est vrai! fit gaiement Simone en considérant d'un oeil amusé la robe étriquée de la vieille fille.

Celle-ci n'eut pas l'air de remarquer ce regard et continua :

— Oui, quand une jeune femme au bout de quatorze mois de veuvage, ose porter les toilettes extravagantes, excentriques que tu arbores, cela prouve qu'elle ne regrette guère celui qu'elle a perdu.

— Votre conclusion est excessive, ma chère tante, répliqua Simone avec calme. Je conserve d'Auguste un souvenir attendri, plein de reconnaissance. C'était un excellent homme, un brave et digne mari, qui certainement n'a toujours cherché qu'à m'être agréable. Mais...

— Mais?...

— Mais il était vieux.

— Et à mademoiselle, il fallait des jouvenceaux?

— Non, mais entre les deux...

— Je n'avais pas le choix... Aucun autre prétendant n'avait demandé ta main.

— Mais, vous vous êtes empressée de l'accorder au premier qui l'a demandée, quoiqu'il eût trente ans de plus que moi.

— Tu n'étais pas obligée de le prendre. Je ne t'ai pas forcée.

— Non, mais vous n'étiez pas fâchée de vous débarrasser de moi; j'étais si insupportable!

— Je crois que tu étais très heureuse toi-même de quitter la maison de ta vieille tante, où je me suis toujours efforcée pourtant de te rendre la vie aussi agréable que possible.

— Je vous remercie vivement, ma tante, de ce que vous avez fait pour moi. Je n'ou-

blie pas qu'en me recueillant chez vous, après la mort de mon père...

— Comme c'était mon devoir, ma chère enfant.

— ...Vous m'avez rendu un grand service et j'apprécie beaucoup vos bonnes intentions... pour me rendre agréable le séjour chez vous. Mais je suis bien forcée d'avouer...

— Que je n'ai pas réussi? c'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas? Oh! tu ne m'apprends rien, c'était visible... Et c'est pourquoi, d'ailleurs, tu as accepté si facilement M. Auguste Dubourg, quoiqu'il eût comme tu viens de le dire, cinquante-quatre ans, alors que tu en avait vingt-quatre.

— Peut-être. Eh bien, j'ai eu tort, parce que, si excellent homme que fût M. Auguste Dubourg, mon époux, il n'a pu réaliser cet idéal... que vous m'accusez de chercher maintenant.

— Bah! bah! l'idéal dont tu parles n'est que l'accessoire dans le mariage.

— Qu'en savez-vous, ma tante? puisque vous ne connaissez que les joies du célibat?

Mlle Lepailly répliqua d'un air pincé:

— J'ai tout de même assez d'expérience pour savoir que l'amour n'est pas tout dans le mariage et qu'il faut aussi autre chose pour constituer un foyer paisible et heureux. Or, cet autre chose, M. Auguste Dubourg te l'a donné. Il t'a laissé un nom honorable, bien posé dans la meilleure société, et il t'a laissé aussi en toute propriété, une fort jolie fortune dont la jouissance, je crois, ne t'est pas désagréable.

— Je n'en disconviens pas et je vous ai dit tout à l'heure que, pour toutes ces raisons, je conservais à mon époux défunt, une reconnaissance attendrie. Pouvez-vous me demander plus?

— Oui, je voudrais que tu eusses aussi pour moi un peu de reconnaissance, puis-

que c'est grâce à moi que tu as fait ce mariage dont tu viens de reconnaître toi-même les nombreux avantages.

Simone courba la tête sans mot dire. Répondre c'était prolonger la discussion indéfiniment.

Mlle Lepailly, pincée, attendit. Voyant que le silence de sa nièce se prolongeait, elle reprit aigrement :

— La question que je viens de te poser, te gêne sans doute. Tu trouves plus simple de ne pas répondre. En ce cas, je n'ai plus qu'à me retirer.

C'était tout ce que désirait la jeune femme. Elle crut, cependant, par politesse, devoir ajouter.

— Je suis désolée que vous donniez à mon silence un sens qu'il n'a pas... Mais... il me semble que, maintes fois, vous m'avez exprimé les mêmes critiques et que...

— Pardon, interrompit la vieille fille, jusqu'à présent, je ne t'avais jamais parlé comme je l'ai fait aujourd'hui... Par-ci par-là, quelques allusions, quelques insinuations... Mais rien de sérieux... Je ne te vois jamais en tête à tête... Ici, impossible de t'isoler deux minutes... et quand, par hasard, tu mets les pieds chez moi, ce qui arrive une fois tous les six mois, tu es toujours si pressée, que tu ne fais qu'entrer et sortir. Je n'ai donc jamais pu t'entretenir à coeur ouvert de ces diverses questions qui ont cependant, je crois, une assez grande importance pour toi, pour ton avenir.

— Alors, maintenant, vous êtes contente, parce vous avez pu me dire que je portais des robes trop décolletées ou trop élégantes, et que je ne paraissais pas regretter assez profondément mon vieux et brave Auguste ?

Mlle Lepailly se leva pour répondre en faisant simplement un geste de mauvaise humeur.

— Mais voudriez-vous me dire, ma tante, continua Simone, quelle conclusion vous prétendez tirer de cette semonce ?

— J'espère que tu tiendras compte de mes observations et que tu t'amenderas. C'est peut-être un espoir chimérique... Connaissant ton caractère, je le crains... Mais, j'aurai du moins fait mon devoir...

Allons, je te laisse à tes méditations. Adieu.

— Au revoir, ma tante. A bientôt !

Elles échangèrent une poignée de main superficielle.

La porte claqua. Le pas saccadé de la vieille fille fit craquer les premières marches de l'escalier, puis se perdit bientôt dans l'éloignement, étouffé par le tapis.

La jeune femme rentra vivement dans le boudoir et consulta la pendule.

— Cinq heures et demie. Eh bien ! si je trouve encore Claire chez elle, ce sera de la chance !

## II

— **CHÉRIE** ! que tu es gentille de m'avoir attendue !

— Pouvais-je faire autrement, puisque c'était convenu ?

— Tu me dis cela d'un ton de reproche.

— Non, non...

— Figure-toi que j'étais en discussion avec ma tante.

— Bon, bon... nous parlerons de ça plus tard... ça ne doit pas être très passionnant.

Les deux amies s'embrassèrent avec un élan qui indiquait la plus sincère affection.

Après quoi, Simone, ayant jeté sur une chaise son manchon et son étole de fourrure, ce pelotonna au fond d'un fauteuil anglais, tandis que Claire Tommeray restait debout, appuyée sur un des coins de la cheminée dans laquelle grésillait un joli feu de coke.

Claire était plutôt laide. Elle avait le menton proéminent des tempéraments volontaires, la bouche un peu trop grande, garnie cependant de belles dents, le nez assez fort, de travers et retroussé, et les cheveux châtain foncé sans éclat.

Mais elle était grande, mince, d'une élégance, d'une distinction parfaites. Et le regard malicieux de ses yeux bruns dénotait une très vive intelligence.

Fille unique de vieux parents qu'elle faisait tourner à sa guise, mais qu'elle n'avait pu cependant décider à quitter leur lointaine province pour la suivre, elle s'était installée seule à Paris pour faire ses études de médecine.

Elle avait maintenant vingt-sept ans, comme son amie Simone qui avait été jadis sa meilleure camarade au couvent et qu'elle avait retrouvée, avec une joie bien partagée, d'ailleurs en arrivant à Paris.

Depuis ce jour-là, c'est-à-dire depuis plus de cinq ans, elles vivaient dans une très grande intimité, se voyant aussi fréquemment que possible et n'ayant rien de caché l'une pour l'autre.

Après quelques instants de silence, Claire, dont visiblement l'esprit était ailleurs, dit, pour se donner le temps de se ressaisir :

— Veux-tu une cigarette?

Elle tendait une boîte de Xanthia.

— Volontiers, répondit Simone, mais je me demande pourquoi tu ne veux pas que je te raconte tout de suite ce qui a fait l'objet de ma discussion avec ma tante.

— Parce que je pense que ce n'est pas intéressant.

— Tu te trompes, c'est fort intéressant et à plusieurs points de vue. D'ailleurs, sans qu'il ait été question de ce qui absorbe en ce moment mon esprit et mon cœur, il y a certainement quelque rapport...

— Se douterait-elle de quelque chose? interrompit Claire.

— Je ne le crois pas... c'est impossible mais elle a parlé comme si elle se doutait...

— Tu m'intrigues... Explique-toi vite.

— Eh bien, je te disais que notre conversation avait été intéressante à plusieurs points de vue.

— C'est entendu. J'attends l'explication.

— Quelle impatience!... Tout à l'heure, tu ne voulais pas entendre un mot de mon histoire... maintenant, je ne vais pas assez vite... Donc, notre conversation fut intéressante pour cette raison, d'abord que je me suis révoltée.

— Enfin, tu as suivi mes conseils! Ce n'est pas trop tôt... depuis le temps que je te pousse à envoyer promener cette vieille mégère qui est odieuse pour toi et à qui tu ne dois rien, après tout...

— Là-dessus, ma chérie, fit Simone avec douceur, tu exagères. Il est possible que ma timidité, ma pusillanimité naturelles ne me portent pas à la lutte et que je préfère supporter des remontrances injustes que de résister... mais il est certain aussi, quoique tu en dises, que je dois à ma tante une certaine reconnaissance, par conséquent des égards... Songe qu'elle m'a recueillie après la mort de mon père, qu'elle m'a élevée, qu'elle s'est occupée de moi, qu'elle a surveillé mon instruction.

— Et aussi tes premiers pas dans le monde, ajouta Claire, et tes lectures et tes conversations et tout enfin... Elle te refusait toute personnalité, toute liberté... tu étais sous sa loi un objet.

— De tout cela, on ne peut pas trop lui en vouloir. Elle a exagéré son rôle, elle l'a exercé avec la tyrannie et l'étroitesse de vue qui sont le propre de son caractère. Mais je suis convaincue qu'elle a tou-



jours agi avec les meilleures intentions du monde.

— Tu la défends.

— Non, je veux simplement te démontrer que, si je ne me suis pas révoltée plus tôt, comme tu m'y poussais, c'est que j'avais pour cela de bonnes raisons...

— Soit!...

— Mais, aujourd'hui, ma tante ayant dépassé la mesure, j'ai pris le mors aux dents.

— Ah! ah! qu'est-ce qu'elle a bien pu te dire pour que tu perdes ton angélique patience?

— Jusqu'à présent, elle procédait, ainsi qu'elle me l'a fait remarquer elle-même par insinuations, par boutades. Aujourd'hui, profitant de ce qu'elle me trouvait seule chez moi, elle a précisé ses critiques et formulé ses remontrances sur un ton plus agressif, plus violent. Elle m'a reproché d'abord mon caractère insupportable: j'ai été une enfant très difficile à élever.

— Tu as toujours été douce comme un mouton.

— Elle m'a accusée ensuite d'être une femme volage et une veuve trop facilement consolable, ou plutôt trop disposée à se faire consoler... Je ne pleure pas assez mon cher époux... Je ne porte pas — au bout de quatorze mois — un deuil assez sévère, j'ai un air mélancolique.

— Eh bien, objecta Claire, la mélancolie n'indique-t-elle pas que tu es profondément affligée de la perte que tu as faite?

— Non, poursuit Simone, ma mélancolie à moi est d'une nature spéciale, qui n'indique pas du tout la douleur. C'est une mélancolie inquiète, qui révèle chez moi une propension aux rêveries dangereuses... une mélancolie qui prouve que je suis à la recherche d'un autre idéal...

— Et quand cela serait, quel mal y au-

rait-il? Tu ne peux pourtant pas pleurer indéfiniment ce brave Auguste Dubourg. Il est vrai que c'était un excellent homme et qu'il t'a faite riche.

— Encore un grief de ma tante contre moi! Ce mariage si brillant, si avantageux pour moi, était son oeuvre. Je ne l'en ai pas remerciée assez chaudement.

— Ouais! si elle appelle ça un mariage brillant!... Un vieillard presque, à côté de toi, ce brave Dubourg!

— Mais comme tu viens de le dire, ce brave Dubourg m'a faite riche et, aux yeux de ma tante condamnée à une vie assez mesquine, l'argent est tout. Je devrais donc lui garder une reconnaissance immense, éternelle, parce qu'elle a travaillé et réussi à me jeter dans les bras de M. Auguste Dubourg.

— A mon sens, déclara Claire, tu ferais mieux — quoique l'agrément d'être riche, ne soit pas méprisable, — tu ferais mieux de réserver ta reconnaissance pour autre chose.

Après un court silence, Simone conclut :

— Bref, poussée à bout par le ton acerbe de ma tante et son parti pris de critique, je l'ai vertement rabrouée.

— Et tu as joliment bien fait, approuva Claire. Ça lui apprendra à se mêler de ce qui ne la regarde pas...

— Elle est de bonne foi, la pauvre femme, elle est convaincue que tout ce qui me concerne la regarde et qu'elle a le droit de s'en mêler.

— Allons, tu vas encore t'attendrir sur son compte.

Non, non, elle m'a exaspérée... je lui en veux aujourd'hui.

— A la bonne heure; j'aime à te voir dans ces dispositions à l'égard de ce tyran.

— Et cependant, poursuit Simone, si

elle était au courant de mes préoccupations actuelles...

— Eh bien, elle n'aurait pas dit que j'étais à la recherche d'un autre idéal... mais à la recherche d'une aventure.

Les deux jeunes femmes se regardèrent en riant. Tacitement d'accord, elles n'éprouvèrent pas le besoin de préciser leur pensée et gardèrent un instant le silence.

— Je dois avouer, reprit Simone, que devant l'attitude hostile de ma tante, j'ai cru un moment qu'elle était au courant de...

— Au courant de quoi?

— De ce que je t'ai confié.

— Ce n'est toujours pas moi qui le lui ai révélé.

— Il y a des choses que l'on devine quand on est psychologue.

— Ce n'est pas le cas de cette vieille momie, lança Claire. Elle n'a jamais rien compris aux choses de l'amour. Il est trop tard pour qu'elle commence. Et puis, si elle avait appris ou deviné quelque chose, elle n'aurait pas pu le cacher, elle est trop peu maîtresse de ses impressions.

— C'est ce que j'ai pensé et cela m'a tranquillisée.

— Je pense, d'ailleurs, que, si elle y avait fait la moindre allusion, tu l'aurais priée de s'occuper de ses affaires.

— Certainement.

— Tu dis cela d'un ton hésitant.

— Mets-toi à sa place. Elle m'a élevée, elle me considère toujours comme une petite fille, dont elle doit surveiller les actes et les pensées.

— Mais, justement, tu n'es plus une petite fille. Tu es une jeune femme, que le mariage a formée, que le veuvage a mûrie, et tu n'as à rendre compte de tes actes à personne.

— Evidemment.

— Alors, agis en conséquence.

— C'est bien mon intention.

— Parfait. Mais, si tu flanches, je te préviens, je ne m'occupe plus de toi.

— Chérie, ne sois pas sévère pour moi! Un coeur qui souffre a besoin de ménagements...

— Ah! flagorneuse! comme tu sais bien me prendre! Allons, si nous laissons maintenant Mlle Angélique Lepailly, ta tante, dont nous nous sommes occupées, je trouve, un peu longuement, pour parler de ce qui nous intéresse. Tu es toujours dans le même état?

— Qu'est-à-dire?

— Aussi amoureuse?

— Je vis avec cette pensée unique. C'est une idée fixe, une obsession de tous les instants. Je le revois sur l'estrade pendant qu'il prononçait sa conférence sur Murillo, la tête légèrement inclinée, l'air modeste, le geste sobre, mais si sûr de lui, laissant tomber avec discrétion, sans fausseté, le mot définitif le trait qui frappe et qui peint.

— Tu m'as déjà dit tout cela.

— Ça me fait plaisir de le répéter. Tu peux bien me passer cette faiblesse.

— Certainement.

— Je viens de relire cette conférence dans la *Revue des Etudes Littéraires et Artistiques*. C'est un maître, tu sais.

— Je veux bien le croire. Mais, de ce qu'il parle en termes excellents sur la peinture en général et sur l'oeuvre de Murillo en particulier, tu ne peux pas conclure qu'il est un artiste génial.

— Si, parce que je suis sûre de sa très grande intelligence... Etant intelligent, possédant les notions du dessin et de la couleur et ayant sur toutes les écoles de peinture, les vues les plus larges, il est forcément un grand peintre.

— En voilà une conclusion... Enfin, admettons que tu sois dans le vrai — quoi-

que je n'aie jamais entendu parler de ton héros — à quoi prétends-tu aboutir?

— Comment! c'est toi qui me poses une pareille question? toi, pour qui, je n'ai rien de caché! toi à qui j'ai ouvert mon coeur et qui, par conséquent, connais l'état de mon coeur aussi bien que moi-même! Comment! tu voudrais qu'aimant le peintre Maurice Galard, comme je l'aime — comme tu sais que je l'aime, — tu voudrais que je ne fisse pas tout au monde pour devenir sa femme?...

— J'avais parfaitement compris que tel était ton désir, murmura Claire en souriant, j'ai voulu seulement te le faire répéter... pour avoir l'occasion de te faire remarquer que tu es folle.

“Un homme que tu as vu une seule fois, dont tu ne connais ni les origines, ni la situation sociale actuelle... car il est peut-être marié, après tout.

— Non, c'est impossible, je l'aurais senti... il y a des choses qui se devinent.

— Te jeter à la tête de cet homme, sans réfléchir, sans te renseigner, et t'offrir pour faire son bonheur! Vraiment, c'est une incohérence inqualifiable.

— L'amour ne se mesure pas au nombre des visites, ni à la précision des renseignements, protesta Simone, il est instinctif et infallible. Dès la première minute où j'ai vu Maurice Galard, j'ai compris que je l'aimais et qu'il allait jouer dans ma vie, un rôle capital... parce que l'amour fait naître l'amour et que le jour où il saura qu'il est aimé, il m'aimera...

— Voilà un petit roman bien combiné. Mais, encore une fois, s'il n'est pas libre?

— Il l'est ou le sera.

— Et s'il reste réfractaire aux avances de la toute charmante Simone Dubourg et insensible à ses charmes, ce qui prouverait, d'ailleurs, qu'il a mauvais goût!

— Ça, évidemment, c'est une hypothèse...

— Que tu n'avais pas envisagée! Cependant, cette éventualité peut se produire. Tout est possible, avec les peintres, surtout. Ils ont dans l'oeil, une couleur... Tout ce qui n'est pas conforme à leur idéal est sans valeur, ne compte pas, n'existe pas.

— Tu m'épouvantes... Tais-toi! tais-toi! Ne détruis pas mes espérances... il me semble que j'en mourrais.

— Ah! folle! Trois fois folle!... Peut-on, à vingt-sept ans, être aussi jeune!

— Claire, je t'en prie, parle-moi sérieusement, pratiquement, au lieu de te moquer de moi.

— Soit... écoute! Il faut commencer par le commencement.

— Naturellement. Et cela signifie?

— Cela signifie que nous devons d'abord nous renseigner sur les antécédents du peintre Maurice Galard et sur sa situation sociale, pécuniaire et morale. S'il est libre, nous verrons ensuite à élaborer un plan pour que tu puisses entrer en contact avec lui et savoir s'il est disposé à t'aimer.

— Toujours le persiflage! Tu traites ça comme une affaire commerciale.

— Mais, non, je raisonne pratiquement, voilà tout.

Simone courba la tête, elle avait envie de pleurer. Refoulant ses larmes, elle reprit:

— Eh bien, continue.

— Voici: Je crois que, pour la première partie de notre programme, mon cousin André Bachelin pourra m'être très utile. Il est peintre, très répandu dans le monde des artistes. Il doit certainement être au courant de tout ce qui concerne ton Maurice Galard.

— Alors, tu iras le voir?

— J'irai le voir. Quant à la seconde

partie de notre programme, nous en reparlerons... si les résultats de la première nous le permettent. Et je pense que nous trouverons facilement un moyen de vous faire entrer en relations.

— En attendant, nous allons demain à sa seconde conférence, n'est-ce pas?

— Bien sûr!

— Ah! tu es gentille!... Quelquefois, tu es dure pour moi, tu me blagues ou tu me grondes... mais je sens qu'au fond, tu m'aimes bien.

Simone s'était levée. Elle embrassa tendrement son amie.

— Comment! tu pars déjà! fit Claire.

— Mais, non, c'était simplement pour te prouver ma reconnaissance et mon affection.

— A la bonne heure!... Eh bien, alors, assieds-toi... Nous allons examiner tout de suite la combinaison que j'entrevois...

— J'écoute...

### III

UNE foule élégante avait envahi, ce jour-là, le prétentieux et banal hôtel, que la *Revue des Etudes Littéraires et Artistiques* a fait élever récemment pour loger ses services, qui avaient pris en peu de temps "un développement considérable et dépassant toutes prévisions".

La *Revue des Etudes Littéraires et Artistiques* pratique, comme pas une, l'art du bluff.

Quoique ses services pussent se loger aisément dans un modeste appartement, elle a pensé avec raison qu'un énorme tas de pierres, au bord d'une voie fréquentée, c'est une excellente réclame et elle a consacré une partie de l'argent de ses actionnaires à faire construire ce monument d'un mauvais goût parfait, qui se dresse, boulevard Raspail, non loin d'un magasin de nouveautés célèbre.

Tout ce qu'imprime cette revue ne sort pas d'une honnête banalité. Mais son directeur qui vise l'Académie a eu l'ingénieuse idée, pour s'assurer des appuis sous la coupole, de faire faire par des gens de l'Institut — de toutes les branches de l'Institut — des conférences sur des sujets variés. Les littérateurs parlent sur l'histoire, les historiens sur la littérature, les peintres sur la musique et les politiciens sur tout, puisqu'ils sont universels. Cette initiative a été couronnée de succès, la clientèle de la maison adorant ce genre de sport.

Ce jour-là donc, une foule élégante se pressait dans la grande salle que l'architecte a fait construire tout spécialement pour ces manifestations oratoires.

Et ce jour-là, par miracle, ce n'était pas un membre de l'Institut qui devait "passionner" l'auditoire des belles madames.

C'était un jeune peintre, un peintre obscur.

Ami personnel du directeur de la Revue, qui donnait là une preuve d'éclectisme intelligent — susceptible de lui faire pardonner beaucoup d'erreur — Maurice Galard avait pu se glisser entre les pontifes officiels de l'art, de la science et du talent.

Et ce jeune peintre — ô merveille — allait parler de la peinture.

Dix jours auparavant, il avait commencé cette causerie sur Murillo qu'il devait terminer en trois séances. Et cette première conférence, qui avait obtenu un très grand succès, lui avait valu, par-dessus le marché, une brillante conquête... dont il ne se doutait même pas.

Claire et Simone, arrivées de très bonne heure, avaient pu prendre place sur les

chaises du premier rang. Mlle Thommeray, qui n'avait pas assisté à la première conférence, tenait à être le plus près possible pour pouvoir s'assurer que le portrait que son amie lui avait fait du jeune homme, était exact.

Dès que le peintre parut, il fut donc l'objet de la part de la jeune fille, d'un examen persistant et minutieux.

Maurice Galard était incontestablement un beau garçon. Il avait les traits fins et réguliers, les cheveux bruns séparés par une raie impeccable. Entièrement rasé, selon la mode nouvelle, la bouche gracieusement dessinée et garnie de dents superbes, la physionomie intelligente.

Mais son regard caressant et langoureux, était un peu celui d'un bellâtre: il paraissait trop bien savoir qu'il possédait tous ces avantages physiques. Cependant, son attitude était modeste, ses gestes sobres, nullement prétentieux.

Son intelligence, qu'on devinait très vive, l'empêchait de s'admirer trop, ainsi qu'y sont portés tous les bellâtres.

Quant à sa voix, elle était d'une harmonie infinie.

— Oui, il est très bien, souffla Claire en se penchant à l'oreille de son amie et, à la rigueur, je m'explique ton emballement, mais ne trouves-tu pas qu'il a l'air bien content de lui?

— Oh! pas du tout, riposta vivement Simone. Sans doute, il ne peut pas ignorer qu'il est beau, tu penses qu'on le lui a dit et il se rend compte de l'effet qu'il produit sur ses auditrices...

— Tu as remarqué comme elles l'ont applaudi quand il a paru, comme elles l'applaudissent encore à tout propos... Il y a de quoi tourner la tête d'un homme, de quoi lui donner en tous cas beaucoup de vanité.

— Vois, cependant, comme il continue

avec un air modeste à parler de son Murillo. Il est tout à son sujet... Il ne s'occupe aucunement de l'effet à produire... il n'a qu'un objectif: intéresser, en les instruisant, celles qui l'écoutent..

— Ah! les yeux de l'amour, insinua Claire, quelle indulgence et quel aveuglement!

La jeune femme allait protester. Mais des "chut" énergiques l'arrêtèrent dans son élan. En effet, quoique les deux amies se fussent efforcées de parler aussi bas que possible et que leur courte conversation précédente eût été couverte en grande partie, tantôt par les applaudissements, tantôt par le brouhaha d'entrées nouvelles, leur chuchotement avait été perçu par quelques-unes de leurs voisines les plus proches, qui en étaient offusquées et agacées.

Le conférencier ne s'était pas, d'ailleurs, arrêté pour cela dans ses développements.

Mais les "chut" retinrent son attention. Et comme, au même instant, Simone, confuse se cachait le visage dans son manchon, il comprit que c'était elle la bavarde et son regard se fixa sur elle pendant quelques secondes.

La jeune femme ne s'en aperçut pas, puisqu'elle baissait la tête. Mais Claire, dont l'oeil aigu, était toujours aux aguets, le remarqua fort bien. Elle poussa le coude de son amie et dans un souffle balbutia:

— Il t'a regardée.

Immédiatement, Simone, comme si elle eût reçu une décharge électrique, releva la tête, galvanisée.

— Il l'avait regardée!... quelle joie!... Et quelle impression avait-il eue?"

N'osant pas, de peur de provoquer de nouvelles protestations de l'auditoire, n'osant pas demander à son amie ce qu'elle en pensait — celle-ci, d'ailleurs, eût été sans

doute embarrassée pour répondre — Simone résolut de tâcher de se renseigner elle-même.

Avec une hardiesse qui ne lui était pas habituelle et qui exigeait d'elle un effort d'autant plus grand qu'elle était plus émue elle leva les yeux et les braqua sur le peintre.

Celui-ci n'y prit pas garde. Il était repris entièrement par sa causerie et trop attentif à ne pas dire de bêtises pour remarquer une spectatrice qui le regardait avec une attention particulière.

N'avaient-elles pas toutes, d'ailleurs, les yeux braqués sur lui ?

Ce petit jeu dura plusieurs minutes, mais ce fut en pure perte. Simone ne parvint pas à attirer sur elle, l'attention ou plutôt ne put pas parvenir à savoir si elle avait attiré sur elle l'attention du jeune homme.

Une heure s'écoula.

La séance touchait à sa fin.

Le succès du peintre avait été encore plus vif que la première fois. Mais on pouvait se demander vraiment si ce succès n'allait pas plutôt au joli garçon qu'au conférencier. Car, en toute sincérité, si la causerie était dans une moyenne honorable, elle n'avait rien de génial.

Maurice Galard n'en parut pas moins très fier de son triomphe et termina en remerciant chaleureusement son gracieux auditoire, à qui il donna rendez-vous pour la semaine suivante.

Puis le peintre disparut par la porte qui s'ouvrait dans le fond de la petite scène et le gracieux auditoire s'écoula bruyamment en jacassant.

Simone, entraînant Claire, se précipita pour sortir le plus vite possible.

— Mais qu'as-tu, grand Dieu ? Qu'as-tu encore ? demanda Mlle Thommeray essoufflée.

— Je veux tâcher de le revoir à la sortie, murmura la jeune femme à l'oreille de son amie. Puisqu'il n'a pas voulu faire attention à moi dans la salle, je veux essayer d'attirer ses regards au dehors.

— Tu es folle, voyons ! T'afficher dans la rue !

— Je ne m'afficherai pas du tout. Mais je veux faire en sorte qu'il me regarde. Je tiens à connaître son impression sur moi. Est-ce qu'une femme, qui veut être remarquée par un homme, a besoin pour cela de s'afficher ? Voyons, il y a mille façons discrètes de s'y prendre...

Tout en échangeant ce rapide dialogue à demi-voix, les deux amies avaient gagné la sortie qui se trouvait à l'angle du boulevard et d'une petite rue tombant à angle aigu sur le boulevard.

— Le voilà ! fit tout à coup Simone. Il est sorti par la petite porte des artistes... Il va passer près de nous, car il se dirige, je crois vers la station du Nord-Sud... Mais, oui, bien sûr, il va prendre le Nord-Sud pour rentrer chez lui, puisqu'il habite Montmartre : j'ai vu ça sur le Tout-Paris.

— Enfin, tu ne vas pas courir après ce monsieur, déclara Claire Thommeray, je te lâche alors.

— Non, ma petite Claire, ne me lâche pas, je t'en supplie, implora la jeune veuve.

L'étudiante en médecine fit la moue. Mais son amie semblait si affligée qu'elle eut pitié d'elle.

— Allons, soit ! je t'accompagne, pauvre folle ! Mais tâche de ne pas faire d'excentricités.

— Merci, tu es gentille... Viens vite.

Elles s'élançèrent sur les traces du jeune peintre, qui, en effet, se dirigeait vers la bouche du Nord-Sud. Mais, au moment où

il allait descendre les degrés elles le virent soudain se raviser et tourner à gauche.

— Tiens où va-t-il? fit Claire.

— Il n'aime sans doute pas le métro, répondit Simone, c'est comme moi.

— Où bien, il n'a pas envie de rentrer tout de suite chez lui.

— Où irait-il de ce côté-là?

— Flâner chez les marchands de tableaux de la rue de Rennes ou de la rue Bonaparte.

— Suivons-le, nous verrons bien.

Ignorant le geste à la parole, la jeune femme emmitouffée dans sa fourrure, trotta, pour ne pas perdre de vue son idole.

Arrivé au coin de la rue du Vieux-Colombier et de la rue de Rennes, le peintre descendit cette dernière, sans paraître se préoccuper des marchands de tableaux. Les deux femmes l'imitèrent.

Mais, parvenu à Saint-Germain-des-Prés, Maurice Galard, au lieu de se diriger vers la rue Bonaparte, tourna simplement à gauche et... monta dans l'autobus de Montmartre.

— Hein! je l'avais bien dit qu'il n'aimait pas le métro, murmura Simone. Nous montons, n'est-ce pas?

— Si tu veux, quoique ce soit fou.

Les deux femmes prirent place dans la même voiture que le conférencier. Cependant, par discrétion, elles s'installèrent dans les premières, tandis que lui restait en seconde.

En passant près de lui, la jeune femme lui lança une oeilade incendiaire qu'il ne remarqua pas. Mais la suave odeur qu'elle répandait sur son passage, chatouilla agréablement sans doute son nerf olfactif, car il leva la tête et regarda avec complaisance celle qui dégageait un si doux et si capricieux parfum.

Simone frissonna de joie.

Comme elle s'était assise en face de lui,

au bout de la voiture, leurs regards se croisèrent deux ou trois fois.

Puis, ce fut tout. L'indifférence chez le jeune homme l'emporta sur la curiosité. Il sortit un journal de sa poche et se mit à le lire avec beaucoup d'attention.

A la gare Saint-Lazare, au lieu de continuer sur Montmartre, il descendit. Les deux amies firent de même, et laissèrent le peintre se perdre dans la foule, cette poursuite ne pouvant pas se prolonger indéfiniment.

— Allons, fit Simone avec un gros soupir, il va falloir attendre dix jours pour le revoir... et de loin, comme aujourd'hui.

— A moins rectifia Claire, que nous ne trouvions le moyen de te mettre en relations avec lui.

— Comment donc?

— En réalisant le plan dont nous avons ébauché, l'autre jour, les grandes lignes.

— Moi, je veux bien, je suis toute prête quoique ce soit jouer gros jeu...

— Permits, ma chère amie, interrompit Mlle Thommeray. Tu veux ou tu ne veux pas faire la conquête de ton Maurice Galard?...

— Je veux.

— Eh bien, il faut en prendre les moyens.

— Tu as raison, il faut être logique.

— Et puis, écoute, entre nous, ajouta Claire, tu n'auras la paix qu'à cette condition... et moi aussi. Quand on est affolé d'amour, comme tu l'es, il faut faire à l'amour quelques sacrifices. Autrement, on perd la tête.

— Mais avant de passer à l'exécution de notre plan, il faut que tu ailles voir ton cousin André Bachelieu pour essayer de te renseigner sur son confrère Maurice Galard.

— J'irai, dès demain matin et, demain soir, je te rendrai compte de ma visite.

— Merci, ma bonne chérie.

Les deux jeunes femmes s'aperçurent alors qu'il était cinq heures passées, qu'elles étaient loin de chez elles et que c'était l'heure du goûter. Elles entrèrent dans une pâtisserie du quartier où l'amour n'empêcha pas Simone de croquer une énorme assiette de gâteaux.

Après quoi, elles se séparèrent pour rentrer l'une rue de la Pompe, l'autre rue Gay-Lussac.

#### IV

ANDRÉ Bachelin, ayant perdu son père et sa mère, jouissait d'une petite fortune, ce qui lui permettait de faire de la peinture en amateur.

Cela ne l'empêchait pas d'avoir du talent, au contraire, et cela, en tous cas, lui donnait toute facilité d'en acquérir, car, n'ayant pas besoin pour vivre, de bâcler des dessins maigrement payés pour les revues et les éditeurs, il pouvait consacrer à travailler tout le temps qu'il jugeait bon.

Il habitait, dans une voie nouvelle, la rue Boulard, située entre l'avenue d'Orléans et l'avenue du Maine, un immeuble tout battant neuf que l'architecte avait tout spécialement aménagé pour la commodité des peintres.

Vers dix heures du matin, André Bachelin était en train de travailler dans son atelier, quand la sonnette de l'entrée retentit.

Un petit négriillon de treize à quatorze ans, qui lui servait de valet à tout faire, se précipita pour ouvrir la porte.

En reconnaissant Mlle Claire Thommeray, la cousine de son maître, il s'inclina respectueusement et dit :

— Monsieur est dans son atelier. Si mademoiselle veut se donner la peine d'entrer.

— Il n'y a pas de modèle en ce moment dans l'atelier ?

— Non, non, monsieur est seul.

Claire souleva une lourde portière et pénétra dans la pièce haute et baignée de lumière, où son cousin, assis sur un escabeau, était en train d'esquisser de mémoire une silhouette féminine qu'il avait remarquée la veille à une exposition.

En apercevant la jeune fille, il se leva et vint à elle vivement.

— Comment ça va, Claire ? demanda-t-il en échangeant avec elle un vigoureux "shake-hand", tu es gentille d'être venue... on te voit si rarement !

— Dis donc, il me semble que tu pourrais te déranger quelquefois.

— Je travaille beaucoup depuis quelque temps. Et puis, chaque fois que je passe chez toi, tu n'y es jamais.

— C'est que, moi aussi, je travaille beaucoup et c'est au dehors.

— Voyons, assieds-toi, pose ton manchon, enlève ton manteau... Puisque tu t'es dérangée, tu ne vas pas me faire une visite d'un quart d'heure... Tiens, si tu voulais déjeuner avec moi, tu serais tout à fait gentille.

— C'est que... j'ai très peu de temps, ce matin... Oh ! pour le déjeuner, pas possible... mais même pour rester plus d'un quart d'heure, je me demande si je pourrai... Et puis, j'aime mieux te le dire tout de suite, c'est une visite intéressée.

— Triste !... moi qui me faisais déjà l'illusion...

— Je viens te demander des renseignements sur un confrère.

— Aïe ! délicat, ce sujet-là !... C'est sur son talent ?

— Non, nous n'avons que faire de son talent.

— Alors, c'est sur sa moralité ? sur sa famille ? Quoi ?...



— C'est plutôt là-dessus.

— D'abord, de qui s'agit-il?

— Je ne veux pas te faire languir davantage. Connais-tu Maurice Galard?

— Galard! Je pense bien que je le connais. Il a juste mon âge.

— C'est-à-dire, trente-quatre, je crois?

— Mon Dieu, oui, trente-quatre. Nous étions ensemble aux Beaux-Arts. Il va bien. Il travaille, Il a du talent.

— Ah! sur ce point, l'impression est bonne?

— Parfaitement. Mais tu viens de dire que tu n'avais que faire de son talent.

— Bien sûr. Mais j'aime mieux tout de même qu'il en ait... Alors, tu es resté en relations avec lui depuis l'école?

— Mais oui. En relations suivies. Nous nous voyons assez souvent.

— Tu es donc au courant de sa vie intime?

— Dame! oui, murmura André d'un ton hésitant... autant qu'on peut l'être...

— Voilà une réponse pleine de réticences, insinua la jeune fille.

— Non, non, je crois pouvoir affirmer que je suis au courant.

— Eh bien, tu dois savoir s'il est marié.

— Oh! pour ça, pas de doute! Il n'est pas marié et, à l'entendre, il ne le sera jamais: il a horreur des femmes.

Claire resta deux secondes interloquée. Mais elle se ressaisit vite et pensa:

— Ça, c'est une autre affaire!

Puis, tout haut, elle reprit:

— M. Maurice Galard a-t-il bon caractère? Est-il doux et serviable comme toi, par exemple?

— Ne te moque pas de moi.

— Je n'oserais pas!

— Alors, tu parles sérieusement?

— Absolument. Ton caractère facile et indulgent me plaît infiniment et je ne peux pas mieux faire que de le prendre

comme terme de comparaison.

— Eh bien, entre nous, sans faire de médisance, Galard est plutôt d'humeur acariâtre. Ça tient sans doute aux difficultés très grandes qu'il a eues à vaincre jusqu'à présent. La lutte pour la vie est une chose effroyable, qui assombrit les esprits les mieux trempés, les plus enclins à l'optimisme:

— C'est vrai, c'est une excuse... Maintenant, autre chose. De quel milieu sort M. Galard? Quelle famille?

— Une famille de braves gens. Bourgeoisie modeste, mais honorable.

— Alors, tu crois qu'il commence à faire ses affaires?

— Je le suppose: Entendons-nous, il est encore loin d'être millionnaire; mais il est travailleur, tenace, quelque peu intrigant et il a du tempérament... Avec cela, il peut arriver à une assez jolie situation dans... vingt-cinq ans.

— Oh! si c'est seulement dans vingt-cinq ans!

— Dame! tu sais, dans notre métier, le succès et la fortune ne viennent pas aussi vite que dans l'épicerie... Mais voudrais-tu me permettre, ma chère cousine, de te demander pourquoi tu me poses toutes ces questions sur Maurice Galard?

— Pourquoi?... Tu tiens à le savoir? Et bien, voilà. J'ai fait, il y a quelque temps, la connaissance d'une vieille dame... d'une très vieille dame, qui se coiffe, comme il y a soixante ans, avec un chignon dans une résille et des papillottes... Tu vois ça de là.

— Oui, oui, parfaitement, je vois ça de là, dit Bachelin en souriant.

— Or, cette vieille dame étant allée par hasard, il y a dix jours, entendre, à la *Revue des Etudes Littéraires et Artistiques*, la conférence que Maurice Galard y a faite sur Murillo.

— Ah! Murillo, l'insurpateur, le modèle, la toquade de Galard!

— Laisse-moi achever... Cette vieille dame étant allée entendre la conférence faite par Maurice Galard sur Murillo en est tombée amoureuse.

— De qui? De Murillo?

— Ne fais pas le nigaud. Il s'agit de Galard. Cette vieille dame est alors venue me trouver et m'a dit: "Ma chère petite, tâchez donc de savoir ou habite ce M. Galard et de vous renseigner sur son compte. Il me plaît infiniment. S'il est pauvre, je lui achèterai quelques toiles. S'il est riche, je ferai... je ferai... Hein? qu'est-ce que je pourrai bien faire pour lui?"

"Sans répondre à cette interrogation, j'ai assuré que je ferais tout mon possible pour obtenir les renseignements qu'elle désirait. Je pensais à toi, pour cela. J'ai tenu parole et je possède maintenant tous les renseignements utiles.

"Seulement, Maurice Galard, n'étant pas très pauvre, me voilà assez embarrassée... Qu'est-ce que ma vieille amie va bien pouvoir faire pour lui?"

— Ah! ça, par exemple, ma petite Claire, je t'avoue que cela me laisse indifférent, lança Bachelin d'un ton gouailleur.

— Tu n'es pas charitable. Aie donc pitié de cette vieille dame, que son dernier "béguin" met dans un cruel embarras.

— Est-elle encore jolie, bien conservée, ta vieille amie? interrogea André.

— Oui, oui, très jolie, très bien conservée, affirma la jeune fille avec conviction...

— Et bien, qu'elle prie Gaspard de faire son portrait. Ça le flattera, surtout si sa cliente est d'un milieu social élevé, et ça lui donnera peut-être l'occasion de faire un chef-d'oeuvre, car il excelle justement à peindre les têtes de vieilles femmes... Les madones ou les vieilles, ce sont ses deux spécialités.

— Ton idée est bonne, approuva la jeune fille. Je la suggérerai à mon amie... Il me reste, mon cher cousin, à te remercier de ton amabilité... Je reviendrai te voir dans quelques jours. Je te dirai si Maurice Galard est en train de faire un chef-d'oeuvre... A bientôt. Et merci encore...

Elle tendit d'un geste cordial la main au jeune homme, qui la serra amicalement dans les siennes et ajouta:

— Tu as de bonnes nouvelles de tes parents?

— Pas très récentes. Ils allaient bien la dernière fois qu'ils ont écrit... Au revoir, André!... A un de ces jours, la semaine prochaine!

Elle s'éclipsa, légère, et dégringola l'escalier d'une pas rapide, ruminant des combinaisons:

— Simone saura cet après-midi tout ce que je sais. Elle agira ensuite en toute connaissance.

Dès qu'elle eût déjeuné, Claire, qui habitait rue Gay-Lussac tout près de la gare de Sceaux, descendit le boulevard St-Michel jusqu'au boulevard Saint-Germain et, là, prit le tramway Gare de Lyon Avenue Henri-Martin qui la mettait à deux pas de chez son amie, laquelle habitait, rue de la Pompe, non loin du lycée Janson-de-Sailly.

Simone l'attendait avec impatience.

— Mon cousin André m'a donné tous les renseignements que nous désirions, s'écria Mlle Thommeray en embrassant la jeune veuve. Maurice Galard appartient à une famille modeste, mais honorable. Il est travailleur, il a du tempérament et peut arriver à se créer une jolie situation... dans vingt-cinq ans!

— Vingt-cinq ans! pourquoi pas un siècle?

— C'est le mot d'André... Ne te frappe pas. Ils se débinent tous entre confrères.

— Tout en s'accablant d'éloges.

— Enfin, acheva Claire, M. Maurice n'est pas marié et... probablement, ne le sera jamais, car il a toutes les femmes en horreur.

La jeune veuve poussa un soupir et baissa la tête silencieusement.

— Eh bien! te voilà découragée, parce que je te dis que Maurice Galard n'aime pas les femmes, reprit Mlle Thommeray d'un ton énergique, où perçait quelque impatience.

— Dame, il me semble que ta dernière phrase ruine mes espérances et que, dans ces conditions, il est inutile que j'essaie...

— Comment! c'est toi qui parles ainsi! Toi, qui, hier soir, n'aurais pas hésité à te compromettre dans la rue pour attirer sur toi l'attention de ce monsieur! toi qui m'as forcée à courir après lui!... Vraiment, tu est déconcertante avec tes perpétuelles contradictions!

— Je suis timide et pusillanime, tu le sais bien, tu me le reproches assez souvent. Quand je vois les difficultés s'amonceler, j'hésite, j'ai peur.

— Tu es ridicule d'avoir peur. Quand on veut quelque chose, on le veut jusqu'au bout, fortement, et on l'obtient, Oui ou non, es-tu décidée à faire tout ce qu'il faut pour entrer en relations avec M. Maurice Galard? Oui, ou non, tiens-tu à faire sa conquête, à devenir sa femme?

— Oui, oui!... tu sais bien que c'est mon plus cher désir.

— Alors, tu vas faire ce que je te dirai.

Et Mlle Thommeray rappela en quelques mots à son amie, le plan qu'elle lui avait déjà exposé la veille.

— Non, non, ça, c'est impossible, s'écria Simone, j'ai réfléchi depuis hier, vraiment, je ne peux pas faire cela.

— Eh bien, je ne m'occupe plus de toi

ni de tes amours! riposta Claire nerveuse. Tu es assommante à la fin! Débrouille-toi, comme tu voudras et comme tu pourras.

— Claire, ma chérie, je t'en supplie, ne m'abandonne pas!

— Alors, suis mes conseils.

— Je les suivrai, je ne ferai plus d'objections.

— Juré.

— Ah! enfin... Ton rôle sera, d'ailleurs, bien facile. Je t'indiquerai tout ce que tu auras à faire, quel prix tu devras demander et comment il faudra t'y prendre pour laisser deviner discrètement le mobile qui te pousse.

— Et tu crois que, grâce à ce stratagème?...

— Oui, ma chérie, je crois, je suis sûre que Maurice Galard tombera amoureux de toi et... que l'aventure finira comme tu le désires ardemment... Alors, tu seras heureuse, complètement heureuse. Il n'y aura que moi qui serai en droit de me plaindre, puisque je te perdrai.

La jeune veuve se jeta dans les bras de son amie et l'embrassa tendrement.

Puis, au bout d'un instant, ses scrupules la reprirent.

— Non, je ne réussirai jamais, murmura-t-elle, je suis trop timide.

— Tais-toi! tu n'es jamais plus délicieuse, plus séduisante, que quand tu es intimidée... Allons, à demain matin. Je viendrai surveiller moi-même les derniers préparatifs de l'expédition.

## V

**MAURICE** Galard, habitait, depuis trois ans déjà, dans un immeuble de construction récente et d'aspect cossu, portant le numéro 48 bis, de la rue Caulaincourt. C'est dans ces parages que cette rue cor-

mence à grimper en tournant au flanc de la butte Montmartre.

De son atelier situé au dernier étage de la maison, on jouissait d'une vue très étendue sur une partie du secteur Clichy-Saint-Ouen ce qui ne constituait pas, d'ailleurs, un spectacle fort réjouissant, attendu que ce coin de la périphérie parisienne peuplé principalement d'usines, n'offre pas un aspect très poétique.

Affaire d'habitude.

Maurice Galard était enchanté du panorama qui se déroulait sous ses yeux et n'aurait pas changé volontiers son installation, qui lui donnait, disait-il, ce qu'il désirait, c'est-à-dire de l'air et de la lumière.

Deux jours après l'entrevue dans laquelle Simone et Claire, après une longue discussion, avaient décidé d'exécuter le plan suggéré, établi, préparé par Mlle Thommeray, un taxi-auto s'arrêta, vers dix heures, en face du numéro 38 de la rue Caulaincourt. Et une jeune personne, jolies, mince, d'allures élégantes et distinguées, sauta légèrement sur le trottoir.

Elle était enveloppée des pieds à la tête d'un grand manteau en cheviotte bleue vulgaire et ses magnifiques cheveux blonds étaient à demi couverts par une mantille espagnole de dentelle noire.

Après avoir refermé la porte de l'auto, elle resta quelques secondes sans bouger auprès de la voiture, intimidée, hésitante.

De l'intérieur, une voix énergique lança :

— Eh bien, tu veux prendre racine ?

— Non... Non... Je t'en prie, ma petite Claire, ne me gronde pas... Mais tu comprends, c'est une aventure... toute pleine de risques pour moi... Il est naturel qu'au dernier moment, j'aie des scrupules.

— Qui ne risque rien n'a rien, dit un proverbe.

— C'est vrai, mais...

— Mais quoi?... Après la discussion que nous avons eue avant-hier, après les résolutions si fermes que tu as prises alors, après tous les préparatifs que tu as faits depuis, tu hésiterais?... Tu remettrais tout en question!... Vraiment, ce serait fou...

Tiens, tu n'es qu'une sotte... Allons! Va-t'en... et suis scrupuleusement mes recommandations... Tu t'en trouveras bien.

Quoique ces quelques mots eussent été échangés entre les deux amies à voix contenue, très basse, pour ne pas mettre le chauffeur dans la confidence, celui-ci, intrigué, commençait à lorgner ses clientes d'un air goguenard.

Simone Dubourg — car c'était elle la jeune personne au manteau bleu — comprit enfin que cette situation ne pouvait pas se prolonger.

Elle se décida, serra une dernière fois la main de son amie et s'éloigna d'un pas ferme.

Parvenue en face du numéro 48 bis, elle pénétra sous la voûte et demanda à la concierge :

— M. Maurice Galard, s'il vous plaît ?

— Sixième, la porte en face.

— Merci.

Il n'y avait pas d'ascenseur.

Elle commença lentement la longue ascension.

Quand elle arriva sur le palier du sixième, elle avait les jambes cassées et son coeur battait à coups précipités, mais peut-être encore plus d'émotion que de fatigue.

Après s'être reposée une minute, autant pour se donner le temps de la réflexion que pour calmer les battements violents de son coeur, elle se décida à tirer le cordon de la sonnette.

Trois secondes d'attente angoissante! La porte s'ouvrit, et Maurice Galard lui-même apparut devant la jeune femme.

Il avait à la main sa palette et son pinceau et paraissait fort grognon.

— Que désirez-vous? demanda-t-il sans même regarder la visiteuse dont le costume modeste lui fit croire qu'il avait affaire à une quémandeuse.

— Permettez-moi... monsieur... je... je...

La réponse ne sortant pas, le peintre se décida à lever les yeux sur l'inconnue.

Aussitôt, sa physionomie s'éclaira. Il fit un grand geste, où il y avait à la fois de la stupeur et une joie folle et il s'écria avec un accent de triomphe:

— Qu'est-ce qui vous envoie? une inspiration divine? Oui, c'est le ciel qui a eu pitié de moi!... Car vous êtes modèle, n'est-ce pas?... Parfaitement, vous êtes modèle... cela se devine... vous êtes si jolie!... Allons, dites vite que vous êtes modèle... sinon, je me jette par la fenêtre... ce que j'étais sur le point de faire quand vous avez sonné...

— Non... non... ne vous jetez pas par la fenêtre, supplia Simone bouleversée. En effet... je... je suis modèle.

— Alors, entrez, entrez vite, reprit Maurice Galard et laissez-moi jouir de mon bonheur.

— Il a l'air d'un fou, pensa la jeune femme. Mais ça n'a pas d'importance. Il est très bien tout de même et sa voix me fait toujours frissonner.

Elle pénétra dans l'atelier.

Avec beaucoup d'aisance et une parfaite bonne grâce, le peintre lui offrit un siège. Il commençait à retrouver son sang-froid.

Au bout d'un instant, comme s'il eût deviné la réflexion de l'inconnue, il reprit:

— Ne soyez pas inquiète, ma chère enfant, je ne suis pas fou, comme mon attitude en vous voyant aurait pu vous le fai-

re croire. Mais il y a quelques minutes, j'étais plongé dans un désespoir affreux et maintenant, je suis transporté au septième ciel... Vous allez comprendre pourquoi... Tenez, regardez ce tableau.

— Je vois, murmura-t-elle. Eh bien?

— Vous devinez ce qu'il a l'intention de représenter quand il sera fini?

— Il me semble que c'est une femme... une Madeleine peut-être... je vois des cheveux dénoués...

— Parfaitement... C'est bien une Madeleine... Maintenant, voulez-vous regarder ici cette plaque de toutes les couleurs... c'est une tête de femme.

— Il faut le savoir.

— Evidemment! elle a disparu sous les coups de brosse répétés, furieux, désespérés... C'est la cinquième fois depuis six semaines que je détruis cette tête...

— Oh! comme c'est malheureux!

— Non, c'était nécessaire, car cette tête ne ressemblait pas plus à ce que je cherche, à ce que je désire, à ce que je veux qu'un éléphant ressemble à une giraffe... Néanmoins, cela m'exaspérait... Poursuivre un idéal insaisissable, il n'y a rien de pire pour un peintre, vous savez.

— Oh oui! cela doit être pénible!

— Je vous le garantis!... J'étais donc exaspéré et quand vous avez sonné, j'étais prêt à mordre le premier être humain qui se présenterait. Vous avez dû vous apercevoir de ma mauvaise humeur, de ma brusquerie.

— Oui, je m'en suis aperçue... vous m'avez même fait un peu peur tout de suite.

— Mais, dès que je vous ai regardée...

— Vous avez été surpris?...

— Non, pas surpris du tout. Vivant sans cesse avec ma Madeleine, je la voyais à toute minute surgir à côté de moi... Et ma Madeleine, c'est vous!

— Oh! vraiment! balbutia Simone en baissant les yeux, très troublée.

— Parfaitement, c'est vous... Mais, comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontrée jusqu'à présent?

— Je... je ne sais pas...

— Jamais rencontrée... est-ce bien exact ce que je dis là?... Il me semble que, un jour... Mais, non, c'est absurde... je fais là une confusion ridicule... Ce n'était certainement pas vous... Si j'avais vu quelque part une femme comme vous... répondant si bien à l'idéal que je rêvais... je l'aurais remarquée... et fixée dans ma mémoire...

La jeune femme, médusée, tremblante, ne broncha pas.

Il reprit :

— Puisque je ne vous ai jamais rencontrée, c'est que vous n'allez pas dans les ateliers.

— En effet, je ne suis jamais allée dans les ateliers... ce sont des circonstances nouvelles, exceptionnelles, qui m'obligent...

— Pauvre petite!

Elle poussa un soupir, semblant se recueillir.

Le peintre s'imagina que des confidences larmoyantes allaient venir. Pour couper court, il continua tout de suite :

— Allez, vous n'avez jamais posé?

— Non, je n'ai jamais posé.

— Jamais... Jamais?... C'est la première fois?

— Absolument.

— Alors, je suis le premier... le premier devant qui...

Simone songea : "Il y a bien eu ce pauvre Auguste, mais lui, ça ne compte pas!"

Tout haut, elle répondit en rougissant légèrement :

— Oui, vous êtes le premier...

— Et je serai le dernier... acheva Maurice Galard.

— Oui... oui... je pense que vous serez le dernier...

— Du moins, rectifia le peintre, le dernier tant que je n'aurai pas terminé la Madeleine.

— Oui, pour ça, très certainement.

— Je vous engage donc pour tous les jours et pour la journée entière, au prix que vous fixerez vous-même... Je ne veux pas que vous posiez devant un autre.

— Oh! je n'y tiens pas!

— Vous acceptez?... C'est promis?... Convenu?...

— Je ne demande pas mieux.

— Je vous donnerai vingt-cinq francs par jour. Cela vous va-t-il?

— Oui, oui, cela me va très bien, balbutia Simone un peu confuse.

— Eh bien, si vous n'avez rien de mieux à faire ce matin, commençons tout de suite.

— Si vous voulez... Je suis libre.

— Bon; en ce cas, enlevez votre mantille. Asseyez-vous là sur l'estrade... Ne vous occupez pas de la draperie, c'est votre tête que je veux... Maintenant, regardez-moi et ne bougez plus... Comme vous n'avez pas l'habitude, vous me préviendrez quand vous serez fatiguée.

Tout en parlant, Maurice Galard dévisageait la jeune femme avec des yeux ardents qu'elle ne put pas s'empêcher de rougir.

— Ah! quel teint! quel éclat! murmura le peintre. Comment arriver à rendre ça!... Si l'autre femme me fait enrager parce qu'elle manque... de ce qu'elle devrait avoir, vous allez, vous, me faire damner en m'offrant plus que je ne pourrai rendre.

— Oh! vous exagérez? fit Simone, en baissant modestement les yeux.

— Non, non, insista Galard, je dis toujours ce que je pense.

En même temps, il esquissait un geste d'angoisse, montrant l'embarras dans lequel il se trouvait pour reproduire toute la gamme des tons infiniment délicats qui donnaient en ce moment tant de charme au visage de la jeune femme.

Cependant, il se mit résolument au travail et, tout en préparant son esquisse, il bavardait à tort et à travers, faisant des questions, lançant des boutades.

— Enfin! Comment en êtes-vous arrivée là?

— Arrivée à quoi?

— A vous faire modèle?

— Je vous l'ai laissé entendre... Ce sont des revers graves...

— Mais... Il y a toutes sortes d'autres moyens de gagner sa vie.

— Je n'en ai pas trouvé, répondit-elle sans réfléchir.

— Oh! vous m'étonnez!

Elle s'aperçut que sa réponse était absurde et se reprit:

— C'est sur le conseil d'un ami...

— Votre ami a eu là une drôle d'idée... Après tout, je ne dois pas m'en plaindre... Mais, c'est un métier qui vous fera souffrir, avec votre éducation... Vous n'avez donc pas de parents?

— J'ai perdu mon père et ma mère, mais j'ai beaucoup de cousins.

— Ils sont pauvres peut-être. Ils ne peuvent pas s'occuper de vous?

— Ils sont plus pauvres que moi.

— Triste chose que la vie... Je ne voudrais pas vous poser de questions indiscrettes... Mais, bien élevée comme vous l'êtes, vous devez appartenir à une famille aisée..

— Oui, à une famille qui a été aisée. Seulement, vous savez, une orpheline ne sait guère se défendre contre les gens de loi qui se dévouent à la sauvegarde de ses intérêts.

— J'ai été moi-même leur victime, gronda le peintre. Je sais comment les choses se passent... Pauvre petite! Ils vous ont dépouillée.

Elle poussa un gros soupir sans répondre.

Il poursuivit:

— Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous vous soyez présentée chez moi d'abord? Est-ce un hasard providentiel ou avez-vous déjà entendu parler de moi?

En voyant combien Maurice Galard était simple, avenant, cordial, Simone commençait à se sentir un peu plus à son aise.

— Certainement, répondit-elle, je connaissais très bien votre genre de vie, de vos idées.

— Ah bah! Lesquels donc, s'il vous plaît? J'espère que l'on ne vous a pas dit trop de mal de moi.

— Ça dépend du point de vue auquel on se place.

— Mais encore.

— Et bien, on m'a affirmé que vous aviez les femmes en horreur... Du moins, c'est Claire qui prétend cela.

— Qui est Claire?

— Une de mes amies.

— On vous a trompée, protesta vivement Maurice sans interrompre sa besogne. Evidemment, je déteste certaines femmes... qui sont détestables. Mais, en général, je suis plein d'admiration pour le sexe faible.

— En général... Ah!... Et en particulier?

— En particulier aussi. Je trouve certaines femmes charmantes. Mais je maintiens que d'autres sont insupportables.

— Je le sais, approuva la jeune veuve. Ma tante par exemple.

— Qu'est-ce qu'elle vous a fait, votre tante? demanda Galard toujours acharné devant sa toile.

— Elle s'habille d'abord d'une façon ridicule.

— Ça la regarde. Si elle est vieille, ça n'a aucune importance.

— Ensuite, elle est triste, sévère, tyrannique et grognon. Elle ne peut pas souffrir mon amie Claire, parce qu'elle est gaie, exubérante, qu'elle me donne de bons conseils et qu'elle s'occupe de moi depuis que...

— Depuis quoi? interrogea l'artiste.

— Depuis que je suis seule au monde, que je n'ai plus d'intérieur... Vous comprenez?

— Non, pas du tout, répondit le peintre en regardant son interlocutrice avec curiosité. Vous voulez dire sans doute: depuis la mort de votre père et de votre mère.

— Non, non... Ça, c'est très lointain.

— Voudriez-vous dire que vous avez été marié et que...

— Oui, j'ai été mariée, balbutia la jeune femme, il y a de ça longtemps également; je ne le suis plus... On m'avait presque forcée...

— Pauvre petite! Alors, divorcée?

— Non.

— Veuve?

— Oui.

— Je vous demande pardon d'avoir évoqué un souvenir douloureux.

— Pas du tout. Il vaut mieux que vous sachiez la vérité... N'est-ce pas?

— Certainement.

Depuis un instant, au lieu de continuer son esquisse, le peintre ne quittait plus des yeux la jeune femme.

— Si je faisais servir le déjeuner, reprit-il au bout de quelques instants de muette contemplation. Vous devez avoir faim... et personne ne vous attend, je suppose?... Maintenant, d'ailleurs, que vous êtes engagée envers moi pour tout le temps

qui sera nécessaire à l'achèvement de mon tableau, je n'ai plus besoin de me presser. Voyons, qu'est-ce que vous allez manger? Des hors-d'oeuvre, des huîtres, des oeufs, du jambon... Ça va?... Je vais dire à mon domestique d'aller chercher tout cela, il est très débrouillard, ce sera vite fait.

Une demi-heure après, le déjeuner était servi. La jeune femme que les émotions avaient creusée se mit à dévorer à belles dents pendant que Maurice Galard ne cessait de la contempler en répétant:

— C'est vraiment un hasard providentiel... A propos, voulez-vous me donner votre nom et votre adresse?

— J'habite 47, rue de la Pompe. Mon nom est Simone... Guibert.

— Parfait... Vous reviendrez après-demain, n'est-ce pas? Car, demain, j'ai des empêchements.

— C'est entendu, murmura le jeune femme.

— Après-demain, ajouta-t-il, vous me permettrez de vous appeler Simone tout court... C'est l'usage entre peintre et modèle.

Elle répondit d'un léger signe de tête, mais, en se retirant, elle songeait:

— Comme c'est loin, après-demain!

## VI

LORSQUE André Bachelin eut pris congé de sa cousine sans pouvoir la retenir à déjeuner, il appela son négrillon, le chargea de dire à la cuisinière qu'elle pouvait servir et, quelques minutes après, il se mit philosophiquement à table tout seul.

— C'est malheureux tout de même, pensa-t-il, que Claire n'ait pas voulu rester... j'ai le vague à l'âme ce matin... Elle m'aurait distrait... Elle a une telle vitalité, cette brave fille, une telle exubérance! C'est un vrai boute-en-train.



Puis, il prit un livre qu'il était en train de lire — c'était un livre spécial pour ses déjeuners solitaires, car il ne sortait jamais le matin — l'ouvrit à la page marquée par le signet et se plongea dans sa lecture, sans plus songer à la visite de Mlle Thommeray.

Mais, quand il eut terminé son repas, pris son café, allumé une cigarette et fermé son livre, il lui revint soudain à l'esprit que l'objet de la visite de sa cousine était vraiment tout ce qu'il y avait de plus bizarre.

Dans le feu de la conversation, emporté par la rapidité du dialogue, il avait répondu aux questions de Claire sans prendre garde à leur étrangeté et à leur importance.

Maintenant qu'il réfléchissait, il se rendait compte que l'histoire racontée par la jeune fille était incompréhensible, invraisemblable.

Cette vieille femme rencontrant Maurice Galard, en devenait amoureuse, cherchant à faire quelque chose pour lui! Et Claire venant se renseigner sur Maurice Galard, pour savoir ce que sa vieille amie pourrait bien faire en faveur de son "béguin".

Tout cela était profondément incohérent et mystérieux.

— Je n'y ai pas fait attention tout de suite, murmura-t-il *in petto*... J'ai satisfait sans aucune arrière-pensée les curiosités de ma cousine, dans la mesure où cela m'était possible! Vraiment, j'ai été un peu naïf.

Il gagna son atelier, s'assit sur un sofa, tira quelques bouffées de sa cigarette puis conclut :

— Positivement, il y a là-dessous un mystère... Je saurai le percer... Il le faut. Claire doit rire de moi... Je ne veux pas qu'elle me prenne pour un imbécile.

A ce moment, une visite survint, l'arrachant à ses réflexions.

C'étaient des confrères habitant dans le voisinage, qui venaient bavarder en rentrant du restaurant.

Ils restèrent à rire et à fumer jusqu'à cinq heures. Après quoi, toute la bande s'envola vers la rive droite, vers les cafés et les restaurants du boulevard.

Le lendemain et le surlendemain, André Bachelin travailla — ce qui lui arrivait souvent. — Mais il n'oublia pas, pour cela, la résolution qu'il avait prise de tirer au clair la ténébreuse histoire que sa cousine lui avait racontée.

— J'irai voir Galard un de ces jours, s'était-il promis, je le sonderai adroitement et, s'il sait quelque chose de cette aventure comique, il me le dira.

Enfin, le quatrième jour après la visite de Claire Thommeray, il fut libre vers cinq heures du soir et décida d'en profiter pour tâcher de mettre la main sur son ami Maurice.

Il savait que le peintre venait assez souvent prendre l'apéritif dans un petit café du boulevard de Clichy où se réunissaient quelques rapins.

Ce fut de ce côté qu'il se dirigea. Quand il pénétra dans le café, Galard venait d'y arriver lui-même et s'y trouvait seul.

Les deux camarades parurent heureux de se voir et s'interrogèrent réciproquement sur leur santé, sur leurs affaires.

Puis, avant qu'André eût eu le temps de poser à son ami des questions sur la mystérieuse aventure qui le tracassait, Maurice, avec un accent de joie, s'écria :

— Ah! que je t'apprenne tout de suite, mon cher, une grande nouvelle!... Tu sais, ma tête de Madeleine que j'ai faite, défaitte, refaite cinq fois, que je ne pouvais pas réussir faute de modèle et que j'allais abandonner, ma foi, sacrifiant ainsi une

toile sur laquelle je fondais pourtant de grandes espérances...

— Oui, et bien ?

— Et bien, mon ami, j'ai maintenant le modèle qu'il me faut... Une tête divine... Un modèle impeccable... des cheveux d'or.. en un mot, l'idéal que je rêvais.

— Et comment as-tu trouvé cette perfection ? Par hasard ? par l'indication d'un copain ?

— Par hasard, mon bon. Cette femme délicieuse, exquise, parfaite, s'est présentée chez moi, sur le conseil d'un ami, m'a-t-elle dit, et tout simplement parce qu'elle a besoin de gagner sa vie.

— Fichu moyen !

— Elle n'a donc jamais posé, c'est moi le premier.

— Veinard... Comment s'appelle-t-elle ?

— Simone Guibert.

— En effet, je ne connais pas ce nom parmi les modèles.

— C'est la première fois qu'elle pose, te dis-je. Je suis ravi.

— Et elle ne t'a pas dit le nom de l'ami qui lui avait donné le conseil de s'adresser à toi. Un ami à elle ? ou un ami à toi ?

— Un ami à elle, bien sûr. Comment veux-tu qu'un ami à moi la connaisse?... Mais je t'avoue que je ne lui ai pas demandé de détails sur ce point. J'étais si heureux de la posséder... que je me suis à peine préoccupé de savoir comment elle était venue chez moi...

— C'est de l'amour alors ?

Galard se troubla légèrement.

— Oh ! de l'amour, balbutia-t-il, non !... C'est de l'art... je veux dire : c'est un idéal d'art réalisé... Et pour nous, mon vieux, qui vivons d'art et pour l'art, un idéal réalisé, n'est-ce pas plus qu'un amour satisfait ?

— Heu ! Ça dépend... Tu sais, l'un n'empêche pas l'autre et, entre nous, pour être

heureux, les deux sont utiles... L'art et l'amour !... C'est un sujet de dissertation... Mais là-dessus, homme à bonnes fortunes, tu es documenté comme personne... tu sais mieux que quiconque à quoi t'en tenir...

— Mais non, je t'assure...

— Si... si... ne te fais pas plus vertueux que tu n'es. Depuis que je te connais, c'est-à-dire depuis les bancs de l'école, tu as toujours su admirablement faire marcher concurremment ou alternativement l'art et l'amour... Ah ! farceur ! Je t'en connais déjà des caprices et des aventures.

— On dirait que tu vis comme un ermite, toi !...

— Certes non, mais, comme je n'ai pas un physique qui accroche toutes les femmes, j'ai moins d'occasions.

Galard protesta mollement :

— Tu me fais là une réputation...

— Justifiée, mon vieux, très justifiée ; j'ai des preuves et je pourrais citer des noms... Et tes ravages s'étendent à tous les âges... Qu'est-ce à dire ?

— Il paraît que ta dernière conquête est une vieille femme, encore belle, d'ailleurs, et fort bien conservée.

— Une vieille femme !... comprends pas !

— Tu me parlais à l'instant d'un délicieux modèle... Il y en a de très bien à tout âge. Es-tu sûr que la femme qui te plaît tant, que tu trouves si jolie, soit une jeune femme ?

— Oh ! ça, oui, par exemple, j'en suis sûr !

— Eh bien, alors, de quoi peux-tu être sûr ?

— Il me semble... je crois pouvoir affirmer...

— Ah ! il te semble !... Tu as pourtant assez d'expérience pour savoir qu'avec les femmes, tant qu'on ne les connaît pas depuis longtemps, on ne peut jurer de rien.

— Et encore, comme il y en a qui dé-

fient l'outrage des ans, une erreur est toujours possible... Eh bien ! non, cette fois, il n'y a pas d'erreur possible. Simone est jeune, superbement, délicieusement jeune.. Là-dessus, je suis prêt à parier tout ce que l'on voudra.

— Et il a le toupet de prétendre qu'il n'est pas amoureux!... Comme on s'illusionne facilement sur son compte!... Alors, cette vieille femme qui est amoureuse de toi, tu ne l'as pas très bien examinée?

— Pas trace de vieille femme, je te l'affirme.

— Pour te prouver son amour, elle voulait, je crois, te prier de faire son portrait.

— Depuis longtemps, aucune femme, jeune ou vieille, ne m'a prié de faire son portrait.

— C'est qu'elle n'est pas encore décidée. Tu la verras poindre un de ces jours.

— Peut-être. En tous cas, je refuserai. Je n'ai pas le temps maintenant.

— Tu la désoleras.

Maurice Galard regarda Bachelin d'un air interrogateur.

— Mais enfin, mon ami, s'écria-t-il, où veux-tu en venir avec ces insinuations? Que signifie cette histoire de vieille femme, amoureuse de moi, qui doit venir me prier de faire son portrait? Où as-tu pris ça?... Tu as inventé cela de toutes pièces...

— Pas du tout!... Pas du tout!... tu verras.

— Voyons, de qui tiens-tu ce propos?

— Il ne m'est pas permis de le dire, balbutia Bachelin un peu gêné.

— Un mystère! Un secret entre nous! C'est la première fois.

— C'est un secret de... famille, risqua Bachelin de plus en plus embarrassé et ne sachant plus comment sortir de l'impasse où il s'était embarqué.

— Un secret de famille! répéta Mauri-

ce d'un air ahuri. Qu'est-ce que cela veut dire?

A ce moment, deux amis du peintre survinrent et la conversation changea de sujet.

Quelques minutes plus tard, André Bachelin, prétextant l'obligation d'aller rendre visite à un vieil oncle malade, prit congé de ses camarades.

Mais, dehors, son obsession le reprit, le poursuivit.

— Pas de doute, mâchonnait-il en arpentant le boulevard de Clichy, il y a là-dessous un mystère... C'est Claire qui m'a mystifié... ou c'est Galard... peut-être l'un et l'autre... Je finirai bien par savoir...

## VII

EN SORTANT de chez Maurice Galard, Simone Dubourg, cela va sans dire, n'avait rien eu de plus pressé que de courir chez Claire Thommeray pour lui raconter ce qui s'était passé pendant cette première séance: l'accueil du peintre, sa tournure d'esprit, sa façon de se comporter envers son joli modèle improvisé, ses dispositions pour l'avenir.

Et, à vrai dire, quoique Simone favorablement impressionnée par l'amabilité du jeune homme eût représenté la situation comme pleine de promesses, Claire n'avait pas été entièrement satisfaite.

Certes, c'était déjà beaucoup que le peintre, en apercevant une femme inconnue, de lui, s'offrant comme modèle sans aucune référence, ne l'eût pas envoyée promener et l'eût au contraire, accueillie avec joie comme l'idéal qu'il rêvait.

C'était beaucoup qu'il lui eût fixé d'autres rendez-vous et qu'il eût manifesté l'intention de suivre la pose avec elle, jusqu'à l'achèvement de son tableau, ce qui devait multiplier les occasions de contact

et légitimait par conséquent tous les espoirs.

Mais Mlle Thommeray eût voulu que Maurice se montrât, dès cette première rencontre, plus empressée, plus amoureux.

Le coup de foudre, quoi ! La jeune femme était assez jolie pour cela !

— Tu aurais voulu, avait répondu Simone, qu'il se jetât tout de suite à mes pieds et qu'il me demandât ma main.

— Oui, j'aurais préféré.

— Les choses ne peuvent pas marcher aussi vite. N'oublie pas qu'il m'a laissé entendre que, la prochaine fois, il m'appellerait Simone tout court... ce sera déjà un progrès.

— Et la précaution qu'il a prise d'ajouter que cette familiarité était d'usage entre peintre et modèle prouve qu'il était plus ému qu'il ne voulait le laisser voir et qu'il craignait de te froisser... Ça, c'est vrai, je reconnais que c'est un indice favorable. Il faut donc attendre la prochaine séance pour avoir des données plus précises et pouvoir faire des pronostics.



Cette seconde séance c'était ce matin-là qu'elle avait lieu. Aussi, on devine avec quelle impatience Claire attendait Simone.

La jeune veuve ayant dit qu'elle rentrerait d'abord chez elle pour changer de costume et déjeuner et qu'elle ne viendrait qu'ensuite rue Gay-Lussac, l'étudiante en médecine avait elle-même déjeuné de bonne heure pour être tout entière à son amie.

Il était une heure et quart.

La sonnette de l'entrée retentit. Et la bonne de Mlle Thommeray, ouvrant la porte du cabinet de travail de sa maîtresse, s'effaça pour livrer passage à... M. André Bachelin.

— Tiens ! c'est toi, fit Claire d'un ton où il y avait une nuance de déception.

— Oui, ce n'est que moi, répondit paisiblement André. Je te déränge ?

— Pas du tout.

— Tu attendais quelqu'un ?

— Oui, mais ça ne fait rien : on peut tenir trois ici.

— Tout juste ! Enfin, je ne te tiendrai pas longtemps, je viens simplement te demander un renseignement. D'abord, comment ça va depuis l'autre jour ?

— Bien, merci. Et toi ?

— Parfaitement.

— Voyons, assieds-toi... je t'écoute.

— Eh bien, c'est à propos de ce que tu m'as raconté lors de ta dernière visite, il y a quatre ou cinq jours. J'ai réfléchi depuis et je t'avoue que cette histoire de vieille femme tombant amoureuse de mon ami Maurice Galard me paraît tout à fait étrange... Es-tu bien sûre que ton amie est aussi vieille... que tu le dis ?

— Mais, oui, je t'assure, balbutia Claire avec une pointe d'embarras... et je trouve même extraordinaire que tu mettes en doute, ma sincérité, ma bonne foi.

— Mais, oui, je t'assure, balbutia Claire avec une pointe d'embarras... et je trouve même extraordinaire que tu mettes en doute, ma sincérité, ma bonne foi.

— Il ne s'agit pas de cela... Mais tu sais aussi bien que moi, que la vieillesse est une chose très relative. Un enfant de huit ans, juge vieux un adolescent de seize. Une femme de trente ou trente-cinq ans pourrait te paraître fort âgée.

— Non, non, sois tranquille, je ne suis pas encore... fatiguée au point de commettre des erreurs d'appréciation de ce calibre.

— Ah ! fit simplement le jeune homme.

Et, pendant une minute le silence régnait.

— D'autre part, reprit André, je me suis laissé aller à te donner sur Maurice Galard, des renseignements... que j'ai regrettés ensuite. J'ai eu tort de bavarder sur un confrère et un camarade.

— Tu ne m'as rien dit de désobligeant sur lui. Tu n'as donc rien à te reprocher.

— J'aurais mieux fait de ne rien dire du tout... A propos, je l'ai vu hier, Maurice Galard. Il m'a raconté qu'il avait enfin trouvé le modèle idéal qu'il rêvait pour sa tête de Madeleine: une femme délicieuse, exquise, aux cheveux d'or, aux lignes impeccables... Il est vrai... Il m'a même paru emballé sur le compte de cette merveilleuse créature... un peu plus qu'un peintre ne doit — raisonnablement — l'être sur le compte d'un modèle.

Mlle Thommeray avait eu une minute de trouble, mais elle se ressaisit vite et dit d'un air indifférent:

— Je suis heureuse de cette aubaine pour ton ami. Puisqu'il a du talent, il a maintenant sous la main les éléments nécessaires pour faire un excellent tableau..

— Tu ne devines pas, poursuivit Bachelin, quel rapprochement cette histoire, de modèle m'a donné l'idée de faire?

— Ma foi, non, murmura Claire en feignant l'étonnement.

— Eh bien, j'ai pensé que le délicieux modèle et ta "vieille" amie ne faisaient qu'une seule et même femme.

— Oh! quelle idée folle! Les deux... choses n'ont absolument rien de commun, tu peux en être sûr. Et je vais t'en donner une preuve absolue: c'est que ma vieille amie ne s'est pas encore présentée chez M. Galard et ne s'y présentera probablement pas de sitôt, attendu qu'elle est en voyage.

— Ah! elle est en voyage! fit André d'un ton où perçait une nuance d'incrédulité.

— Tu n'as pas l'air de me croire?

— Si... si... je te crois parfaitement... Seulement, cela détruit le petit roman que mon imagination avait ébauché... et je le regrette.

— Ah! toi aussi, tu fais des romans... comme tout le monde, lança Claire en riant.

Un coup léger frappé à la porte l'interrompit.

— Entrez, fit-elle.

Simone Dubourg apparut sur le seuil.

La jeune veuve esquissa un geste d'effarement, hésita.

— Entre, entre donc, ma chérie, cria Claire... tu connais bien mon cousin.. Mais oui... Vous vous êtes déjà rencontrés souvent chez moi... Je vous présente tout de même... M. André Bachelin... Mme Simone Dubourg.

Echange de salutations. Courbette profonde et respectueuse du peintre, avec une nuance de surprise et d'admiration dans le regard.

Puis, chacun s'assit et le chapelet des banalités défila. C'était forcé... Bachelin ne pouvait pas poursuivre la conversation engagée avec sa cousine. Et Mme Dubourg ne pouvait pas aborder le chapitre des confidences qui lui tenaient au coeur.

Il en résulta, au bout de dix minutes, une véritable gêne.

André comprit enfin, qu'il était de trop entre les deux amies et s'éclipsa sous un prétexte puéril.

Les deux jeunes femmes n'y prirent pas garde, car ce qu'elles désiraient avant tout, c'était d'être seules. Dès que la porte du palier se fût refermée sur le peintre, Claire lança:

— Eh bien, qu'est-ce qui s'est passé ce matin? Dis vite!

— Oh! ma chérie, séance délicieuse!... qui autorise les plus riantes perspectives.

— Ah! Ah! le charme commence à opérer!... Que t'ai-je prédit?

— Tu as prédit tout ce qui arrive... tout ce qui va arriver. Tu es l'amie la plus dévouée et aussi la plus perspicace et la plus habile... Comment te remercier? Comment te prouver ma reconnaissance?

— N'allons pas si vite, s'il te plaît. Tu me sembles en bonne voie... mais, enfin tu n'as encore rien obtenu... Quand tu auras remporté une victoire complète tu me remercieras... Pas avant.

— Voyons, envisageons d'abord la question d'argent. Je pense que cette fois, tu t'es fait verser un acompte sur le prix... C'est l'usage paraît-il.

— Comme tu es prosaïque, ma bonne Claire. S'arrêter à des questions pareilles, à des détails aussi terre à terre!...

— Tu es bonne, toi! Ces détails ne t'intéressent plus, parce que M. Dubourg a passé par là et que tu n'as plus maintenant d'autre peine que celle d'encaisser tes coupons à la banque. Mais tout le monde n'est pas dans le même cas... tout le monde n'a pas trente mille livres de rentes!

— Allons, ne te fâche pas. Si je te parais dépasser les limites du désintéressement, c'est que j'ai en ce moment, d'autres préoccupations. Tu les connais, sois donc indulgente. Et laisse-moi te raconter ma matinée.

— J'écoute.

— Elle a été charmante, ma matinée!.. Maurice m'attendait impatiemment... il a paru heureux, très heureux de me revoir... il m'a fait beaucoup bavarder sur moi, sur ma jeunesse, ma famille, mon mariage, l'éducation et l'instruction que j'ai reçues, enfin sur tout ce qui peut lui permettre de se faire une idée exacte de ma personnalité, de ce que je vaudrais, de ce que je pense.

— C'est un indice favorable. Cela prou-

ve qu'il s'intéresse à toi, que tu l'occupes... Allons, allons... tout va bien.

— Je le crois, murmura Simone, d'autant plus qu'aujourd'hui, il m'a dit nettement que je lui plaisais infiniment.

— De mieux en mieux. Ce n'est pas encore une déclaration d'amour ardente, enthousiaste, brûlante, mais c'est la préparation. On pourrait appeler ça les travaux d'approche s'il s'agissait d'une forteresse... d'une forteresse qui soit résolu à se défendre... Mais tu n'es pas une forteresse, et, si tu étais une forteresse tu ne demanderais qu'à te rendre. Par conséquent...

— Par conséquent, acheva Simone, ta comparaison n'est pas juste. En tous cas, elle est un peu risquée et presque blessante pour moi. Je m'en froisserais, si elle venait d'une autre que toi.

— Susceptible, maintenant! Non, voyons, tu ne serais plus la Simone que je connais, la Simone droite, franche, si simple que j'aime... Allons, je retire tout de même ma comparaison si elle te choque... Eh bien, revenons à M. Maurice... Dis-moi comment il te regarde?

— Heu!... C'est difficile à expliquer.

— Essaie.

— Il me regarde avec des yeux...

— Parbleu... il lui serait difficile de te regarder autrement.

— Laisse-moi achever... Avec des yeux tantôt timides et craintifs, tantôt ardents.

— Bon signe, ça... très bon signe. Décidément, il n'y a plus de doute, M. Maurice Galard est en train de s'enflammer... Il ne tardera pas à faire explosion... Encore une ou deux séances et tu le verras à tes pieds.

— Peut-être.

— Je suis convaincue que tu n'en doutes pas.

— Je l'espère. Mais on n'est jamais sûr de ces choses-là que lorsqu'elles se sont ré-

alisées. Enfin, il n'y a qu'à prendre patience: nous serons bientôt fixées.

— Je le suis déjà, moi. C'est une demande en mariage à brève échéance.

Simone baissa les yeux sans répondre.

— Par exemple, reprit-elle après un court silence, j'ai des scrupules...

— Lesquels, ma chérie?

— Lors de notre première entrevue — tu t'en souviens, puisque je te l'ai raconté — je lui ai dit que j'étais très pauvre et que tous mes parents étaient pauvres. J'ai eu tort de faire ce mensonge. Ne crois-tu pas que, lorsqu'il apprendra la vérité...

— Ah! ma chérie, voilà un scrupule dont tu peux faire l'économie. Je t'assure que ce mensonge ne risque aucunement de donner à M. Galard une mauvaise opinion de toi. Quel est donc l'homme qui serait contrarié de découvrir tout à coup que sa femme possède trente mille francs de rente, au lieu de rien du tout. Je te conseille même de ne lui révéler ce détail qu'au dernier moment, la veille du jour où vous passerez devant M. le maire. Au moins, de cette façon, tu seras bien sûre que ton fiancé n'obéit pas à un motif d'intérêt.

— Tu as raison. Je lui cacherai donc ma fortune aussi longtemps que possible. Je ne lui ferai connaître la vérité que lorsque je serai bien sûre qu'il m'aime... qu'il m'aime pour moi seule.

— Ce sera plus prudent, conclut Claire.

— J'ai encore un autre scrupule et un autre regret... C'est de lui avoir donné un faux nom. Je ne sais vraiment pas à quel sentiment j'ai obéi en lui disant que je m'appelais Simone Guibert.

— Non seulement, ce petit mensonge est ridicule et peut l'indisposer contre moi. Mais il est encore dangereux. J'ai dû, en effet, me lancer dans une explication incompréhensible pour faire savoir à ma

concierge qu'il lui arriverait peut-être des lettres au nom de Mme Simone Guibert et que ces lettres étaient pour moi.

— Effectivement, hier soir, il est arrivé une carte pneumatique à ce nom. C'était Maurice Galard qui me prévenait de ne venir ce matin qu'à dix heures au lieu de neuf heures et demie, comme c'était convenu, parce qu'il avait besoin de sortir auparavant. Voilà de ce fait, ma bavarde de concierge en possession d'un petit secret... qu'elle va révéler à tout le monde. Si, par malheur, ma tante Lepailly venait me voir ces jours-ci, comme elle fait chaque fois de longues stations dans la loge, tu peux être sûre que la concierge n'aura rien de plus pressé que de lui raconter que je reçois des lettres à un faux nom.

— Ce n'est pas bien compromettant. Il me semble que, si tu avais quelque chose à cacher, tu t'y prendrais autrement.

— Evidemment, mais tu connais ma tante, il n'en faudra pas plus pour qu'elle s'imagine des horreurs...

— Eh bien, tant pis! s'écria Claire après avoir réfléchi quelques secondes, laisse-la s'imaginer tout ce qu'elle voudra. Tu t'en moques, n'est-ce pas?

— A propos de ma tante, tu sais que j'ai parlé d'elle à Maurice?

— Oui, tu me l'as dit.

— Et je l'ai fait en termes un peu sévères. Il me semble que j'ai iété injuste envers elle... j'ai des remords.

Mlle Thommeray éclata de rire.

— Tu es vraiment déconcertante avec tes regrets, tes scrupules, tes remords, s'écria-t-elle. Si tu t'embarrasses de tant de choses que ça, tu ne seras jamais tranquille.

— J'ai eu tort, je t'assure, de parler de Mlle Lepailly, ma vénérable tante, en employant des expressions aussi vives. Cette arrière-pensée me troublera quand je me

trouverai en sa présence... Et comme elle a de bons yeux, elle va conclure de ce trouble...

— Allons, allons, coupa Claire, tu as assez gémi comme ça... Attends les événements avant de te mettre martel en tête. Et songe plutôt que le bonheur te sourit.. Ah! moi, si j'étais amoureuse, je ne penserais qu'à cela et je me moquerais de tout le reste.

### VIII

**M**LLE Angélique Lepailly, dont les revenus étaient très modestes, occupait, rue Servandoni, un tout petit appartement d'un loyer peu élevé et qui n'exigeait qu'une dépense insignifiante de service et de chauffage.

Une femme de ménage, qui venait deux heures tous les matin, constituait tout son personnel. Pour les autres soins du ménage, elle les assumait elle-même.

Réduite à cette vie extrêmement étroite, la vieille fille, on le conçoit aisément, estimait qu'elle avait procuré à sa nièce un avantage inappréciable en lui faisant faire un mariage riche. Et elle aurait voulu que celle-ci lui en témoignât une très vive reconnaissance. Malheureusement, Simone, sans mépriser l'indiscutable agrément de jouir d'une très belle aisance, n'avait pas trouvé dans son éphémère union avec M. Auguste Dubourg, toutes les satisfactions qu'elle avait rêvées et ne se croyait pas tenue dès lors de manifester une gratitude sans limite à celle qui avait préparé ce mariage.

Néanmoins, la jeune femme savait reconnaître ce que sa tante avait fait pour elle; elle rendait justice à ses bonnes intentions et conservait un souvenir attendri des soins dévoués qu'elle lui avait prodigués pendant sa jeunesse.

Et quand Mlle Thommeray attaquait trop vivement la vieille fille, elle avait le courage de la défendre contre son amie.

En cela, elle avait raison. Car, si Mlle Lepailly ne comprenait rien aux aspirations des coeurs de jeunes femmes, si Mlle Lepailly était grincheuse, sévère et tyrannique, il est juste d'ajouter qu'elle aimait réellement, profondément sa nièce, qu'elle voulait sincèrement son bien, et que ses remontrances et ses conseils ne visaient qu'à ce but.

Il est facile de comprendre, dès lors, qu'elle ne put pas faire autrement que de gémir, gronder et s'inquiéter en voyant Simone adopter des allures et un genre de vie qui, n'étant pas conformes aux principes rigides qu'on lui avait inculqués, devaient forcément conduire aux pires catastrophes.

Depuis des semaines, des mois, elle cherchait une occasion d'admonester la jeune veuve.

L'ayant trouvée et s'étant fait rabrouer, elle ne se tint pas pour battue. Mais, en attendant qu'elle trouvât une autre occasion de recommencer ses jérémiades, ses remontrances et ses conseils, ses appréhensions ne faisaient que croître.

Si bien que, sept ou huit jours après l'entretien qu'elle avait eu avec Simone, elle était plus aigrie et plus inquiète que jamais du sort de sa nièce.

N'osant pas retourner rue de la Pompe où, d'ailleurs, elle parvenait difficilement à mettre la main sur la jeune femme, — vivant seule avec ses pensées sombres, elle arriva à une exaltation violente.

A tout prix, il lui fallut trouver un moyen d'épancher ses rancœurs et ses angoisses.

Mais qui prendre comme confident ou confidente?

Elle réfléchit, examina autour d'elle, ne



vit personne qui fût susceptible de jouer ce rôle.

Alors, dans un coup d'audace, elle résolut de s'adresser à Mlle Thommeray.

— Certes, je le sais, il n'y a aucune sympathie entre nous, observa la vieille fille *in petto*, nous nous disputons même chaque fois que nous nous rencontrons.

— Mais Claire aime également Simone — d'une façon toute différente de la mienne, il est vrai — et cela me fait espérer qu'elle me comprendra.

Sa résolution étant bien arrêtée, Mlle Lepailly prit, un après-midi, son courage à deux mains et arriva vers quatre heures chez Mlle Thommeray.

Celle-ci, qui avait quitté Simone une demi-heure auparavant et qui avait gardé de son entretien avec son amie une très favorable impression, se trouvait dans d'aimables dispositions.

Cependant, ayant à préparer un examen très proche, elle s'était mise à travailler et fut médiocrement satisfaite d'être dérangée.

Mais, comme sa bonne était sortie et qu'elle avait eu l'imprudence d'aller ouvrir la porte elle-même, elle ne put esquiver la visiteuse. Faisant alors contre mauvaise fortune bon visage, elle s'écria :

— Oh ! quelle bonne surprise, mademoiselle !... Comment allez-vous ?... Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

Elle l'avait fait entrer dans le petit cabinet où elle travaillait et lui avançait un fauteuil.

La vieille fille, étonnée et charmée de cet aimable accueil, s'assit en pensant : "Allons, j'ai bien fait de venir !"

Et tout haut :

— Vous me flattez, mademoiselle !... Mais ma visite n'est pas un honneur... Elle est d'ailleurs intéressée...

— Ah !

— Oui, je viens vous consulter sur une question délicate. Je suis horriblement tracassée au sujet de Simone et, comme vous êtes sa meilleure amie, je crois qu'à nous deux nous pouvons lui être utile, lui faire du bien.

Claire, en entendant ce préambule, fit d'abord la grimace. Puis, ayant considéré l'attitude navrée, angoissée de la vieille fille, elle en eut pitié.

— Il est vrai que je suis la plus intime amie de votre nièce, mademoiselle et si elle était menacée d'un danger, même d'une simple contrariété, je ferais l'impossible pour écarter d'elle ce danger ou cette contrariété.

— Mais je crois que vous vous faites illusion en vous imaginant que Simone a besoin qu'on la défende contre qui, ou contre quoi que ce soit. Aucune catastrophe ne la menace.

— Il ne s'agit pas de catastrophes, mademoiselle, rectifia la vieille fille, mais simplement de graves difficultés auxquelles une jeune femme inexpérimentée s'expose par légèreté et qui peuvent ensuite peser sur toute la vie.

Mlle Thommeray frémit.

— Diable !... pensa-t-elle. Est-ce qu'elle serait au courant du petit roman de sa nièce ? Je veux en avoir le cœur net.

Elle reprit tout haut :

— Ce n'est toujours pas le cas de Simone. Elle est trop expérimentée, trop raisonnable pour faire quoique ce soit qui puisse l'exposer à des difficultés...

— Heu !... ce n'est pas mon avis. Vous ne trouvez pas que, depuis quelque temps, Simone prend des allures bien excentriques. Elle est tantôt rêveuse, sombre, inquiète, tantôt exubérante et folle. Elle s'habille comme une femme ne s'habille pas au bout de quatorze mois de veuvage. Elle s'entoure sans cesse d'une bande

de "jeunesses" comme si elle voulait chasser le plus tôt possible le souvenir de son excellent mari.

— A vingt-sept ans, vous ne pouvez pas exiger qu'une femme se condamne à vivre comme une recluse.

— Je n'exige pas cela du tout. Je demande simplement plus de tenue, plus de réserve au bout de quatorze mois de veuvage... De mon temps, une femme aurait été déshonorée en se comportant de la sorte.

— Oh!... de votre temps!... De votre temps!... Heureusement qu'on n'y est plus de votre temps... Les femmes, alors, étaient tyrannisées par les préjugés. Elle le sont moins aujourd'hui, ce qui ne les empêche pas d'être aussi honnêtes.

D'un ton aigre-doux, Mlle Lepailly riposta :

— J'espère que cette insinuation désobligeante ne s'adresse pas à moi?

— Oh! ma foi, non, mademoiselle, j'ai dit cela... en général.

— C'est heureux... mais nous nous égarons. Ce n'est pas des femmes en général ou de moi en particulier que je suis venue vous entretenir. C'est de ma nièce.

"Je prétends, moi, qu'elle s'engage dans une voie dangereuse... en ne réglant pas sa conduite sur les principes qui ont toujours régi la conduite des femmes de bonnes moeurs et de bonne compagnie. J'espérais que vous seriez de mon avis et que vous m'aideriez à la ramener dans la voie normale. Je vois que vous approuvez, au contraire, sa manière de faire. Il est donc inutile que j'insiste... Nous n'avons aucune chance de nous entendre.

— En effet, mademoiselle, répondit Claire, nos opinions sur cette question sont trop profondément divergentes pour que nous puissions nous mettre d'accord. Mais je persiste à penser que Simone ne s'en

portera pas plus mal. Elle est assez grande pour savoir ce qu'elle a à faire sans que nous ayons besoin de lui tracer sa ligne de conduite.

Le ton calme de la jeune fille agaça fortement Mlle Lepailly. La dernière phrase où perçait un léger persiflage acheva de l'exaspérer. Elle éclata soudain.

— C'est-à-dire, que les conseils que nous pourrions lui donner étant absolument contradictoires, il est inutile que je compromette ma dignité à vouloir lutter contre votre influence... Car je ne me fais pas d'allusions, allez, je sais bien que, si ma nièce se conduit comme elle se conduit, c'est avec votre approbation, avec vos encouragements, à votre instigation peut-être. Je ne m'en étonne qu'à demi. Il y a si peu de sens moral chez tous les jeunes gens qui étudient la médecine.

— Pardon, mademoiselle, interrompit vivement l'étudiante, il y a tout autant de moralité parmi nous que parmi les vieilles filles qui pratiquent la vertu... parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement. Angélique Lepailly, à ces mots, fit explosion...

— Vous m'insultez, mademoiselle... Votre attitude est indigne... Vous devriez au moins respecter mes cheveux blancs.

Claire avait réfléchi, s'était ressaisie.

— Il est possible, avoua-t-elle, que j'aie été un peu vive dans ma dernière riposte, mais si je m'emballe, c'est bien votre faute. Vous êtes horripilante, à la fin, avec votre rigorisme intransigeant. Votre sévérité, votre dureté feraient perdre patience à un saint. Avec votre système d'éducation, vous avez fait de Simone, une révoltée. Si elle n'était pas naturellement une très honnête fille, vous auriez pu en faire une dévergondée.

Mlle Lepailly scandalisée se voila la face avec ses deux mains.

— Ce langage est horrible, balbutia-t-elle, je ne peux pas tolérer qu'il blesse plus longtemps mes oreilles. Adieu, mademoiselle!

Elle se leva, salua dignement et sortit sans que la jeune fille eût dit un mot ou fait un geste pour la retenir.

Une fois dans la rue, Mlle Lepailly, encore toute désorientée par cette scène, se dirigea vers le boulevard Saint-Michel, qu'elle descendit sans penser à rien.

Parvenue au boulevard Saint-Germain, elle s'arrêta un instant, regardant passer les tramways. Soudain, elle remarqua celui qui va de la gare de Lyon à l'avenue Henri-Martin et, machinalement, elle y monta.

Son but n'était pas précis. Rabrouée par l'amie de sa nièce, elle inclinait à poursuivre ses récriminations chez sa nièce elle-même. Mais sa décision était encore vague. N'importe. Elle pouvait toujours prendre le tramway qui menait rue de la Pompe. Elle verrait, dans un instant, à prendre un parti.

Sa résolution s'affermir en cours de route. Arrivée à l'Alma, elle se laissa monter jusqu'au Trocadéro. Et une fois au Trocadéro, elle était si près de la rue de la Pompe qu'elle ne pouvait pas faire autrement que de profiter de l'occasion...

Elle poussa donc jusqu'à la mairie du XVI<sup>e</sup> arrondissement, où elle descendit. Deux minutes après, elle pénétrait sous le porche de l'énorme, banale et prétentieuse maison de rapport, où sa nièce occupait un appartement confortable. La concierge était sur le seuil de sa loge.

— Bonjour, madame Bedu, dit la vieille fille aimablement, vous prenez le frais.

— C'est le cas de le dire, mademoiselle, car ça pique dur aujourd'hui.

— Oui, oui, c'est l'hiver... Mme Dubourg est-elle chez elle?

— Mme Dubourg! Ah! ben, si vous pouvez mettre la main dessus, vous serez maligne... Depuis quelques jours, je suis sûre qu'elle ne passe pas deux heures chez elle dans toute la journée, oui deux heures, juste le temps de déjeuner entré midi et une heure et le temps de dîner: entre sept heures et demie et huit heures et demie. A part ça, invisible.

— Ah! soupira la vieille fille, toutes les jeunes femmes ont maintenant un genre d'existence déplorable. Il faut qu'elles passent toutes leurs après-midi dans les magasins, les maisons de thé, que sais-je encore? La vie du foyer n'existe plus, madame Bedu. Ah! de notre temps...

— M'en parlez pas, mademoiselle! c'est la fin de tout...

— Mais le matin... Autrefois, ma nièce ne sortait jamais le matin.

— Eh bien, maintenant, c'est tout comme le soir. On la voit partir avant neuf heures..... Ah! oui, avant neuf heures... puisque c'est à peine si j'ai commencé mon escalier... et dans des costumes... je ne vous dis que ça... elle est tout entière enveloppée d'un grand manteau bleu, une vraie camelotte, que je ne lui connaissais pas... et sur la tête pas de chapeau... un simple fichu de dentelle.

— Comment! s'exclama la vieille fille scandalisée, ma nièce sort sans chapeau... et accoutrée comme une pauvre. Mais elle est folle!

— Ecoutez, mademoiselle, je ne sais pas ce que Mme Dubourg a dans la tête depuis quelques jours... mais, vrai de vrai, elle m'a l'air toute détraquée.

— Je le crois comme vous, madame Bedu, et ses actes le prouvent.

— Ah! si, je vous racontais tout, vous en diriez bien d'autres, insinua doucereusement la concierge.

— Quoi donc, madame Bedu, vous avez

remarqué dans la conduite de ma nièce, quelque chose de plus grave encore ?

— Je ne sais pas si j'ai le droit de dire ça ?

— Non seulement vous avez le droit de le dire, mais vous en avez le devoir. Je suis la propre tante de Mme Dubourg, je l'ai élevée, je l'aime comme si elle était ma fille.

— Oui, c'est vrai. Alors, je peux parler. Et puis, c'est pour son bien, n'est-ce pas ? Eh bien, Mme Dubourg reçoit des lettres à un nom supposé...

— Oh !

— C'est comme je vous le dis, mademoiselle. Elle m'a prévenue, un jour il y a de ça environ une semaine, qu'il arriverait peut-être des lettres au nom de Mme Simone Guibert, que c'était pour elle, qu'il fallait les lui remettre. Moi, comme de juste, je n'avais pas d'observation à faire et ça ne me regarde pas. J'ai donc répondu : "Bien, madame". Et effectivement, depuis ce jour-là, il est arrivé pour Mme Simone Guibert, une ou deux lettres.

Mlle Lepailly était suffoquée. Elle ne put que répéter d'une voix étranglée :

— Oh ! c'est affreux, affreux ! Quelle honte, madame Bedu !... Quelle honte !... Ah ! de notre temps !... Tiens, je vais lui écrire, à ma chère nièce au nom de Mme Simone Guibert. Elle verra comme ça que... que...

— Elle verra que je vous ai avertie, acheva la concierge. Voulez-vous me dire à quoi ça vous servira ? tout simplement à me faire passer pour une bavarde, ce qui est faux. Restez donc tranquille, allez, ça vaudra mieux !... Nous n'avons rien à gagner ni l'une ni l'autre à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas.

— Pardon, Mme Dubourg est ma nièce.

— Sans doute, mais elle n'est plus sous

vos conseils, et elle est d'âge à se passer de vos conseils.

— Je ne peux pourtant pas, après ce que je viens d'apprendre, garder le silence, comme si j'approuvais...

— Je vous répète que nous n'avons pas à nous mêler de ça...

Mlle Lepailly esquissa un geste de mauvaise humeur et baissa les yeux : elle réfléchissait.

— Soit ! reprit-elle au bout d'un instant, vous avez probablement raison, il vaut mieux ne rien dire, du moins pour le moment. Après tout, c'est peut-être un jeu et ma nièce s'amuse-t-elle tout bonnement à mystifier quelqu'un. Donc, avant d'agir, j'attendrai... j'attendrai d'être renseignée..

"Au revoir, madame Bedu, à un de ces jours, j'espère.

La vieille fille salua la concierge et s'en fut, l'air digne.

Elle avait la tête pleine de projets ténébreux, mais avant de passer à l'exécution, elle avait besoin de réfléchir.

Mme Bedu la suivit un instant des yeux, puis rentra dans sa loge en marmottant :

— Ces vieilles filles, comme c'est dur pour la jeunesse ! En v'là une affaire, parce que Mme Dubourg a reçu une lettre au nom de Guibert !... Tout de même, j'aurais mieux fait de tenir ma langue... Moi, qui suis si discrète !

## IX

Maurice Galard qui, depuis une demi-heure, arpentait de long en large son atelier d'un pas fébrile, comme un fauve derrière sa grille fait le tour de sa cage, se laissa tomber sur un sofa avec un grand geste de lassitude, et tira sa montre :

— Dix heures et quart ! mâchonna-t-il. Elle est en retard de trois quarts d'heure.. c'est incompréhensible... ou plutôt, ce n'est

que trop compréhensible... J'ai été effarouchée par mes prévenances et mes attentions trop vives, par mon attitude... trop visiblement amoureuse... Elle a eu peur, elle me fuit... elle ne reviendra pas... Non seulement, je ne pourrai pas terminer ma tête de Madeleine qui venait si bien, mais encore je ne pourrai plus me griser de son parfum si doux, me laisser bercer par la caresse de sa voix, me...

Un coup de sonnette interrompit son soliloque. Il se leva d'un bond.

— Si c'était elle!...

Il courut à la porte, l'ouvrit fébrilement, poussa une exclamation de joie:

— Ah! c'est vous, enfin!... Je l'espérais.. je m'imaginai que vous ne reviendriez plus.

Simone serra la main que le peintre lui tendait, entra dans l'atelier et prit tout de suite un siège. Elle était essoufflée, mais son visage rayonnait de bonheur.

— Et pourquoi, cher monsieur, murmura-t-elle, vous imaginiez-vous que vous ne me reverriez plus? Est-ce que quelque chose dans ma conduite pouvait vous autoriser à faire une pareille supposition?

— Non, non, ce n'est pas votre conduite... c'est la mienne qui pouvait me faire craindre...

— Je ne comprends pas...

— Je vais être franc... Lors de notre dernière séance, avant-hier, j'ai été avec vous... comment dire cela?... j'ai été avec vous un peu libre, je vous ai laissé entendre que votre exquise beauté avait fait sur moi une impression très vive, que vous me plaisiez beaucoup, que j'étais sur le point de vous aimer... Et je pouvais craindre que mon empressement ne vous eût importunée.

La jeune femme rougit son cœur battait à coup précipités, si bien que, suffoquée, elle ne put pas répondre tout de sui-

te. Elle balbutia enfin par phrases entrecoupées:

— Et vous avez conclu que j'avais décidé de ne plus reparaitre ici pour me soustraire à vos entreprises...

— Oui, je craignais... et je souffrais atrocement... songez donc, ne plus vous revoir!

— Vous connaissez mon nom et mon adresse.

— Sans doute, Mme Simone Guibert, rue de la Pompe. Mais qu'est-ce que cela signifie, si vous aviez pris la résolution de ne plus avoir aucun contact avec moi? A quoi cela m'eût servi de courir après vous, si vous aviez décidé de me fermer votre porte? Une conquête comme celle que j'ambitionne ne s'obtient pas de la violence. J'étais donc désolé, désemparé, à la pensée que je n'aurais peut-être plus jamais la joie de vous voir ici, dans cet atelier où vous m'êtes apparue un jour comme un ange du ciel, dans cet atelier que vous embellissez maintenant de votre délicieuse présence, dans cet atelier, qui, privé de vous, serait vide, froid, sans âme.

Simone buvait les paroles du jeune homme, s'en grisait voluptueusement; mais, ne voulant pas qu'il la crût trop émotionnée, elle éprouva le besoin de blaguer.

— C'est vrai, insinua-t-elle malicieusement, vous n'auriez pas pu, sans moi, terminer votre Madeleine, qui serait restée en panne une fois de plus.

— Bien sûr, sans vous, plus de Madeleine, je l'abandonnais cette fois définitivement, car personne, non, personne au monde n'aurait pu, ne pourrait vous remplacer.

Elle sourit,, délicieusement ravie.

— Mais peu importe la Madeleine, continua Maurice Galard d'une voix vibrante. Je me serais consolé aisément de ne

pas pouvoir la continuer, c'eût été de vous perdre.

— Oh! vous me connaissez à peine. Nous nous sommes vus quatre fois.

— C'est vrai et néanmoins vous tenez maintenant dans ma vie une place... qu'aucune autre femme ne pourrait tenir. Vous m'avez pris absolument, totalement... ne souriez pas, Simone, je me connais bien, ce que je vous dis est vrai... ne secouez pas la tête... Vous me faites mal, en semblant ne pas me croire... Je vous le jure, je suis à vous tout entier... Je vous aime, Simone.

Un long frémissement la secoua. Mais trop émue pour pouvoir parler, elle resta immobile, les yeux baissés, fixant obstinément les fleurs du tapis.

Alors, il lui prit la main, mit sur son poignet un long baiser passionné et balbutia :

— Pour que vous n'en doutiez pas, permettez-moi, Simone de vous redire encore que je vous aime, que je vous aime de tout mon coeur, et laissez-moi espérer.

Un coup léger frappé à la porte lui coupa la parole.

Ils prirent tous les deux une attitude indifférente et le peintre dit d'un ton ennuyé :

— Entrez.

— Pardon de vous déranger, monsieur, dit la femme de ménage en entrant. C'est la concierge qui vient de me donner cette lettre en l'absence de votre domestique, en me recommandant de vous la remettre tout de suite, parce que c'était urgent.

Elle tendait une enveloppe, que le jeune homme saisit avec un geste de mauvaise humeur.

— Ah! tiens, c'est de M. Bruneau, fit-il en reconnaissant l'écriture. Et bien, depuis le temps que j'attends ce mot... Vous permettez? C'est peut-être intéressant.

— Ce Bruneau est un marchand de tableaux, je crois?

— Oui, un gros marchand de tableaux, un homme à ménager, par conséquent, et un garçon serviable, par-dessus le marché.

Il avait décacheté la lettre et disait.

— Parfait... C'est ce que j'espérais...

— Tant mieux, si vous êtes content, ça me fait plaisir.

— Comme vous êtes gentille! Mais, voyons, Bruneau me donne un rendez-vous à onze heures chez lui, boulevard des Capucines... Hé! hé! j'ai juste le temps de m'y rendre, il est onze heures moins le quart.

— Allez vite, si c'est une affaire avantageuse pour vous, il ne faut pas la manquer. Et surtout, ne vous dérangez pas pour moi. Je vais rentrer chez moi.

— Non, non, se récria Maurice, je ne veux pas que vous partiez. Je vais prendre un taxi, j'en ai pour trois quarts d'heure au plus. Je serai de retour à onze heures et demie. Restez, attendez-moi. Je serai trop heureux de vous retrouver en revenant, pour vous faire part tout de suite du résultat de mes négociations.

— Soit! fit la jeune femme après une courte hésitation, puisque cela vous fait plaisir, je vais vous attendre.

— Merci, merci, mille fois. Si vous voulez lire, pour tuer le temps, vous trouverez dans la bibliothèque de quoi vous occuper.

— Ne vous inquiétez pas... A tout à l'heure!

Dès qu'elle fut seule, la jeune femme fit le tour de l'atelier, admira les toiles accrochées au mur, puis s'assit, rêveuse, au fond d'un énorme fauteuil anglais.

— Je suis heureuse, bien heureuse, balbutia-t-elle, au bout d'un instant, à demi-voix. Il m'aime!... il m'a dit du moins qu'il m'aimait... je pense qu'il est sincè-

re... oui, il l'est... l'accent de la sincérité peut pas se simuler.

— “Done, il m'aime... et je l'aime... c'est le bonheur que j'avais rêvé... Vraiment, mon souhait ne se réalise-t-il pas trop vite? J'ai presque peur d'une catastrophe... Mais qui donc prétendait que M. Maurice Galard avait les femmes en horreur?...”

Elle avait à peine achevé cette réflexion, que la sonnette de l'entrée retentit.

Tout d'abord, Simone ne bougea pas, supposant que la femme de ménage allait ouvrir, mais n'entendant aucun bruit, elle en conclut que cette femme était déjà partie.

Le carillon de la sonnette reprenait de plus belle.

Simone se décida à aller ouvrir elle-même. Elle se trouva alors en face d'une jeune femme très brune et fort jolie — une Italienne, sans doute, car elle portait le traditionnel costume des Transtévérines.

— Le signor est-il là? demanda la nouvelle venue en devisageant Simone d'un air féroce.

— Non, fit la veuve, il vient de sortir.

— C'est un mensonge, cria l'inconnue d'un ton tragique. Je veux le voir. Je suis sûre qu'il est chez lui. Je me nomme Maria Spinelli. Je suis modèle... Je l'ai menacé de mon couteau et il m'a chassée... Mais je l'aime et il m'aime... Je veux le voir.

Tout en parlant, l'Italienne avait pénétré dans le vestibule, malgré les efforts que Simone avait faits — timidement, il est vrai — pour l'empêcher de passer.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia la jeune veuve tout effarée, mais je peux vous affirmer que M. Maurice Galard n'est pas ici.

— Ah!... Et vous, pourquoi êtes-vous chez lui? gronda la Spinelli.

— Moi?... je l'attends.

— J'aimerais mieux vous voir déguerpir, vous savez.

— Vraiment? Mais, moi, j'aime mieux rester. Ah! que M. Galard n'est-il de retour!

— Oui, continua l'Italienne, je voudrais, moi aussi, qu'il fût ici, car je l'ai prévenu que, s'il parlait à une femme je le tuerais. Mais est-ce que vous l'aimeriez, vous, par hasard?

— Moi? Oh! non, murmura Simone, livide.

— Vous mentez, rugit Maria Spinelli. Toutes les femmes l'aiment. Mais aucune ne l'aura. Il est à moi, à moi toute seule... Allons, j'ai pitié de vous, partez avant que la colère et la jalousie m'aveuglent. N'attendez pas que la rage m'emporte, car alors, j'ai vite fait de tirer mon couteau.

“Je l'ai blessé une fois, lui: c'est pour cela qu'il m'a mise à la porte. J'ai couché dans la cour et j'ai crié jusqu'à ce que les agents de police me ramassent... Voyons, allez-vous-en...”

Un violent coup de sonnette l'interrompit.

— Ça doit être une autre femme, reprit l'Italienne. C'est moi qui vais la recevoir.

Bousculant Simone, elle s'élança vers la porte qu'elle ouvrit et se trouva en face de... Mlle Claire Thommeray.

— Je ne m'étais pas trompée, c'en est une, fit-elle dédaigneusement. Allez-vous-en, vous n'avez rien à faire ici, le signor n'est pas chez lui. D'ailleurs, il n'a pas besoin de modèle. C'est moi qui suis son modèle, moi, Maria Spinelli.

— C'est bon, fit Claire sèchement. Laissez-moi passer, je ne vous demande rien. Je désire simplement parler à Mme Simone Guibert.

— Je ne connais pas cette dame-là, grogna Maria.

Mais Simone, en reconnaissant la voix

de son amie, s'était élancée, au-devant d'elle.

— C'est toi, Claire? Oh! quel bonheur! viens à mon secours... Cette femme m'épouvante. Profitant de ce que M. Galard s'est absenté pour une heure, elle est entrée ici de force.

— Le signor m'appartient, déclara fièrement Maria en s'adressant à Mlle Thommeray. Si cette personne est votre amie, emmenez-là immédiatement... Autrement, je ne réponds rien. Elle n'a pas le droit de rester dans cet atelier.

Claire n'était pas femme à s'incliner devant une pareille injonction.

— Laissez-moi tranquille, pauvre folle, ordonna-t-elle impérieusement.

— Mais l'Italienne, pour toute réponse lui montra le poing.

— Si vous ne déguerpissez pas tous les deux, je vous fais votre affaire.

— Ah! vous croyez que vous allez m'intimider? riposta Mlle Thommeray. Encore une fois, laissez-moi tranquille, ou j'appelle les agents.

— Je m'en moque de vos agents, ils sont tous amoureux de moi. Mais, moi, j'aime M. Galard.

Craignant que la discussion ne dénégrât en pugilat, Claire prit le parti de capituler.

— Allons, viens, dit-elle à Simone. Il est impossible de faire entendre raison à cette folle.

— Mais, non, répondit la jeune veuve, je ne veux pas m'en aller. M. Galard doit rentrer à onze heures et demie et m'a priée de l'attendre.

— C'est possible, mais si tu ne sors pas d'ici tout de suite, ta terrible tante...

— Eh bien! quoi? interrompit Simone.

— En deux mots, voici ce qui se passe, expliqua Claire. Tu sais que je devais déjeuner ce matin chez toi. Me trouvant dans

ton quartier de bonne heure, je suis entrée et je me suis installée dans ton petit salon avec l'intention de lire en attendant.

“Tout à coup, on sonne. Clémentine, ta femme de chambre, va ouvrir et se trouve en face de Mlle Lepailly, qui demande à te parler. La femme de chambre répond que tu n'es pas chez toi. Alors, ta tante dit qu'elle a besoin d'écrire un mot et qu'elle va, pour cela, s'asseoir à ton bureau.

“Elle entre dans ton petit salon. Heureusement, ayant l'oreille aux aguets, j'avais eu le temps de prévoir cette invasion et de passer prestement par l'autre porte qui donne dans ta chambre à coucher.

“Mlle Lepailly s'installe donc devant ton bureau, ôte ses gants et se met en devoir d'écrire. Mais soudain, elle avise, à côté du buvard, une carte-télégramme au nom de Mme Simone Guibert. Sans aucune hésitation — je la surveillais par le trou de la serrure—elle ouvre cette carte, la lit, devient toute rouge, pousse un grognement d'indignation, se relève, reprend ses gants et sort en tourbillon.

“Cette carte, comme tu le sais, est celle par laquelle M. Galard, il y a trois ou quatre jours, te prévenait que l'heure de votre rendez-vous était retardée.

“Entre parenthèses, tu es bien imprudente de l'avoir laissée traîner sur ton bureau.

“Cette carte portait, gravée, en tête, l'adresse de M. Galard.

“En voyant ta tante sortir avec un air furibond, je me doute de ce qu'elle a décidé. Je dégringole l'escalier à sa suite — en me dissimulant — j'arrive dans la rue presque en même temps qu'elle, et je la vois monter dans un fiacre en jetant au cocher l'adresse: 48 bis, rue Caulaincourt.

“Aussitôt, je me mets en quête d'un taxi-auto, j'en découvre un qui maraude,



je saute dedans, en criant moi aussi au chauffeur : 48 bis, rue Caulaincourt. Et me voilà.

— Comme la course de la rue de la Pompe à Montmartre est assez longue, le moteur a dû gagner une dizaine de minutes sur le cheval.

— Mais dix minutes, c'est vite passé, et pendant que nous bavardons... Allons, viens vite... Autrement, tu t'exposes à une de ces scènes...

— Ah ! tant pis ! Je ne l'esquiverai toujours pas. Alors, mieux vaut en finir tout de suite.

— Mlle Lepailly est tellement montée qu'elle peut perdre toute mesure, provoquer un scandale public...

— D'autre part, continua Simone d'un ton paisible, je ne peux pas m'enfuir ainsi, puisque M. Galard doit rentrer dans un instant et m'a priée de l'attendre. Ce serait une impolitesse grossière.

— Je lui expliquerai l'affaire, lança l'Italienne, et je lui présenterai vos excuses.

Sa phrase resta sans réponse. Un bruit de pas sur le palier avait instantanément détourné l'attention des trois interlocutrices.

C'était Mlle Lepailly. Trouvant la porte ouverte, elle entra sans sonner et s'avança, les papillottes au vent, l'air rogue et la face congestionnée.

En apercevant le groupe des trois femmes, elle s'arrêta, médusée, et ne put prononcer qu'un seul mot : Simone !

La jeune veuve et son amie, étaient également si émues, qu'elles ne trouvèrent d'abord rien à dire.

Enfin la vieille fille, ayant recouvré son sang-froid, gronda :

— Qu'est-ce que tout cela signifie, Simone ? voudrais-tu me l'expliquer ?

— Mais je n'en sais rien du tout, ma tante. C'est cette personne — elle dési-

gnait l'Italienne — qui est cause de tout.

— Quelle est cette femme en costume de théâtre ? interrogea Mlle Lepailly.

Ce fut la Transtévérine qui répondit :

— Je me nomme Maria Spinelli et je l'aime de tout mon coeur. Je vous ordonne donc d'emmener ces deux femmes, avant que je les tue. Je ne les supporterai pas ici plus longtemps.

Sans répondre, Mlle Lepailly s'approcha tranquillement de Maria Spinelli et, tirant son face à main, se mit à l'examiner lentement des pieds à la tête.

Mais l'Italienne ne broncha pas et laissa simplement tomber de ses lèvres ces mots dédaigneux :

— Vous la vieille, je ne prendrai pas la peine de faire attention à vous. Le signor ne pourrait pas vous aimer.

— Grossière créature ! cria Mlle Lepailly en reculant avec dégoût... Je ne vous parlerai plus.

— C'est tout ce que je désire, répondit Maria Spinelli, je n'ai besoin de parler à personne... M. Galard seul m'intéresse... Oh ! quand il vous verra, il rira bien.

— Insolente ! cria la vieille demoiselle qui tremblait d'indignation.

Puis, se tournant vers la jeune veuve :

— Simone, ajouta-t-elle, mets immédiatement ton chapeau et retirons-nous.

— Il est dans l'atelier, ma tante, gémit la jeune femme et je ne peux pas passer pour aller le chercher, cette harpie me ferait un mauvais parti.

— Eh bien, c'est moi qui irai le chercher, répliqua Mlle Lepailly en marchant sur l'Italienne.

— N'approchez pas, rugit Maria, ou je vous envoie rouler dans l'escalier.

Et, joignant le geste à la parole, elle tendit en avant, son poing menaçant.

La scène allait peut-être tourner au tragique, quand l'apparition d'un cinquième

personnage vint créer une utile diversion.

C'était M. Maurice Galard.

En voyant ces quatre femmes qui se disputaient dans son vestibule, il s'arrêta un instant, stupéfait. Puis, se tournant vers Simone, il interrogea du regard.

Mais avant que celle-ci eût pu répondre, l'Italienne intervint :

— Amore mio, murmura-t-elle, je suis revenue, je ne pouvais pas demeurer loin de vous... J'ai mis ces femmes hors de l'atelier... La vieille, cependant, m'est indifférente.

Le peintre éclata de rire, d'un rire forcé, qui sonnait faux.

Cela, d'ailleurs, ne lui donnait pas la clef de l'imbroglio.

Qui était cette vieille femme? Qui était cette jeune personne à l'allure délurée qui se tenait auprès de Simone? Et que faisaient-elles là, toutes les deux? Autant de questions, auxquelles il lui était impossible de répondre.

Voulant en finir, il commença par s'adresser à l'Italienne :

— Toi! va-t'en! ordonna-t-il, je te hais.

— Et moi, je vous aime. Vous pouvez me battre, je ne m'en irai pas et je ne veux pas que ces femmes restent ici! Moi seule ai le droit...

— Tais-toi, interrompit le peintre, tu n'as aucun droit à faire valoir ici.

Mlle Lepailly intervint :

— Cette discussion ne nous intéresse pas, glapit-elle, mais encore serait-il préférable qu'elle n'eût pas lieu en public. On pourrait fermer la porte.

— Certainement, approuva Maurice. Alons, Maria, fais-moi le plaisir de déguerpir immédiatement.

— Jamais!... Je vous aime! répéta la Spinelli.

— Alors, il est inutile de fermer la porte, déclara la jeune veuve d'un ton revê-

che, nous n'avons qu'à déguerpir nous-mêmes et sur-le-champ.

— Je vous jure, madame, protesta le peintre qu'aucun lien ne m'unit à Maria Spinelli.

— Mais, moi, je vous aime, pleurnicha l'Italienne.

— Cela suffit, répéta la jeune femme, nous n'avons donc qu'à céder la place à cette personne qui a évidemment le droit de s'imposer ici.

— Non, ne partez pas, Simone, je vous en conjure, s'écria Maurice Galard.

— Comment! que signifie ce langage? s'exclama Mlle Lepailly, rouge d'indignation... Une telle familiarité de la part de cet étranger!... Simone, prends ton chapeau et suis-moi immédiatement.

— Mon chapeau... mais, je n'en ai pas.

— Tu sors en cheveux!... et tu cours les ateliers!... dans ce costume! quelle honte! Heureusement, j'ai un fiacre en bas, tu y monteras pour rentrer chez toi. Tu pourras ainsi cacher le scandale de cette fugue incompréhensible.

— Oh! pardon, ma tante, si vous le prenez sur ce ton, je vous laisserai partir seule, déclara sèchement la jeune veuve.

— Elle me laissera partir seule!... Quelle jolie façon de me mettre à la porte... d'une maison où elle a sans doute déjà le droit de commander! glapit la vieille fille. Ah! j'avais bien raison de penser que cette aventure pouvait avoir pour ma nièce les plus graves conséquences. Je ne pensais pas, cependant, qu'elle fût tombée si bas!

— N'ayez aucune crainte à mon égard, rectifia froidement Simone. J'agis en parfaite connaissance de cause et je n'ai que faire de vos jérémiades.

— A la bonne heure, approuva Mlle Thommeray qui, jusque-là était restée spectatrice muette de cette scène tragi-co-

mique. Te voilà donc, enfin comme j'aurais voulu te voir depuis longtemps, c'est-à-dire résolue à te défendre.

— Assez, coupa la vieille demoiselle toute frémissante de rage, je ne veux pas entendre davantage. Reste ici, Simone, si tu veux; moi, je m'en vais et je te jure que tu ne me reverras jamais.

— Bon débarras! conclut Claire à demi-voix.

Mlle Lepailly n'entendit pas ou feignit de n'avoir pas entendu. Elle avait déjà ouvert la porte et dégringolait l'escalier à pas précipités.

Lorsque quelques secondes se furent écoulées et qu'elle fut bien sûr que la vieille demoiselle n'était plus dans la maison, Simone reprit:

— A mon tour, maintenant de déguerpir.

— Simone, vous ne ferez pas cela... vous ne m'abandonnez pas, supplia le peintre. Avez-vous donc oublié ce que ai dit avant de sortir?

— Non, je ne l'ai pas oublié et c'est justement parce que je ne l'ai pas oublié que je vous fais mes adieux: je suis indignée de votre manque de franchise.

— Oh! Simone, pouvez-vous dire cela?

— Oui, monsieur, je le dis et je le maintiens. Vous m'avez odieusement trompée, lorsque vous m'avez juré que vous m'aimiez.

— C'est bien ce que je pensais, rugit l'Italienne, il l'aime et elle l'aime... je les tuerais tous les deux.

— Veux-tu t'en aller, toi, ordonna le peintre ou je te flanque dehors. Puis, se tournant vers la jeune veuve:

— Simone, répéta-t-il, vous ne pensez pas ce que vous dites. Au fond, vous ne doutez pas de ma sincérité. Vous savez parfaitement que je vous ai dit la vérité en vous criant mon amour.

— Pas du tout, monsieur, vous mentiez, puisque la place que vous m'offriez est déjà prise. Et le cri de rage de cette femme, qui prouve qu'elle a absolument le droit d'être jalouse, me confirme dans mon opinion. Adieu donc et soyez heureux. Viens, Claire...

Le peintre souffrait dans son amour, mais aussi dans son amour-propre. Celui-ci, pendant quelques secondes, l'emporta sur l'autre.

— Soit! adieu! fit-il d'un air dédaigneux. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que, lorsque vous vous êtes présentée chez moi, il y a huit jours, vous veniez comme modèle, pour gagner votre vie, parce que vous étiez très pauvre...

Simone releva la tête fièrement et allait sans doute répondre vertement. Mais Claire, intervenant, l'entraîna.

— Allons, viens, dit-elle. Cette discussion a suffisamment duré. Vous avez tous les deux la tête montée et vous allez vous dire des choses désagréables, que vous regretterez ensuite.

Elle ouvrit la porte et poussa son amie devant elle dans la direction de l'escalier.

Maurice Galard, interloqué, désorienté, les laissa faire en se contentant de les accompagner machinalement jusqu'à la porte. Mais, au moment où il allait refermer celle-ci, alors que Simone avait déjà descendu les premières marches, Claire se retourna et, tendant sa carte au jeune homme lui glissa tout bas:

— Vous viendrez, demain soir, à six heures, à cette adresse; j'aurai à vous parler.

De plus en plus abasourdi, Maurice Galard fit un geste d'acquiescement et, sans ajouter un mot, rentra dans son atelier, la tête en feu.

Mais quand il eut pénétré dans la piè-

ce, il aperçut Maria Spinelli, et sa colère se déchaîna contre elle.

— Encore ici, toi! Qu'est-ce que tu attends pour filer?

— Votre pardon.

— Tu ne l'auras pas aujourd'hui. Va-t'en! Va-t'en tout de suite, sans quoi je suis coupable, moi aussi, de faire un malheur.

Maurice avait l'air tellement furieux, que Maria comprit enfin qu'elle n'obtiendrait rien. Elle se décida à sortir en mâchonnant des malédictions.

Quand elle fut dans la rue, elle aperçut les deux amies qui montaient dans un taxi. Elle leur montra le poing d'un air menaçant.

Claire la vit et dit à sa compagne :

— Ah! tout de même, il a fini par la remettre à la porte, cette harpie, et ça n'a pas traîné. Constate-le, ma chérie.

Simone sourit. Cela mettait un peu de baume sur sa blessure.

## X

Le lendemain soir, à six heures, Mlle Thommeray, assise dans son petit cabinet de travail, un livre ouvert devant elle, mais trop émue pour étudier, attendait avec une impatience fébrile la visite qu'elle avait provoquée. Enfin, le timbre de l'entrée retentit. Et la bonne ouvrant la porte du cabinet, introduisit... Mlle Angélique Lepailly.

Claire ne put retenir un geste et un cri de stupéfaction.

La vieille demoiselle s'attendait à cet accueil, elle avait préparé sa réponse.

— Ça vous étonne, hein! que j'ose me présenter chez vous après les paroles aigres-douces que nous avons échangées... C'est comme ça la vie... Je suis vieille, je n'ai pas d'autre affection que Simone, je

ne veux pas me brouiller avec elle... Certes, je n'approuve pas sa conduite, elle me choque et me fait de la peine, mais je le répète, je ne veux pas me brouiller avec elle.

— Or, comme je lui ai dit hier que je ne la reverrais jamais, si elle ne sortait pas immédiatement avec moi de chez ce peintre et que je ne voudrais pas me déjuger à si court intervalle, je suis venue vous trouver... Il m'a fallu faire pour cela un grand acte d'abnégation, je vous le jure... je l'ai fait tout de même, un peu par égoïsme pour ne pas rester toute seule au monde, mais aussi, surtout, par affection pour Simone, dont je désire avant tout le bien.

— Donc, je suis venue vous trouver, d'abord pour que vous fassiez comprendre à Simone que, si elle veut faire le moindre geste de réconciliation, je lui ouvrirai mes bras de tout coeur, ensuite pour que vous preniez des renseignements sur ce... Maurice Galard.

— J'estime, en effet, que Simone s'est gravement compromise dans cette aventure et que le mieux, pour en sortir dignement, serait qu'elle épousât ce peintre, s'il appartenait à une famille honorable.

Claire avait écouté cette longue tirade tantôt en souriant, tantôt en réprimant avec peine un frisson d'attendrissement.

Lorsque Mlle Lepailly se tut, l'étudiante en médecine lui prit les mains avec une émotion sincère.

— Vous avez meilleur coeur que je ne le croyais, murmura-t-elle avec élan. Puisque vous faites appel à mon amitié, je ferai tout ce que je pourrai pour arranger l'affaire selon votre désir et au mieux des intérêts de mon amie. Mais vous avouerez qu'hier vous avez fait tout ce qu'il fallait pour obtenir le résultat diamétralement opposé.

— Je l'avoue. Et c'est parce que je me

rends compte que j'ai eu tort que je suis ici.

— Eh bien, vous allez, s'il vous plait, y rester encore un instant... J'attends justement la visite de M. Maurice Galard sur qui j'ai pris— avant que Simone se lance dans cette aventure, comme vous dites, — sur qui j'ai pris tous les renseignements possibles, lesquels sont excellents à tous égards: famille honorable, garçon travailleur, très doué, sujet d'avenir en un mot.

Mlle Lepailly prenait des mines étonnées, puis satisfaites.

— Eh mais, alors, conclut-elle, ce serait un bon parti pour Simone.

— J'en suis convaincue, approuva Claire... Tenez, on sonne, ce doit être lui.

Quelques secondes s'écoulèrent et la porte s'ouvrit pour livrer passage à... Mme Simone Dubourg.

En apercevant sa tante, la jeune veuve eut un geste d'hésitation et esquissa un mouvement de recul.

— Entre, ma chérie, n'aie pas peur, lui cria Claire, ta tante ne t'avalera pas. Elle est calmée et matée, si j'ose dire— n'est-ce pas, mademoiselle, vous me permettez ce mot qui peint si bien votre évolution?

Puis, se reprenant:

— Non, je suis méchante, ta tante, ma chérie, est simplement disposée à se laisser désormais conduire par son coeur et non plus par ses préjugés. Elle regrette donc de s'être montrée si sévère hier matin et t'ouvre ses bras. Jette-toi dedans: vous y gagnerez toutes les deux...

L'attitude de la vieille fille confirmait si éloquemment les paroles de l'étudiante en médecine, que Simone jugea inutile de discuter et obéit immédiatement à la prière de son amie.

Quelques mots d'explication achevèrent de mettre les choses au point et scellèrent la réconciliation de la tante et de la nièce.

Après quoi, Mlle Thommeray toujours espiègle demanda:

— Maintenant, ma chère amie, voudrais-tu me dire ce que tu es venue faire chez moi à cette heure?...

— Cette question! Je venais te voir, parbleu!

— Hum!... n'aurais-tu pas plutôt entendu ce que j'ai dit hier à M. Galard?

Simone se troubla légèrement.

— Oh! balbutia-t-elle, j'ai vu que tu lui chuchotais quelque chose à l'oreille, mais je n'ai pas saisi.

— Eh bien, si tu avais saisi, tu aurais su que je lui donnais rendez-vous ici aujourd'hui à six heures.

— Ah! fit-elle d'un air énigmatique. En tous cas, il est en retard, car six heures et demie approchent, ajouta-t-elle en regardant la pendule.

Elle avait à peine prononcé le dernier mot de sa phrase, que la sonnette retentit de nouveau.

— Cette fois, si ce n'est pas lui, lança Claire en riant, il faudra y renoncer!

La porte s'ouvrit.

C'était lui!...

En voyant dans le cabinet trois femmes au lieu d'une, Maurice Galard recula épouvanté; — d'autant plus épouvanté qu'il avait reconnu, d'une part, Simone d'autre part, la vieille femme qui, la veille, chez lui, s'était montrée si agressive envers la jeune veuve.

— N'ayez pas peur, dit Claire en lui tendant amicalement la main, ces dames ne vous mangeront pas. Elles sont, au contraire, très bien disposées envers vous...

— Pardon, interrompit Simone, après ce que j'ai vu hier dans l'atelier de M. Galard, je ne peux pas faire autrement que de montrer une extrême réserve...

— Allons, allons, interrompit Claire, ne te fais pas plus méchante que tu n'es.

Après tout, tu n'as aucune raison de douter de la sincérité de M. Galard et s'il jure qu'il t'aime.

— Il l'a juré à tant d'autres...

— C'est entendu, mais s'il ne le jure qu'à toi, maintenant, tu ne peux pas l'incriminer.

Et Mlle Angélique, décidément en veine d'indulgence, renchérit :

— En voilà une affaire ! Tu n'as pourtant pas la prétention d'être la première femme à qui M. Galard conte fleurette.

— Je n'ai pas cette prétention, en effet, elle serait ridicule. Mais la présence de cette Maria Spinelli...

— Ma chère enfant, continua la vieille demoiselle, quand bien même Maria Spinelli aurait eu le droit de parler chez M. Galard, si elle ne l'a plus, tu n'as rien à dire.

— Mais, madame, je vous jure qu'elle n'a jamais eu ce droit, protesta énergiquement le peintre ; j'ai eu cette fille assez longtemps comme modèle, nous avons vécu en très grande familiarité et elle s'est imaginé...

— Tu vois, Simone, il ne reste rien de tes griefs, je ne sais vraiment à quel sentiment tu as obéi hier en te montrant si sévère.

— Ça c'est comique, s'écria Simone. Il y a huit jours, vous jugiez abominable que je pusse songer à me remarier, hier enco-

re vous jetiez feu et flamme parce que j'avais usé d'un subterfuge, pour tant bien innocent, pour pénétrer auprès de M. Galard et, maintenant, vous trouvez que je me jette pas assez vite dans ses bras.

Mlle Angélique, confuse, baissa les yeux sans rien dire.

— Allons, reprit Claire, plus de récriminations, je t'en prie, tu l'avais promis ! Et puisque tu connais le désir de ta tante, donne-lui satisfaction en te jetant dans les bras de M. Galard.

— Vous voyez, Simone, dit le peintre, tout le monde vous conseille d'accepter la solution que je vous suggérais hier, lorsque mon marchand de tableaux m'a fait appeler. Hésiteriez-vous plus longtemps ?

Simone qui se tenait les yeux baissés dans une attitude assez embarrassante, eut soudain un élan vers Maurice.

— Mais, non, dit-elle, je ne tiens pas à hésiter davantage. Et si la solution dont vous parlez peut vous être agréable, je l'accepte avec plaisir.

— Elle comblera tous mes vœux.

— Enfin, s'écria Mlle Angélique, ce n'est pas sans peine !... Je suis heureuse, ma petite Simone, bien heureuse !... Quant à vous, cher monsieur, je vous adresse toutes mes félicitations. Vous aurez une femme exquise... un coeur d'or... Mais puisque vous avez su le prendre, ce soir, tâchez de le garder : il est très ardent.



## RIEN DE NOUVEAU

UN auteur, plus verbeux que bien inspiré, Allent, écrivait, au début de la seconde moitié du siècle dernier, ces lignes que l'on doit aujourd'hui relire en souriant.

"L'invention de la poudre a tout changé: les armes, les machines, la fortification, les charges, en un mot, les armées et la guerre. C'est en vain qu'on en cherche des modèles dans l'antiquité. Cette maxime, qu'"il n'y a rien de nouveau sous les cieux", vraie quand il s'agit de passions, est fausse quand on l'applique aux inventions de l'esprit humain."

Nos lecteurs ont déjà vu quel fonds il faut faire de cette assertion. Si les Chinois, depuis des siècles, n'avaient pas connu la poudre à canon, le franciscain Roger Bacon l'aurait inventée; Hérodote, on s'en souvient, nous parle d'appareils nous permettant de plonger sous l'eau; et la *Chronique du Monde* et le *Codex Germanicus*, qui datent du moyen âge, ont déjà prévu les sous-marins.

On en dirait autant de cent "inventions" qui ont été surtout perfectionnées, mais dont les premiers projets d'exécution remontent à des époques très lointaines.

Et pour démontrer que réellement l'inédit est rare, nous allons placer sous vos yeux un ballon datant du quatorzième siècle, une turbine à eau de cent ans plus vieille encore, une voiture automobile de guerre imaginée en 1760 et quelques autres très anciennes "nouveautés".

Le grand peintre Léonard de Vinci a été, à plusieurs reprises, signalé comme

un initiateur incomparable des temps modernes.

Après avoir affirmé que le scaphandre était réalisable, il voulut conquérir le ciel. Dans un automate qu'il exécuta de ses propres mains, il reconstitua le vol de l'oiseau.

Nous lui devons aussi le parachute, qui a été "découvert" pour la seconde fois en 1783.

Léonard, au reste, comptait lui-même des devanciers. Un des plus merveilleux d'entre eux, un des plus méconnus aussi, est, sans doute, ce Konrad Kysser dont l'ensemble des travaux, pour la plupart relatifs aux arts militaires, se trouve réuni à la bibliothèque de Göttingen sous le titre de *Bellifortis* (le courageux à la guerre).

Kysser, natif d'Eichstädt, était ingénieur. Sa science lui valut longtemps la faveur impériale; elle ne le sauva point de la disgrâce qui devrait être seule réservée aux courtisans.

Exilé, le savant se réfugia dans les forêts de Bohême; le fléau fournit une consolation à ses infortunes. Le manuscrit de Göttingen nous révèle que pareil et avant Léonard, Kysser avait imaginé des vêtements utiles aux plongeurs.

La lecture du *Bellifortis* nous montre enfin que, comme le peintre italien, Konrad avait rêvé de disputer aux aigles la royauté des airs.

Sans doute, n'arriva-t-il pas à s'élever. Mais on rencontre dans son oeuvre, et pour la première fois, mention de ce que

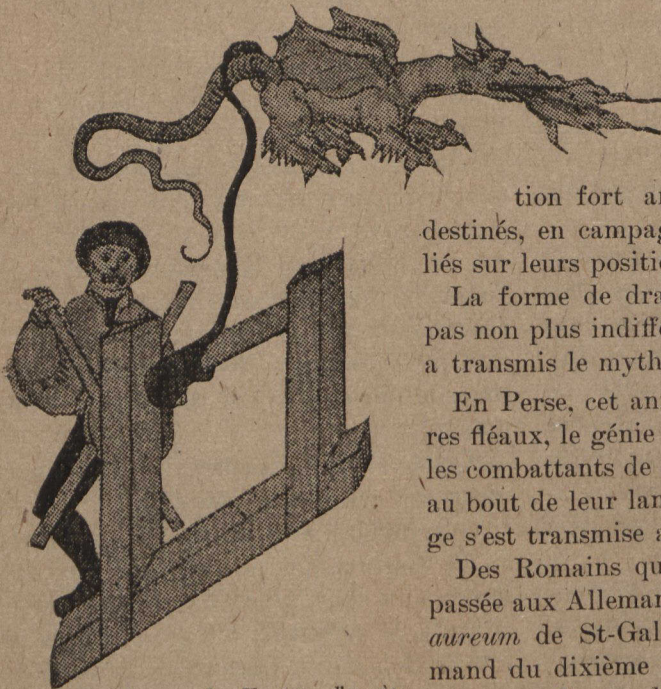
les militaires pourraient appeler ballon-signal ou ballon captif.

Il s'agit d'une bête monstrueuse, faite de soie ou de papier, soutenue par une légère carcasse, et que l'air chaud enlevait.

Kysser, fort malheureusement, et, sans doute, pour conserver le secret de son invention, ne nous donne aucun détail précis sur le moyen de chauffage employé et nul croquis ne vient commenter son texte.

Cette lacune se trouve réparée par un autre livre d'art militaire, datant de 1540, et où nous reconnaissons, ainsi que le montre notre gravure, l'idée de Konrad Kysser.

Le treuil et le puissant mode d'attache du ballon semblent indiquer que l'on retient à grand'peine l'appareil volant. Mais ce dessin, pas plus que les écrits de Kysser, ne nous révèle ce qu'il importerait de savoir : à l'aide de quel dispositif pratique avait été résolu le problème aérostatique.



Le ballon-dragon de Kysser, d'après une grav. du XVII<sup>e</sup> siècle.

Tel qu'il nous fut transmis, le ballon-dragon ne nous en livre pas moins divers intéressants détails sur la tactique militaire d'autrefois ; il met en relief l'idée, d'application

fort ancienne, des signaux lumineux destinés, en campagne, à renseigner des armées alliées sur leurs positions respectives.

La forme de dragon, donnée à ces ballons, n'est pas non plus indifférente. L'antiquité orientale nous a transmis le mythe du dragon.

En Perse, cet animal fabuleux symbolisait lespires fléaux, le génie de la guerre. C'est pour cela que les combattants de cette contrée portaient un dragon au bout de leur lance. Fort curieusement, cette image s'est transmise avec fidélité.

Des Romains qui la tenaient des Perses, elle est passée aux Allemands. Une miniature du *Psalterium aureum* de St-Gall nous montre un guerrier allemand du dixième siècle à cheval et tenant au bout d'une perche un dragon.

Les Saxons et les Norvégiens recueillirent la bête légendaire ; lors de son entrée à Constantinople, en 1111, Sigurd, roi de Norvège, se fit précéder par un dragon.

Plus tard, les dragons s'allégèrent et furent construits en soie. L'Extrême-Orient, la Chine, le Siam, l'Annam, le Cambodge, le Japon avaient déjà réalisé cette transformation. Elle prêtait aux apothéoses et aux fêtes religieuses.

Jusqu'au temps des mystères sacrés où le dragon fini par figurer en bonne place, notre moyen âge, plus morose, ne vit qu'un but utilitaire dans ce monstre irréel. Ses dragons, appliqués à la guerre, continrent un appareil lumineux qui les rendait visibles de fort loin pour peu qu'on les tienne à une hauteur suffisante.



C'est sans doute pour enlever plus haut ces oiseaux nocturnes que Kysser fut amené à imaginer un système permettant de les faire planer d'eux-mêmes, et du coup, découvrit l'aérostat.

Est-ce à dire que le dragon de Kysser doit souffler aux frères de Montgolfier le mérite de leur prestigieuse ascension d'Annonay, en 1783?... En aucune façon.

Mais le germe des découvertes successives dont les hommes de génie sont, de siècle en siècle, les révélateurs, et que les générations développent, existait dès l'origine des temps. Voilà une grande vérité et la morale de tout ceci.

Nous en avons la preuve dans l'histoire d'Icare, dans celle des magiciennes de la Thrace, et jusque dans les ingénieuses rêveries d'un Cyrano de Bergerac pour voyager à travers la lune et le soleil.

Or, quittons le domaine de la légende et de la fantaisie. Pour irréalisable qu'ils aient été, il faut mentionner les travaux du père Lana.

Il importe de rappeler surtout les expériences de Laurent de Gusmao. Ce moine, alors qu'il habitait Rio de Janeiro, ayant vu, de la fenêtre de sa cellule, voltiger un corps sphérique très léger, peut-être, une bulle de savon peut-être une coquille peut-être l'idée de reproduire en grand ce phénomène. Il y réussit.

En 1720, Gusmao lança un ballon devant ses compagnons ébahis. Quelques années après, il s'élevait à Lisbonne devant le palais du roi. Une foule immense qui le suivait des yeux, l'acclama aux cris "d'Ovea-

dor", l'homme volant.

Enthousiasme éphémère, orgueil d'un jour et chèrement payé!... En butte à l'hostilité des jaloux de sa gloire, contempteurs de son pouvoir surhumain, Gusmao devint la victime désignée de tout ce qui était puissant et vil.

Le religieux, contraint de s'expatrier, dut aussi abandonner ses recherches. Ainsi, son histoire s'appareille au sort de bien des novateurs.

Plus tard, bien plus tard, presque hier, à l'époque où l'aérostation se réduisait, en somme, à une série d'expériences souvent malheureuses, le charmant conteur, Charles Nodier, assez mal inspiré, ce jour-là, n'écrivait-il pas: "Un aérostat qu'on ne peut diriger est tout au plus un jouet, bon pour divertir les enfants, les vieilles femmes et les académies!..."

Par ces mots, Nodier mit, sans doute, les rieurs, les "hommes d'esprit" de son côté. Et pourtant, c'est de la Montgolfière, du ballon des Blanchard et des Tissandier que sont sortis nos dirigeables modernes.

Fait inouï, cette hostilité, ce malaise qui saluent chaque nouveauté. L'automobile elle-même en fournirait la preuve.

En 1769, le Lorrain Cugnot terminait son "chariot à vapeur". Cette création permettait les plus beaux rêves. Il ne suffisait qu'un accident pour compromettre ces réalisations: la machine au cours d'un essai, alla donner contre le mur de l'Arsenal.

Quelques années auparavant un boche avait, vers 1760, découvert une fidée



Une turbine à eau,  
d'après une gravure de 1450.

semblable. Nous reproduisons ici son automobile de guerre.

Bien avant le Lorrain Cuguot et bien avant l'allemand Bodenehr, on avait songé à faire mouvoir un véhicule à l'aide d'un mécanisme approprié.

D'admirables voitures de ce genre figurèrent dans le cortège triomphal de l'empereur Maximilien, en 1516.

On parlait d'une voiture automobile vers 1447.

Le canon à vapeur, mis au point par Armstrong, était connu de Leonard. Parmi les appareils de guerre décrits par Konrad Kysser, on trouve l'idée du canon revolver.

Leonard de Vinci avait imaginé le chargement des pièces de canon par la culasse. Lorini le perfectionna, en 1097, en trouvant la fermeture "à coin".

En outre, rappelons que, jusqu'à l'artillerie dite moderne, laquelle commence vers 1865, tous les canons étaient lisses, se chargeaient par la bouche et tiraient des boulets ronds.

Ce ne fut qu'au moment de l'importance croissante des flottes de mer et de leur armement que l'on vit la nécessité de rechercher un système pratique de chargement des pièces par la culasse.

Il devenait de plus en plus incommode de charger par la bouche les énormes pièces qui pointaient leur gueule, très loin, hors des sabords.

Il fallut donc reprendre par étapes les travaux qu'avaient accomplis les précurseurs du seizième siècle.

Les premiers résultats de nos constructeurs modernes furent loin d'être satisfaisants. Hormis la commodité du chargement à bord des bateaux de guerre, on ne trouva au nouveau principe aucun avantage balistique parce que les projectiles n'étaient pas "forcés".

Les culasses mobiles étaient en outre dangereuses et pas suffisamment étanches. Ce fut seulement en 1867 que le commandant de Reffye se rendit maître de ces difficultés. La culasse mobile, adoptée en principe, fut mise en application après la guerre de 1870.

Plus tard, de Bange perfectionna encore le système en créant la culasse à vis. Deux parties principales constituent la fermeture de ce genre de pièces: la culasse proprement dite et le dispositif d'obturation qui a pour but de s'opposer à la fuite des gaz de poudre par le joint existant entre la culasse et le canon.

Était-ce là le dernier mot du progrès, le "fin du fin", que cette culasse à vis? Non. Car quelques marines, quelques Etats, l'Allemagne notamment, viennent d'adopter—et nous y arriverons tôt ou tard—la fermeture à coin, la plus *up to date* des réalisations de l'artillerie du vingtième siècle: cette culasse dont nous parlions plus haut, *exactement ce qu'avait découvert Lorini en 1597!*

Une autre invention, qui, par suite de son emploi de plus en plus généralisé dans la marine, captive l'attention du public, c'est celle de la turbine.

Turbine à vapeur ou turbine à eau, c'est tout un, l'application du même principe. Eh bien! là non plus, rien n'a été connu de nos ancêtres.

Comme l'indique notre gravure, la turbine pourra bientôt se déclarer vieille d'un demi-millier d'années (1430).

Nous rencontrons la première mention de cet appareil dans un manuscrit d'art militaire allemand datant de la guerre des Hussites et, à notre grande surprise, nous pouvons lire dans le texte qui accompagne cette miniature, ces lignes singulières: "C'est un pape de Rome qui l'a inventée".

Ainsi donc, ce n'est pas Burdin, ce ne sont pas non plus Fourneyron ni Herschel, ni Jonval qui sont les auteurs de la turbine mais bien un très vénéré porteur de tiare. Et la croyance très généralement répandue que la turbine entra dans le domaine de l'application industrielle dès le début du second tiers du dix-neuvième siècle s'effondre devant ce document.

D'ailleurs, il est aujourd'hui avéré que la turbine fut employée en France et en Russie, notamment, dès le dix-huitième siècle, bien avant que les constructeurs sus nommés s'en soient occupés.

La turbine à vapeur n'est pas davantage moderne. On possède l'image d'un broyeur à poudre mis à mouvement par une roue à palettes contre laquelle vient souffler un jet de vapeur.

Dans ce curieux document la chaudière qui chauffe sur le feu a la forme d'une tête humaine, car les anciens se piquaient d'art et d'enjolivement jusque dans les machines qu'ils construisaient.

Au-dessus de la chaudière se voit le tuyau qui était destiné à l'alimenter d'eau. On nous dit enfin que l'inventeur de cette

turbine à vapeur est Giovanni Branca, le constructeur de la chapelle de Lorette.

On s'étonne que tant d'inventions aient pu passer inaperçues et aient pu glisser dans l'oubli au point qu'on ait dû les imaginer à nouveau. Cela tient, sans doute, aux difficultés de communications d'autrefois. Les progrès, la civilisation avaient pour milieu et pour théâtre certains centres d'où ils ne se propageaient que difficilement.

Point de vaste publicité comme aujourd'hui, point de "vulgarisation" sous la forme de ces revues qui tiennent au courant des idées fécondées. Lorsque la décadence qui guette tous les peuples à leur apogée ou lorsque les hasards de la guerre se moutaient durs pour telle petite esclave du monde immense où s'étaient perpétuées des traditions de savoir et d'ingéniosité; tout l'effort si lent des précurseurs se trouvait brisé et leurs travaux anéantis.

Ce n'est que fragmentairement, et bien des siècles plus tard, qu'on a pu, dans ces manuscrits poussiéreux, trouver des traces de tant de labeur.

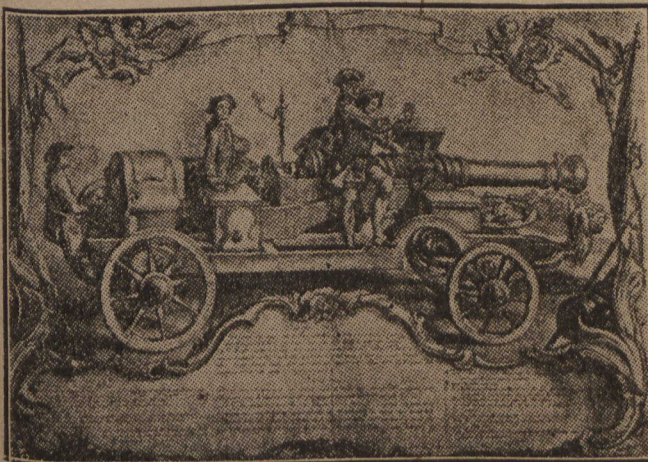
Les Grecs et les Romains se servaient pour leur brouillons de tablettes enduites de cire.

Ils gravaient leurs caractères avec des burins de fer, d'os, de bois ou d'argent.

Mais pour les ouvrages qu'ils transcrivaient au net, ils usaient du papyrus ou du parchemin.

L'emploi de l'encre s'imposait alors. Elle était appliquée au moyen d'un roseau ou calame que l'on taillait comme nos plumes.

Est-ce à dire que la plume métallique soit de création récente et qu'il faille nous enor-



Un automobile de guerre, d'après une gravure de 1760.

gueillir de la manier? En aucune façon.

La plume d'acier a plus de quatre cents ans d'existence et les plumes en bronze étaient connues des Romains.

Notre gravure vous représente précisément une plume en bronze faisant pièce avec la tige qui sert à la manier et pourvue à son extrémité d'une spatule dont les bords tranchant servaient de grattoir. Or, cette plume est loin d'être une rareté; on en a trouvé de semblables à Herculanium et dans des fouilles effectuées en Hongrie et sur les bords du Rhin. Si bien qu'on ne saurait dire, en toute exactitude, qui est réellement l'ancêtre de la plume d'oie ou de la plume métallique.

Les plumes métalliques, néanmoins, ne sont mentionnées pour la première fois qu'au cinquième siècle. Plus tard, en 1514, Jean Neuderfer, un Nurembergeois qui fut le fondateur de l'art calligraphique moderne, parle à plusieurs reprises des plumes à écrire métalliques.

Dans son livre qui fit époque, le maître d'écriture dit textuellement: "Les matières qu'on utilise pour la fabrication des plumes sont la plume d'oie, la plume de paon, la plume de cygne, le roseau, l'ivoire dur, le fer, le cuivre et le laiton."

Au dix-huitième siècle, pourtant, la plume métallique avait disparu, car elle n'est connue dans aucune technologie et on ne l'emploie ni chez les particuliers ni dans aucun collège.

Ce n'est qu'à la veille de la Révolution que le Français Arnoux l'invente à nouveau. Elle ne devient populaire, à cause de sa commodité et de son bas prix, que vers la fin de la Restauration.

## QU'EST-CE QU'UN BILLION ?

EN Grande Bretagne, le mot billion indique, numériquement parlant, un million de fois un million.

En France, il signifie un millier de millions, bien que le mot gallois "milliard", désigne mieux le nombre en question.

Aux Etats-Unis, le billion est aussi le synonyme de un millier de millions.

— o —

## QU'EST-CE QU'UN "NABAB" ?

ON entend souvent dire: "Cet homme est riche comme un "nabab". Pourquoi le "nabab", est si solidairement lié au mot "richesse"?; c'est précisément ce que l'on ne connaît pas.

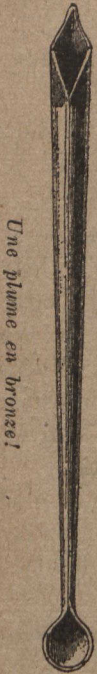
Sous le Grand-Mogol, les provinces de l'Inde étaient administrées par des députés désignés sous le qualificatif de "nawab", qui d'ordinaire amassaient de grandes fortunes et qui vivaient dans la splendeur.

Sous l'administration britannique en Orient, les mêmes fonctions et les mêmes titres furent conservés, mais graduellement le mot se changea en celui de "nabab", et était donné à tous les naturels du pays, qui étaient parvenus à la fortune.

Plus tard, on appela ainsi, par dérision, les Européens, qui après avoir amassé des richesses aux Indes, retournaient dans leur pays, pour jouir de leurs ressources, en les dépensant dans le luxe et l'ostentation.

— o —

On croit que le premier télescope fut fait par Zacharie Janssen, un lunetier de Middlebourg, Hollande, en 1590, mais on prétend que Bacon l'avait inventé 50 années antérieurement.



Une plume en bronze!



# LE SIGNET

Par Leila Hancum

## I

Laféri est le pseudonyme d'un village que je ne peux pas nommer, et pourtant il doit être ignoré de vous, lecteurs, puisqu'il est caché dans les replis des collines de la Corrèze, comme un enfant gâté enveloppé sous le manteau de sa mère.

Laféri fait partie d'un petit vallon entouré de montagnes sauvages et abruptes. Les bruyères seules, surmontées de quelques châtaigniers, dénotent la végétation. Le village est peu important. L'église, d'une simplicité trop modeste, et les quelques maisons éparses au milieu des chaumières des paysans, sont dépourvues de ce luxe architectural qui fait l'ornement de nos villes. On sent que nul étranger n'est invité à visiter cet endroit du Limousin, et le marché aux poulets, qui a lieu tous les mois, y attire seulement les fermiers et propriétaires des environs. Cependant ne croyez pas que Laféri soit exempt d'un *château*. Tous les bourgs de la Corrèze en possèdent un. Je ne veux pas dire pour cela qu'ils soient plus heureux ou plus recherchés, les châtelains vi-

vant presque tous dans un calme bien éloigné de l'ostentation.

Le château de Laféri (qu'on appelle communément Castel-Laféri) est bâti à mi-côte, dominant le village; ses petites tours crénelées, ses toits pointus lui donnent un air moyen-âge qu'il possède à tort, puisqu'il compte à peine cinquante ans d'existence. Le chemin qui conduit de l'habitation au village est bordé dans son cours par les eaux de la Corrèze, qui longe le village et disparaît entre deux collines pour continuer sa route vers Tulle.

Un mardi du mois de juin 1850, les paysans étaient réunis sur l'unique place de Laféri, encombrée en ce moment de poulets de toutes dimensions qui caquetaient, chantaient, se souciant bien peu du sort qui leur était réservé, tandis que les vendeurs, pour les faire valoir, faisaient tâter l'épaisseur de leur graisse, la finesse de leurs ergots, leur donnant à tous des qualités qui ne pouvait modestement posséder un poulet à lui tout seul. Néanmoins, ce jour-là, et contre l'habitude silencieuse de Laféri, le moulin, qui battait l'eau de ses vives ailes, était moins

bruyant que le marché. Il était quatre heures de l'après-midi; la journée avait été très chaude; vendeurs et chalands ne faisaient pas tort au bon petit vin du pays, qui est, comme dit le vieux dicton, *plus innocent qu'une fillette et plus terrible qu'un garçon*. Nous avons dit que le marché était sur la place du village. Cette place est entourée de huit maisons, les plus considérables de Laféri, savoir: l'église, entre le chemin qui conduit au cimetière et la route qui va vers Tulle; la mairie, la poste, l'école et quatre maisons de commerçants retirés des affaires, et qui sont naturellement à la tête de la bourgeoisie de Laféri, puisqu'il n'y a qu'eux de bourgeois. A la fenêtre de la poste, qui fait le coin de la rue conduisant à Castel-Laféri, une jeune fille était assise, ou plutôt cachée derrière une double rangée de pots de fleurs, formant un cadre à sa jolie tête digne du pinceau de Greuze. Figurez-vous un teint de rose avec une multitude de cheveux châtain clair à reflets dorés, de grands yeux bleus, bordés de longs cils, un regard naïf et étonné, un petit nez droit et fin, une bouche rose qui cachait rarement des dents de perles; de plus de deux ou trois mouches jetées sur sa peau, comme pour en faire ressortir la blancheur, et vous aurez une idée de cette charmante enfant. Ajoutez à cela: dix-sept ans, une taille élégante, de petits pieds, de petites mains, et un air réfléchi, qui donnait à toute sa personne un charme de distinction et de candeur séduisant à première vue. Quel dommage vraiment que cette première vue n'existât pas! Les chalands, trop occupés de leur marché, n'avaient pas d'yeux pour la jeune fille; du reste, celle-ci ne paraissait pas se soucier des passants, toute son attention étant fixée sur une dentelle qui naissait

rapidement entre ses doigts agiles.

Pourtant le pas d'un cheval lui fit relever la tête, qu'elle pencha immédiatement après un salut empressé. Un jeune cavalier portant un costume de coutil gris, de hautes bottes et une toque de feutre, s'inclina gracieusement à son tour, tout en imprimant une légère secousse à son beau cheval pour le faire caracoler.

—Qui salues-tu, Caroline? demanda une voix douce dans le fond de la chambre.

—C'est M. Didier, maman.

Et la jeune fille, tout en continuant machinalement sa dentelle, suivit des yeux le jeune homme qui faisait le tour de la place, recevant force saluts et marques de respect. Quand il revint sous ses fenêtres (le tour de la place n'était pas long à parcourir), un des gros bonnets du pays, M. Lorin, se mit à l'interpeller en ôtant son chapeau de paille.

—Eh bien, comment ça va-t-il, M'sieu le comte? dit-il, en tendant sa main au jeune homme, qui la serra machinalement, en adressant un sourire à Caroline.

—Mais très bien, très bien, père Lorin, répondit-il.

—Et Madame d'Erville, comment est-ce qu'elle se porte?

—Toujours très bien.

—Vous êtes venu faire quelque achat, M'sieu Didier?

—Moi? non, j'étais venu pour me promener.

—Oh! vrai, vous faites ben de ne rien acheter, aujourd'hui. Y sont d'un cher les poulets... à croire qu'on s'ra condamné à n'manger que d'la viande.

—Bah!...

—C'est la faute du chemin de fer, voyez-vous, M'sieu Didier; d'puis qu'on l'a construit, toutes les meilleures bêtes

vont à Paris; d'plus, les champignons, les châtaignes, les truffes, tout ça a subi une augmentation!... quelles bouches y z'ont à Paris, tout y est englouti!

Didier se prit à rire.

—Que voulez-vous! dit-il, en congédiant le père Lorin, les provinces sont tenues de nourrir leur capitale.

—C'es vrai... mais cependant ne pas se ruiner pour elles! grommela Lorin en s'éloignant.

Didier repassa encore une fois sous les fenêtres de Caroline et lança son cheval sur la route de Castel-Laféri.

Le comte Didier d'Erville, que nous venons d'apercevoir, était le jeune châtelain de Laféri. Fils unique de la comtesse d'Erville, qui était veuve et reportait toute son affection sur lui, il était sûr de son empire plein et entier sur le coeur de sa mère, empire dont il n'avait jamais abusé jusqu'à présent. Didier était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, plutôt petit que grand, blond, la figure gracieuse, les yeux bleus; il était élégant et distingué, quoique malgré ses fines moustaches blondes on l'eût volontiers pris pour une femme, si son sourcil, presque toujours froncé, n'eût donné à sa physionomie un air déterminé, et son sourire un peu moqueur un peu de fatuité qui ne manquait pas de lui aller à merveille. Un bouquet de primevères était attaché à sa boutonnière, en attendant qu'un ordre honorifique vint s'y fixer, et ses mains fines étaient emprisonnées dans des gants de peau gris perle, comme s'il dût aller à Longchamps. La recherche de sa toilette n'était pas chez lui une coquetterie prétentieuse, mais bien un sentiment de goût inné, qui venait peut-être de l'éducation presque féminine qu'il avait reçue par les soins de sa mère, sans pour cela atténuer

en rien la virilité de son coeur, caché sous une apparente frivolité.

## II

Lorsque Didier d'Erville rentra à Castel-Laféri, il trouva sa mère installée sur la terrasse, dans une chaise roulante, lisant un roman d'Octave Feuillet, et abritée du soleil par une large ombrelle écrue, dont la doublure rose jetait un reflet vif sur ses joues pâles.

—Ah! te voilà, mon Didier? dit-elle, posant son livre sur ses genoux; à la bonne heure! tu n'es pas resté trop longtemps au village!

—C'est que ce n'est pas le jour de la poste aujourd'hui, et que je n'ai pas mangé les confitures de Mme d'Omont...

—Sont-elles donc si bonnes ces confitures, qu'il faut que tu en manges chaque fois? demanda Mme d'Erville en souriant.

—Ce n'est pas tant les confitures que les fleurs de Mlle Caroline, qu'elle cultive avec amour, et qui ne serait pas contente, si je ne passais pas quelques instants à admirer ses boutures et ses arbrisseaux.

—Voyez-vous le malin! dit la comtesse, en élevant un peu son ombrelle pour mieux voir le visage de son fils; il veut faire accroire qu'il est bien malheureux d'admirer les plantes de la gentille Caroline! oh! je vous plains sincèrement, Monsieur Didier, acheva-t-elle en riant.

—Ma foi, reprit le jeune homme, riant aussi et tournant sa badine comme un moulinet, puisque vous me trouvez si heureux, il ne faut pas me désapprouver quand je reste longtemps chez ces dames.

—Si je te désapprouve, dit la comtesse en reprenant son sérieux. Tu es noble, riche, beau... oui, tu es tout cela, mon en-

fant, et si Caroline t'aimait, vois-tu, ce serait bien affreux pour elle, et un amour malheureux se guérit difficilement, soupira-t-elle avec conviction.

—Mlle Caroline ne m'aime pas, dit le jeune homme en s'asseyant et enfonçant le bout de sa badine dans le sable; elle est gaie, vive, rieuse... mais son coeur, ajouta-t-il avec un soupir, je ne sais pas où elle le met; elle l'aura peut-être confié au ciel, où quelquefois elle lève ses yeux.

—Tant mieux, dit Mme d'Erville, reprenant sa sérénité. Quoique je connaisse fort peu Mme d'Omont, je la juge une mère prudente et qui saura éloigner le danger.

—Je vous assure qu'il n'y a aucun danger, reprit Didier, avec un dépit qui démontrait la véracité de ses paroles. Le plus épris de nous deux c'est bien sûr moi, et je ne le suis guère! acheva-t-il d'un air assez dégagé en se levant.

Mais, ayant trop appuyé sur sa badine, elle se cassa en deux.

La comtesse reprit sa lecture. Didier descendit les marches de la terrasse, lança avec colère les morceaux de sa petite canne, que ses deux lévriers vinrent lui rapporter, croyant qu'il jouait avec eux; ils auraient été, certes, punis de cet acte de fidélité, si le galop d'un cheval montant l'avenue n'avait distrait le jeune homme de ses pensées. Un domestique arrivait au triple galop, portant une lettre. La comtesse et Didier levèrent la tête au moment où il mettait pied à terre.

—Une lettre de Normens, pour Monsieur le comte, dit-il, en ôtant son chapeau et se tenant respectueusement à distance.

La lettre ne contenait que quelques mots; après l'avoir lue, Didier la tendit à sa mère.

—Il faut y aller, dit celle-ci, après

avoir achevé sa lecture et regardant son fils.

—Le marquis est-il réellement malade au point qu'Arthur en soit effrayé? demanda Didier à l'envoyé.

—Hélas! oui, Monsieur. M. le marquis est dans une faiblesse telle qu'on craint pour ses jours.

—Et quelle maladie l'a atteint si brusquement?

—Je ne sais, Monsieur le comte, le docteur ne peut expliquer d'où ça vient.

—Ce pauvre Arthur, je vais aller un peu le consoler, si c'est possible, dit le jeune homme, en faisant avancer son cheval qui était encore tout sellé, puis, s'approchant de sa mère, il l'embrassa tendrement sur le front, tandis qu'elle lui disait:

—Si un malheur arrive à ce pauvre marquis, amène son fils avec toi, à Castel-Laféri; Arthur trouvera ici un peu de calme.

—Je n'y manquerai pas. Au revoir, mère! et, enjambant prestement son cheval, Didier partit, accompagné du domestique.

Ils suivirent au grand trot le chemin du village. Une pluie fine succédait tout à coup au soleil de la journée, et, au moment où ils traversaient la place, s'abritant de leur mieux contre le vent et la pluie, Didier s'entendit appeler par une voix qui avait sans doute de la puissance sur lui, car il arrêta immédiatement son cheval.

Mme d'Omont et Caroline étaient sur le pas de leur porte. Mme d'Omont tendait à Didier un parapluie, en lui disant:

—Monsieur le comte, la pluie est fine et serrée, si vous allez à Normens, comme je le pense, il serait plus prudent de vous munir de ce parapluie que vous nous rap-



porterez en passant; en même temps, vous nous donnerez des nouvelles de ce pauvre marquis.

—Bien volontiers, Madame, dit le jeune homme, acceptant l'offre de Mme d'Omont; mais comment savez-vous que M. de Normens est malade?

—C'est Jean qui nous l'a appris, dit Caroline, en montrant le domestique.

—Surtout, prenez garde de prendre froid, Monsieur Didier, s'écria Mme d'Omont, tandis que le comte s'appêtait à repartir.

—Soyez tranquille. Au revoir, Mesdames! dit-il, en saluant les deux femmes. En continuant sa route, Didier murmurait:

—Cette brave Mme d'Omont, combien elle est bonne et aimable! mais Caroline, elle, comme elle est indifférente... Et qu'est-ce que cela me fait au bout du compte! ajouta-t-il en matière de consolation, je l'aurai bien vite oubliée à Paris.

Pendant ce temps, Caroline d'Omont gravissait l'escalier qui conduisait du rez-de-chaussée au premier étage, elle retira ses fleurs de la fenêtre, qu'elle ferma ensuite, épongeant un peu l'eau que la pluie avait fouettée dans sa chambre.

—Quel mauvais temps! dit-elle à Mme d'Omont, qui venait de la rejoindre, où donc est le beau temps de tout à l'heure?

—Le marché n'a pas été bien productif, à ce que j'ai entendu dire, dit la dame.

—Tant mieux! une autre fois ils ne viendront plus sous mes fenêtres faire un tel vacarme qu'on se croirait au milieu des enfers.

—Petite folle! comme tu parles sans raisonner! es-tu allée jamais aux enfers, pour savoir comment ils sont?...

—Non, mais je me figure que tout ce qui me déplaît en fait partie.

—Ce pauvre M. Didier en est alors?

—Oh! pour celui-là, dit Caroline en riant, tout en émondant ses petits arbustes, je fais une exception en sa faveur.

—Tu es bien bonne.

La jeune fille, absorbée dans son occupation ne répondit pas.

—Voyons, Caroline, dit Mme d'Omont, qui s'était assise près de la fenêtre, regardant distraitemment, tu ne regrettes plus Paris?

—Oui et non, dit Caroline.

—Comment?

—De Paris, je ne regrette que ma chère Adrienne; hors d'elle je me passe parfaitement de tout le luxe et de tout le bruit de cette ville.

—Moi, je regretterai toujours notre joli petit entre-sol de la rue d'Alger, nos meubles, notre aisance, tout cela parti, hélas! avec ton pauvre père!...

—Ah! mère chérie, dit câlinement Caroline, qui passa son bras autour du cou de Mme d'Omont, il ne faut pas penser à toutes ces choses; un passé, heureux, vois-tu, c'est le Sodôme de nos jours; Dieu ne veut pas qu'on se retourne en arrière; mettre sa confiance en lui seul et marcher toujours sans regrets, sans amertume, c'est mériter sa bonté et sa providence...

—Sois bénie, chère Caroline, pour toutes ces douces paroles, dit Mme d'Omont, embrassant sa fille avec émotion; je sens mon âme se raffermir près de toi, j'ai plus de courage à supporter la vie, elle me semble moins triste quand ton sourire éclaire mon chemin.

—Permettras-tu que j'écrive aujourd'hui à Adrienne? demanda la jeune fille, qui voulut détourner la conversation.

—Ecris, écris, chère enfant: Adrienne

est une amie sage et j'approuve votre amitié; du reste, les affections de pension sont durables, et moi je me souviens toujours de ma chère Valentine, une de mes amies du Sacré-Coeur; elle était fiancée à mon pauvre frère Raoul, et en apprenant sa mort, à la prise de Constantine, elle en a pleuré plus que moi : nous nous étions tant réjouies à l'idée d'être soeurs ! le bon Dieu en a jugé autrement; elle a épousé un riche comte, m'a-t-on dit, tandis que moi, j'épousais le capitaine d'Omont, d'une illustre famille il est vrai, mais n'ayant que son grade et ma faible dot pour toute fortune; il est mort trop jeune pour nous faire une position, et ce bureau de poste est la seule indemnité que j'aie reçue du gouvernement, pour être la veuve d'un lieutenant mort sur le champ de bataille!

Et cette fois encore Mme d'Omont se laissa vaincre par ses souvenirs et pencha sa tête sur sa poitrine.

—Si au moins je savais ce qu'est devenue Valentine! dit-elle au bout d'un instant. C'était un si excellent coeur qu'elle ne m'aurait jamais refusé son appui... où est-elle? est-elle vivante seulement?... depuis vingt-six ans que je ne l'ai vue, la reconnaitrai-je? elle a dû tant changer!... la comtesse d'Erville me la rappelle, n'étaient ses cheveux tout blancs.

—Mme d'Erville a dû souffrir aussi, pour avoir l'air si vieux, car elle doit être jeune encore... dit Caroline.

—Hélas! chère enfant! la douleur ne regarde pas à la beauté du front qu'elle frappe; Dieu veuille que tu l'ignores toujours!

A ce moment on appela Mme d'Omont au bureau. Elle descendit, tandis que Caroline prenait furtivement un livre posé dans un tiroir de sa commode. Elle l'ou-

vrit, griffonna sur la marge des pages de loin en loin, et, voulant faire remarquer un endroit du livre, prit un morceau de ruban bleu qui nouait ses cheveux et le glissa entre les feuillets, en guise de signet. Quand ces préparatifs furent faits, elle s'assit devant un petit secrétaire, tira du papier blanc chiffré modestement de ses deux initiales, et écrivit la lettre suivante

Laféri, ce 10 juin 1850.

Mon Adrienne bien-aimée,

Je t'envoie par ce courrier le livre que je t'ai promis, avec les remarques que j'ai jugé nécessaire d'y intercaler. Le roman par lui-même serait sans intérêt, s'il ne parlait tout le temps d'un Didier et d'une Charlotte (Charlotte ou Caroline c'est toujours le diminutif de Charles), et où il existe une ressemblance avec ma vie, si ce n'est que dans le roman Didier aime Charlotte, en est aimé, et ne peut l'épouser parce qu'elle est huguenote et lui catholique; cependant, après bien des peines et des épreuves de part et d'autre, ils se marient, Charlotte ayant abjuré son hérésie. Ici, c'est bien différent: Didier ne m'aime pas, je fais semblant de ne pas l'aimer, car je sais que, tout étant bonne catholique, une fille sans dot n'est guère mieux considérée qu'une hérétique, et que si les belles-mères osaient, elles feraient une Saint-Barthélemy de filles sans dot, si dangereuses pour le coeur de leurs fils. J'ai beau avoir l'air rigide derrière mon rempart de fleurs, je suis toujours plus à plaindre que *celui* qui passe fièrement deux fois par jour sous mes fenêtres, changeant de faux-cols pour varier les nuances de ses chemises d'été, et surtout pour montrer que toutes les couleurs lui vont

bien. Toi, chère Adrienne, qui est au-dessus de ces petites misères, puisque tu possèdes deux cent mille francs de dot et un charmant fiancé, pourrais-tu me dire quelle différence il existe entre l'apostrophe qui sépare le d'Omout du d'Erville? La nôtre, n'ayant pas d'argent pour la soutenir à la hauteur de son rang, ne devient donc en retombant qu'une simple virgule, tandis que l'autre, ayant pour piédestal trente mille francs de rente, plane entre le *d* et le Erville comme un aigle dans les airs, aigle en miniature, bien entendu. Enfin, chère Adrienne, je t'assure que mon Didier ne ressemble pas à celui du roman, car il n'oserait seulement pas m'épouser: l'amour entre un comte riche et une fille sans dot n'a plus raison d'être en 1850.

Pardonne-moi toutes mes folles confidences, chère Adrienne, mais sérieusement je sens que mon coeur est resté noble et que je ne pourrai aimer moins que lui.

Cela dit, laisse-moi t'embrasser comme je t'aime.

Ton amie,

CAROLINE D'OMONT.

Une fois cette missive achevée, la jeune fille la glissa dans une enveloppe à l'adresse de Mlle Adrienne de Ferrère, rue de Bellechasse, 21, à Paris; puis, la mit dans le livre, le livre dans le tiroir, et descendit au bureau près de sa mère.

### III

Quelques jours après, Didier passa à Laféri, non à cheval, mais dans le coupé du comte Arthur de Norvens. Il était seul et pourtant ne descendit pas à la poste, ne jeta même pas un coup d'oeil sur la maison.

Caroline fut plus frappée qu'on ne le pense de l'indifférence apparente du jeune comte. Voulant aux yeux vigilants de sa mère dissimuler la peine qui l'étreignait, elle se rendit chez Mlles Lorin, ses voisines.

A peine eut-elle frappé le marteau de la porte que les aboiements de quatre ou cinq chiens se firent entendre. En même temps, des voix différentes criaient : Paix, Fidèle! chut, Néro! à bas, Coquette! veux-tu bien finir, Bijou!

Enfin, la porte s'ouvrit, sans pour cela que les aboiements des chiens cessassent en rien. Un gros bouledogue gardait l'entrée d'un air formidable, une levrette gambadait sur l'escalier et au premier étage les cinq soeurs du père Lorin étaient réunies. Elles firent mille compliments à Caroline, tout ahurie de ce tapage; enfin, peu à peu les chiens cessèrent leurs cris et la conversation commença.

L'ainée des demoiselles Lorin, nommée Marie, avait soixante ans, et étant paralysée restait toujours assise sur un coin du sofa. La seconde, Véronique, âgée de cinquante-cinq ans, boîtait horriblement. La troisième, Césarine, plus jeune de deux ans, était mariée à Célestin Pantaléon Gumuche, premier brigadier de la gendarmerie de Laféri (où il y a six gendarmes); elle avait un fils de vingt ans, nommé Actéon. La quatrième demoiselle Lorin, appelée Sophie, avait quarante-cinq ans; maigre, sèche, elle portait toujours une robe jaune à carreaux noirs, et avait les lèvres minces comme un cheveu. Enfin la cinquième, Régina, qui, d'après les registres de Laféri, devait atteindre bientôt sa quarantième année, avouait n'en avoir que vingt-neuf; elle se teignait les sourcils avec un bouchon passé à la fumée, avait un faux chignon blond sur des

cheveux rouges, et un sourire faux sur des lèvres pâles.

Telles étaient les voisines de Caroline; leur maison était un vrai nid de cancan et de caquetages, où les mauvaises langues étaient sûres de trouver un écho et les événements des interprètes critiques et impardonnables. Leur haine pour les hommes était proverbiale dans le pays. Seulement on disait qu'elle datait de l'époque où leurs cheveux blonds avaient pâlis sous les premiers fils d'argent, et qu'elles les avaient tissés pour faire un voile à sainte Catherine, cette martyre si coiffée! Mais n'allons pas dire de médisances... il ne faut pas que le contact des Lorin nous fasse devenir de mauvaises langues. A vrai dire, Caroline d'Omont ne pouvait souffrir ces vieilles demoiselles. Elle allait les voir le plus rarement possible, et seulement pour obéir à sa mère, qui, nouvellement arrivée dans le pays, craignait de se faire des ennemies de ces vilaines filles, et vivait politiquement avec elles, sans pourtant permettre aucune intimité.

—Comment allez-vous, Caroline? Comment va Mme d'Omont? Comme il y a longtemps que vous n'êtes venue nous voir! s'écrièrent trois voix à la fois, tandis que cinq mains se tendaient vers la jeune fille. Caroline salua tour à tour ces demoiselles et s'informa de leur santé.

—Marie est toujours souffrante, dit Régina d'un air dégagé, en prenant tendrement le griffon dans ses bras et le couvrant de baisers, et comme il continuait à grommeler: Tais-toi, mon fils, mon Fidèle, dit-elle.

—Etes-vous donc souffrante, Caroline, que vous sortiez si peu? dit Césarine, qui cousait des boutons au gilet de M. Gumuche; Actéon ne vous voit plus à la promenade.

—Et à quelle promenade voulez-vous que jaille, Madame? Il n'y a que la grand'routte ou la place; j'aime mieux rester à ma fenêtre.

—Il est vrai que l'on voit beaucoup de monde passer, appuya Sophie; moi aussi, je reste toujours à ma fenêtre, d'où je vois tout ce qui se passe.

—Jouez-vous toujours du piano? interrompit Mme Gumuche.

—Oui, Madame, tous les jours j'étudie.

—Actéon m'a prié de vous demander l'ouverture de l'opéra *Bon Jean*, de Mozart, il veut la jouer sur son accordéon.

—Je ne pense pas que l'accordéon puisse interpréter une musique aussi difficile, dit en souriant Caroline.

—Quant à cela, ne craignez rien, dit Césarine d'un air offensé, mon fils sait transposer comme le premier accordeur de Brives-la-Gaillarde.

—Je ne dis pas, Madame... mais...

—Hier au soir vous avez dû entendre la délicieuse valse qu'il a exécutée sous vos fenêtres.

—En effet, exécutée est le mot, Madame.

—Eh bien, c'était une valse de M. *Talley*, vous savez: *Adriana*? il l'a complètement transformée, et la joue avec une mesure qui rappelle tout à fait les mélodies limousines.

—Ah! c'est pour cela que je ne l'ai pas reconnue, s'écria Caroline, qui fit tous ses efforts pour ne pas éclater de rire.

—Vous savez une nouvelle? interrompit Véronique. M. Didier est passé en voiture ce matin, venant de Norveng; il ne s'est pas arrêté chez vous pour rendre votre parapluie; il l'aura sans doute laissé chez le marquis, ces jeunes gens sont si oublieux!

La vieille fille appuya sur ces derniers

mots, qui effacèrent le sourire des lèvres de Caroline.

—Savez-vous comment va M. de Norvens? demanda-t-elle.

—Nous n'en savons rien, mais, si le vieux marquis venait à mourir, on dit que Castel-Laféri et Norvens ne feraient plus qu'un.

—Comment cela?

—M. Arthur, qui est l'ami intime de M. Didier, reprit Régina, tout en caressant Fidèle, fera sans doute tous ses efforts pour faire épouser au comte d'Erville sa soeur Alice, qui est au couvent.

—Mais Alice de Norvens a quatorze ans!

—M. Didier n'est pas pressé de se marier, il a de *quoi!* et n'attend pas après la dot de sa femme; d'ici deux ans Mlle Alice reviendra à Norvens.

—On dit qu'elle est belle comme un ange! dit Sophie.

—Sans compter qu'elle est riche et noble, pour de vrai, ajouta Mme Gumuche, qui ne pouvait pardonner à Caroline le peu d'intérêt qu'elle portait à son fils et croyait lui faire de la peine en flattant Mlle de Norvens.

—Je souhaite à M. Didier tout le bonheur possible! dit la jeune fille d'un ton si tranquille et si net que les vieilles Lorin en furent un instant interdites.

—Comptez-vous rester cet hiver à Laféri? reprit Régina. Je ne vous le conseille pas; c'est triste à mourir. La famille d'Erville part pour Paris le 1er novembre et ne revient que le 15 avril. Quant à nous, nous allons à Brives, chez M. Brulin, le parrain d'Actéon; il ne reste donc presque plus personne.

—Il faudra bien que nous y restions, puisque nous avons le bureau de poste! répondit tristement Caroline.

—C'est vrai: vous êtes esclaves du gouvernement. C'est comme Gumuche. Quand il veut faire quelque chose ou obtenir un congé, il faut que le ministre de la guerre lui écrive: "brigadier Gumuche, vous le pouvez; brigadier Gumuche, vous avez raison."

—Vous vous ennuierez, je vous le prédis, s'écria Véronique.

—Oh! moi, je ne m'ennuie jamais.

—Quel ouvrage faites-vous donc?

—Je fais mille choses: je couds, je lis, j'écris, je prie.

Les vieilles demoiselles se regardèrent.

—C'est dimanche prochain l'anniversaire de la mort de M. d'Erville, dit Sophie, êtes-vous invitées à la messe?

—Non, Mademoiselle.

—Nous avons déjà reçu les invitations; cette chère comtesse, ajouta-t-elle d'un air important, il ne faut pas lui en vouloir d'être un peu fière avec certaines gens; elle est fort difficile pour sa société, et ne reçoit que des personnes connues... par exemple, la famille Lorin, sans que nous y mettions d'apostrophe, est une des plus estimées de la Corrèze...

—Sans compter que mon mari a une position conséquente, acheva Mme Gumuche avec emphase.

Caroline fatiguée, poussée à bout de ces demi-mots pleins de sottises et si loin de son éducation, fut sur le point de leur répondre un peu durement; mais discuter avec des gens au-dessous de soi, c'est se mettre en contact avec leur grossièreté, elle aimait mieux se résigner et hausser les épaules de pitié. Elle se leva pour prendre congé de ces demoiselles, qui promirent de venir au plus tôt lui rendre sa visite.

Les aboiements de Fidèle, Bijou, Coquette et Néro se firent entendre encore,

et la maison ne fut tranquille que lorsque les Lorin eurent fermé leur porte.

— Que ces demoiselles sont mal levées et méchantes ! dit en rentrant Caroline à sa mère. Je n'irai plus chez elles, je te jure !

— Oh ! que dis-tu, toi si indulgente ?

— Je le suis, mais jusqu'aux bornes de la patience.

— Ce n'est pas assez, il faut être d'une patience sans bornes.

— Ah ! maman, si Dieu a mis des limites à toutes choses, c'est qu'il en faut en tout.

— Petite raisonneuse !

— Dis raisonnable, maman.

— A propos, chère Caroline, une mauvaise nouvelle : M. Didier est malade.

— M. Didier ?

— Oui ; Jean, en venant me rapporter le parapluie, m'a dit que M. Didier ayant eu froid hier, la fièvre l'a pris fortement. M. Arthur a voulu la retenir à Norvens, mais M. Didier n'a jamais consenti et s'est fait transporter quand même à Castel-Laféri.

— Le marquis n'est pas mort ?

— Non ; il est mieux, au contraire ; on dit que toutes les craintes ont cessé à son sujet. C'est la pauvre comtesse d'Erville qui va être inquiète ! elle aime tant M. Didier. Ah ! j'avais comme un pressentiment qu'il se ressentirait de cette vilaine pluie.

— Il faut espérer que cela ne sera rien, dit Caroline, cachant mal son émotion.

— Cela ne sera rien, cela ne sera rien... on voit bien que tu n'es pas mère !... Quelle indifférence, mon Dieu ! toi qui es si bonne et si aimante pour tous, ce pauvre M. Didier t'inspire une antipathie étrange...

— Oh ! non, mère ; je ne le connais

pas assez, voilà tout ; je n'ai pu le juger et savoir s'il est bon ou méchant.

— Il est vrai qu'en deux mois nous n'avons pu nous attirer la sympathie des châtelains, et cependant la comtesse nous a envoyé ce matin un billet de faire-part pour assister à la messe anniversaire qui sera dite pour feu M. le comte.

— Ah ! tant mieux ! se dit Caroline, qui pensa immédiatement aux embarras des demoiselles Lorin.

La bonne de Mme d'Omout, Madeleine, une Parsienne qui n'avait pas quitté ces dames dans leurs mauvaise fortune, et après avoir été femme de chambre était passée aux fonctions de bonne à tout faire, vint en ce moment annoncer que le dîner était servi.

Sur la nappe blanche damassée qui était brillante comme la nacre, des assiettes de fine porcelaine aux armes des d'Omout, des verres de cristal, de l'argenterie armoriée, dénotaient un reste de luxe, une épave de leur ancienne aisance. A peine Mme d'Omout et sa fille se furent-elles assises que l'on frappa vivement à la porte. Madeleine alla ouvrir et revint un instant après, suivie d'un visiteur qui ne se faisait jamais annoncer : c'était le docteur du village.

— Ah ! bonjour, monsieur Brisset, dit Mme d'Omout, entendant la main au nouveau venu ; voulez-vous partager le maigre repas de la cigale ?

— Avec beaucoup d'honneur, Madame ; car je comptais dîner à Castel-Laféri, mais, vu l'indisposition de M. Didier, je n'ai pas cru devoir accepter.

— M. le comte serait-il plus souffrant ? demanda Mme d'Omout avec intérêt.

— Hé ! hé ! à vous dire vrai, je ne sais pas ce que cela peut devenir, répondit le docteur, en prenant place à table et déployant méthodiquement sa serviette

te. Ces froids et chauds sont très dangereux, surtout pour les natures parisiennes, peu habituées à patauger dans la boue et à grelotter sous la pluie. Ce n'est pas comme nos gens de la campagne, qui ont l'air d'être faits en faïence, pour ne pas dire en poterie, ajouta en riant M. Brisset.

— Mon Dieu, que je suis fâchée ! dit Mme d'Omont ; pauvre M. Didier, et surtout pauvre Mme d'Erville ! car je plains plus encore les pauvres mères, qui sont si anxieuses et si vite désolées...

— Mme la comtesse peut se flatter d'être une bonne mère, dit M. Brisset, une mère prudente, affectionnée, peut-être trop bonne ; les garçons, voyez-vous, il faut les traiter à la baïonnette et non les élever dans des nids comme les tourterelles...

— Cela ne les empêche pas de mourir ! soupira dououreusement la brave dame.

— Mon Dieu, maman, tu ne manges pas ! dit Caroline, qui n'avait pas encore touché à son assiette, écoutant avec avidité les paroles du docteur ; ne vas-tu pas te rendre malade à ton tour ?

— A la bonne heure, Mademoiselle, vous parlez sagement. Si nous, médecins, n'avions un peu de cette sage raison, nous serions plus malades que nos clients !

— C'est égal, cette nouvelle m'a coupé l'appétit, dit Mme d'Omont ; et quelle maladie craignez-vous, docteur ?

— Une fièvre cérébrale, dit M. Brisset en emplissant son verre.

Cette fois Caroline devint pâle, et sa mère laissa tomber sa fourchette sur son assiette qu'elle faillit briser.

— Est-ce possible ! ah ! que dites-vous là, docteur ! mais une fièvre cérébrale dure au moins un mois !...

— Ça dure quelquefois moins, Madame.

— Comment ?

— Quand on en meurt, par exemple.

Mme d'Omont jeta un cri d'étonnement qui étouffa celui que poussa Caroline.

— Ah ! mon Dieu vous êtes effrayant, docteur !

— M. Didier n'en arrivera pas là, j'espère, Madame ; mais quand une maladie est à son début, c'est toujours un billet de pris pour le ciel.

Les dames d'Omont toutes émues mangeaient silencieusement, quand un violent coup frappé à la porte les réveilla de leur stupeur ; Madeleine courut ouvrir et revint annoncer M. Actéon Gumuche.

— Ah ! ce cher Actéon ! dit M. Brisset, faites-le donc entrer, Madeleine, je l'appelle l'archiduc Jocrisse devant lui, et l'archiduc Jocrisse derrière son dos.

A peine achevait-il ces mots, qu'Actéon Gumuche fit son entrée. Il était en manches de chemise, en pantalon collant, et avait un accordéon sous le bras ; je m'aperçois que je viens de décrire son costume et que j'ai oublié sa tête, c'est pourtant le plus intéressant, quoiqu'il soit dommage d'user de l'encre pour l'esquisser. Il avait des cheveux incertains, rappelant par leur coupé et leur raideur les champignons dont la Corrèze est si fière. Un teint pâle, des yeux petits, gris et sans expression, une bouche béate, ayant toujours l'air d'attendre une alouette toute rôtie, et par-dessus un air vainqueur, triomphant, content de lui-même et peu satisfait des autres ; les dents grises étaient rongées de noir et ses mains rouges et longues comme des betteraves de Laféri ; elles sont belles dans le pays.

Caroline fit en le voyant un mouvement pour se retirer, mais un regard de sa mère la retint à sa place.

Actéon Gumuche, sans tenir compte de cet accueil favorable à son égard, vint

tout droit à la jeune fille, lui tendit la main, dédaignant la bienséance qui l'obligeait à saluer Mme d'Omout en premier ; il serra ensuite la main du docteur, qui riait sous cape, et enfin celle de Mme d'Omout.

Madeleine lui avait placé une chaise entre M. Brisset et Mme d'Omout, mais peu satisfait sans doute de ce voisinage, il prit lui-même un tabouret qu'il plaça près de Caroline, et s'y assit, mettant son accordéon sur ses genoux. Cette petite pantomime s'était passée sans mot dire.

— Bonsoir, bonsoir, bonsoir, dit enfin Actéon, saluant chaque convive, en commençant par Caroline ; comment est-ce que vous allez tous ?

— Mais assez bien, Monsieur, dit froidement Mme d'Omout.

— Et Mademoiselle Caroline, que fait-elle ? dit-il en se tournant vers la jeune fille d'un air aimable.

— Je ne fais rien, dit celle-ci sans lever les yeux.

— Maman m'a dit que vous êtes venue la voir aujourd'hui, et pour ne pas vous donner la peine de m'apporter la partition de "Bon Jean", je viens la chercher.

— Et qu'en ferez-vous, cher achiduc Jocrisse ? demanda M. Brisset.

— Je compte la lire, et ensuite m'accompagner sur l'accordéon.

— On dit que vous jouez admirablement bien de cet instrument, dit M. Brisset, qui prenait plaisir à se moquer de lui ; on vous appelle déjà le Paganini de l'accordéon.

— Et ce n'est pas juste, dit Actéon avec fierté ; ce M. Paganini n'a jamais su en jouer.

— Je vous en prie, Monsieur Actéon, jouez donc un morceau de votre composition.

— Avec plaisir, dit le jeune benêt, qui

prit au vol l'occasion de montrer son beau talent.

Soulevant le bord des manches de sa chemise, prenant un air inspiré, il écorcha tant et si bien le quadrille des lanciers que personne ne le reconnut et ne le félicita de cette composition. Caroline profita de ce moment pour s'échapper et monter dans sa chambre.

— Où allez-vous donc ? lui cria Actéon.

— Chercher la partition.

— Eh ! ce n'était pas la peine, je serais revenu un autre jour.

Mais la jeune fille était déjà hors de la portée de sa voix.

Actéon parut assez contrarié de la disparition de Caroline ; il tournait et retournait son accordéon sur ses genoux, le tirant çà et là et lui faisant rendre des cris plaintifs. M. Brisset, qui s'amusait toujours de la stupide prétention d'Actéon, lui dit :

— Eh ! Monsieur Actéon, ce n'est pas tout d'être un grand musicien, il vous faudra une carrière, que comptez-vous faire ?

— Avec mes protections, nous ne manquerons jamais de position, répondit le fils de Gumuche. Je suis filleul du secrétaire-archiviste de la sous-préfecture de Brives, M. Brulin, que vous connaissez sans doute.

— Pardieu ! le père Brulin, je ne connais que cela !

— "Monsieur" Brulin, dit Actéon, appuyant sur ce mot, m'aime comme son fils et m'a conseillé de ne pas suivre la carrière de mon père.

— C'est cependant bien beau d'être gendarme !

— Et respecté, M'sieu l'docteur !

— De plus, on a un bel uniforme et on monte à cheval deux fois par an pour la



révue : c'est une vie bien glorieuse !

— Certainement, certainement, dit Actéon avec un soupir de regret, mais comme M. Brulin a offert à ma famille une autre position pour moi, nous n'avons pas osé refuser.

— Quelle position ? Monsieur Actéon.

— Garçon aide-apothicaire à l'hôpital Saint-Jean, de Brives.

— Ah ! mon ami, s'écria M. Brisset, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire, et Mme d'Omout suivit son exemple, voilà une carrière qui rivalise avec la mienne !

— Du moins, elle marche sur ses traces, voulut bien ajouter modestement le futur infirmier.

— Mais il n'y a pas d'uniforme, dit le docteur, c'est un grand malheur !

— Oh ! M'sieu, j'ai celui du collègue de Tulle qui me va encore, et que je mets tous les dimanches.

— Eh bien, franchement, mon ami, dit le docteur, qui avait repris son sérieux, je crois que cette position vous conviendra mieux que toutes les autres...

— C'est ce que je pense, puis que mon parrain l'a jugé ainsi.

— Et il doit joliment connaître l'humanité, M. Brulin, dit le docteur, puis-que voilà bientôt vingt ans qu'il inscrit tous les nouveau-nés et les décès du département de la Corrèze.

— On peut dire que tout le monde a passé par ses mains.

— Saurait-il, par hasard, l'âge au juste de Mlle Régina ? demanda M. Brisset, avec un air patelin qui intriguait Actéon.

— Non, Monsieur, puisqu'il n'y a que vingt ans qu'il est à la chancellerie ; ma tante Régina est née avant.

— Bien longtemps ?

— Sept ou huit ans avant, dit-il.

— Vous êtes sûr ?

— Certain, Monsieur le docteur, dit Ac-

téon, qui conçut le vague espoir que sa vieille tante pourrait bien épouser M. Brisset.

— Je l'aurais crue moins âgée, dit avec un sérieux risible le docteur.

— Elle l'est peut-être moins aussi ! s'empressa de dire le neveu zélé.

A ce moment Madeleine vint apporter la partition. Carolime obligée, disait-elle, de garder la chambre, ayant eu tout à coup une forte migraine.

Actéon Gamuche prit la partition d'un air désappointé ; puis, voyant qu'on ne disait mot pour le retenir, il se leva, salua gauchement Mme d'Omout et le docteur, et glissa dans le coin de l'oreille de Madeleine :

— Mes amitiés à Mlle Caroline.

— Soyez tranquille, dit la bonne en riant et fermant la porte derrière le grand benêt.

— Que ce garçon m'est antipathique ! dit Mme d'Omout ; la prochaine fois qu'il viendra, Madeleine, dites que nous n'y sommes pas.

M. Brisset se leva et regardant sa montre :

— Neuf heures, dit-il ; il faut que je vous quitte, Madame ; je vais retourner à Castel-Laféri voir mon malade.

— Présentez nos hommages et nos respects à la comtesse, dit Mme d'Omout.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, Madame.

— Au revoir, docteur.

Et, montant sur son âne gris, qui l'attendait, attaché à un anneau scellé dans le mur, M. Brisset se mit à trotter vers le château.

#### IV

Il trouva Mme d'Erville très alarmée. Elle vint au-devant de lui au haut de l'escalier et lui prenant la main :

— Ah ! docteur, dit-elle, je suis inquiète ! mon Didier a le délire, un délire affreux !

— Il n'y a rien d'extraordinaire à cela, Madame la comtesse, j'avais prévu ce délire, c'est un effet du sang qui se porte au cerveau : avez-vous fait exécuter ce que j'ai ordonné ? le bain de pieds, les sinapismes, la boisson rafraîchissante ?

— Oui, docteur, mais cela n'a produit aucun résultat.

— Nous allons bien voir.

Et M. Brisset entra dans la chambre du malade, précédé par la comtesse d'Erville. Didier reposait dans un petit lit blanc comme celui d'une jeune fille : sa tête blonde, animée par la fièvre, se tournait sur l'oreiller, tandis que ses yeux fixes et dilatés regardaient sans voir. Ses mains crispées repoussaient les couvertures que deux femmes de chambre avaient toutes les peines du monde à maintenir sur lui.

— J'étouffe... j'étouffe, disait Didier dans son délire ; à boire, à boire !

Et lorsque la comtesse, vigilante et oppressée, tendait un verre de tisane à ses lèvres agitées, et le jetait sur elle en disant :

— Mais donnez-moi donc à boire ! j'ai du feu dans les veines !... Et, se soulevant un instant sur son séant, il retomrait brisé.

Le docteur Brisset resta quelques minutes immobile au chevet du jeune homme, répétant tous les symptômes de cette souffrance ; puis, lui prenant la main, et regardant sa montre, il compta les pulsations. Ensuite il passa sa main sur le front de Didier : le front était brûlant et sec, pas une goutte de sueur n'y perlait. Le docteur fronça le sourcil, mais cette marque de mécontentement ne fut heureusement pas aperçue de la comtesse occu-

pée à border les couvertures.

— Que pensez-vous, Monsieur Brisset, dit-elle en se levant et l'interrogeant avec anxiété.

— Je passerai la nuit ici, dit pour toute réponse le docteur, en jetant son chapeau et sa canne sur une table ; il s'assit dans un fauteuil vis-à-vis du malade. Quant à vous, Madame la comtesse, dit-il, allez vous reposer pour être plus forte demain ; je me charge de soigner M. Didier cette nuit avec une de ces dames, ajouta-t-il, en montrant les femmes de chambre.

— Moi je resterai auprès de vous, dit Mme Régnier, la nourrice de Didier, une brave grosse femme.

— Mais je ne peux pas quitter mon enfant dans un pareil état ! dit la comtesse.

— Soyez tranquille, Madame, je vous le dis encore une fois, reposez-vous, tâchez de dormir, s'il y a quelque chose d'extraordinaire, je vous appellerai.

Mme d'Erville n'osait insister, surtout elle n'osait demander si son fils était en danger ; elle sentait son cœur défaillir à cette idée. Elle se pencha donc sur son fils, qu'elle embrassa longuement, et, suivie de sa femme de chambre, rentra chez elle.

Une fois qu'elle fut sortie, M. Brisset quitta son allure assurée, et, se levant vivement, il ôta l'abat-jour qui neutralisait la vive lumière de la lampe, et l'approcha ainsi des yeux fixes et ouverts de Didier. Le jeune homme ne fit pas un mouvement ; ses paupières restèrent ouvertes. Alors le docteur posa la lampe sur la table, remit l'abat-jour et appela Mme Régnier, haletante, restée immobile à regarder le docteur.

— Il est bien mal, n'est-ce pas ? murmura-t-elle d'une voix faible, tandis

qu'une larme furtive glissait sur sa joue ridée.

M. Brisset hocha la tête.

— Donnez-moi une cuvette, dit-il brièvement.

Hme Régnier apporta immédiatement l'objet demandé, alors le docteur tira de sa trousse une lancette, s'approcha de Didier, releva sa manche et, nouant un mouchoir fortement autour de son bras, fit gonfler la veine qu'il perça.

La vieille eut un moment d'anxiété horrible ; assez versée dans la science médicale, comme certaines paysannes, elle savait que le docteur allait tenter une épreuve décisive : si le sang ne paraissait pas, Didier était perdu. Dans son angoisse elle ferma les yeux... le bruit du sang, jaillissant dans la cuvette qu'elle tenait sur ses genoux, lui fit pousser un cri de joie.

— Sauvé ! dit enfin M. Brisset, avec un sentiment de satisfaction dont la nourrice lui tint compte.

— Ah ! mon Didier chéri, murmura-t-elle seulement, j'adresse pour toi un voeu à la Vierge !

— Vous faites bien, dit simplement le docteur.

A mesure que le sang coulait, les yeux du jeune homme s'éclaircissaient ; enfin, ses paupières battirent et se fermèrent. M. Brisset jugea prudent de terminer la saignée et banda le bras de Didier.

— Maintenant, dit-il à Mme Régnier qui regardait le comte avec des yeux pleins de larmes, tandis que ses narines se soulevaient dans une forte émotion, il faut que vous disiez à un domestique de courir chez le pharmacien qui est sur la place de l'Eglise et de m'apporter l'ordonnance suivante. Disant ces mots, M. Brisset se mit à écrire quelques lignes sur un papier qu'il remit à Mme Régnier ;

celle-ci ouvrit la porte et sortit avec précaution, pour ne pas attirer l'attention de la comtesse.

Resté seul, le docteur recouvrit lui-même avec soin son jeune malade et couvrit de bandeaux glacés son front brûlant. Cela fait et en attendant qu'on apportât la potion, il s'assit dans le fauteuil, laissant errer distraitement ses yeux autour de lui.

La chambre de Didier d'Erville n'aurait différé presque en rien de la chambre d'une jeune fille, si des armes en panoplie n'eussent pas étalé sur les tentures blanches leurs hardis trophées. Au moment où M. Brisset, après avoir admiré un yatagan persan, jetait les yeux sur une carabine damasquinée, Didier, qui avait repris apparemment un peu de calme se mit à murmurer :

— Oh ! l'indifférente, l'indifférente... Et, soulevant sa main, il fit un geste pour inviter une créature invisible à venir près de lui, mais bientôt il laissa retomber son bras en disant :

— Tu n'as pas de coeur !...

M. Brisset, étonné, regarda le jeune comte. Dans le demi-jour de la chambre, enveloppé de ses couvertures blanches, pâli par la saignée qu'on venait de lui faire, dompté par la fièvre contre laquelle il se débattait, Didier ressemblait à l'ange terrassé par Jacob, scène sublime dont l'église de Laféri possède un grand tableau, copié d'après le chef-d'oeuvre qui existe à Saint-Sulpice. Le docteur ne put s'empêcher de faire cette comparaison en lui-même, en se disant que "l'indifférente" ne devait pas avoir de goût, pour ne pas aimer un si charmant garçon.

Mme Régnier vint interrompre ses réflexions.

— Philippe, le cocher, est parti au grand galop, dit-elle à voix basse.

— Bien.

— Que je souffre ! s'écria Didier.

— Ah ! mon pauvre et cher Monsieur ! dit la nourrice en se précipitant à genoux près du lit, prenant la main du comte.

— Ah ! murmura-t-il charmé, est-ce donc toi ?

— Oui, c'est moi ! Ah ! monsieur le docteur, il m'a reconnu, s'écria joyeusement Mme Régnier.

Et comme celui-ci faisait un geste de doute.

— C'est bien toi, n'est-ce pas, Caroline ? reprit le jeune homme.

M. Brisset et la nourrice se regardèrent surpris.

— Quelle Caroline ? interrogea-t-il à voix basse.

— Le sais-je moi, Monsieur... à moins que ça ne soit... Mais non, Mlle d'Omont ne peut être aimée de Didier !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas de secret pour moi ; telle que vous me voyez, j'ai toujours été la confidente de cet enfant, et il ne m'a jamais dit un mot de Caroline...

— Du reste, Mlle d'Omont ne l'aime pas non plus, dit le docteur, se rappelant l'indifférence apparente de la jeune fille en apprenant la maladie de Didier. En revanche, Mme d'Omont a une grande affection pour lui, ajouta-t-il, et s'est inquiétée énormément de la gravité de son état.

— La brave dame ! dit la nourrice, à la bonne heure ! j'irai lui faire une visite, dès que notre enfant sera mieux.

On frappa légèrement à la porte, et Philippe entra, portant une petite bouteille cachetée que le docteur s'empressa de déboucher : il versa un peu du contenu dans une cuiller à bouche, la glissa entre les lèvres de Didier, qui parut se

calmer et s'assoupit peu à peu. M. Brisset se réinstalla dans son fauteuil sans quitter le malade du regard : Philippe était resté appuyé contre la porte, et Mme Régnier, toujours agenouillée près du lit, récitait des prières.

Tout à coup M. Brisset se leva et, s'approchant du comte comme s'il avait remarqué un changement en lui, passa la main sur son front qui se trouvait humecté de sueur. Alors, prenant une seconde cuillerée de la potion, il la fit encore avaler à Didier, qui poussa un soupir et ouvrit les yeux.

— Comment allez-vous, monsieur Didier ? demanda l'impatient nourrice.

Au lieu de répondre, il la regarda d'un air hébété.

— A boire ! dit-il.

— Domez la boisson qui est sur la veilleuse, dit le docteur à Mme Régnier.

Celle-ci obéit tout en grommelant :

— Seigneur, mon Dieu ; il m'est pas encore aussi bien que je croyais.

Une fois qu'il eut bu, Didier retomba sur son lit, dont Mme Régnier arrangea commodément les oreillers : M. Brisset fit alors signe à Philippe qu'il pouvait se retirer, et s'accommoda de son mieux lui-même pour dormir. Il était temps : trois heures du matin sonnaient à la pendule.

Mme Régnier pensa que si le docteur se permettait de dormir, c'est qu'il n'y avait plus de danger, et comme elle avait le sommeil léger, elle s'assoupit, la tête appuyée sur le bord du lit de son cher malade. Ils dormaient tous encore ainsi vers six heures du matin, lorsque la porte s'ouvrit doucement... si doucement même qu'ils ne se réveillèrent pas. La comtesse parut sur le seuil ; pâle, inquiète ; l'insomnie se lisait sur le bord de ses yeux rougis où les larmes avaient laissé des traces encore humides. Elle entra avec

précaution pour ne pas troubler le sommeil de son fils et de ses gardiens ; elle glissa pour ainsi dire jusqu'au pied du lit, où elle se pencha avec avidité, dévorant du regard cette belle tête tourmentée par la souffrance ; puis, approchant son visage de celui de son fils, elle posa ses lèvres sur son front. Si silencieux que fût ce baiser, il réveilla en sursaut Mme Régnier, et par suite le docteur.

— Ah ! c'est vous, madame la comtesse dit M. Brisset en rangeant précipitamment sa cravate dont le noeud avait tourné pendant son sommeil, et sa perruque qui était trop inclinée sur son front.

— Pardon de vous avoir réveillé, cher docteur, dit Mme d'Erville avec bonté, mais j'étais si tourmentée que je n'ai pas tenu au désir de voir mon fils ; eh bien ! monsieur Brisset, me répondez-vous de sa vie aujourd'hui ?

— Je peux vous en répondre, madame, si le malade ne fait pas quelque imprudence... qu'il prenne froid, par exemple.

— Oh ! ne craignez rien, nous ne le quitterons pas ; et combien de jours sera-t-il en danger, docteur ?

— Cela dépend, madame, mais dans huit jours je serai fixé.

— Huit jours ! La pauvre mère soupira, c'était huit jours d'angoisses dont son cœur s'effrayait. Mme Régnier joignit les mains, mais, jugeant, qu'il était de son devoir de relever le courage de la comtesse, elle vint près d'elle, lui disant mille choses pour la rassurer. Après bien des recommandations, M. Brisset prit congé de Mme d'Erville et remonta sur son âne, se dirigeant vers Laféri.

Comme il passait devant le bureau de poste, Mme d'Omout l'arrêta.

— Eh bien ! docteur, dit-elle, qu'y a-t-il de nouveau au château ? j'ai été tourmentée toute la nuit en pensant au cha-

grin que doit éprouver Mme d'Erville. Comment va M. Didier ?

— Pas aussi mal que je le présumais ; cependant je ne puis rien assurer d'ici à une semaine.

— C'est affreux ! murmura Mme d'Omout.

— Permettez que je vous quitte si vivement, dit M. Brisset en la saluant, cette nuit de fatigue m'a harassé.

— Certainement, docteur ; au revoir.

Mme d'Omout rentra dans la maison au moment où une petite tête cachée derrière ses fleurs et qui n'avait pas perdu un mot de la conversation murmurait ;

— C'est affreux de le savoir souffrir ainsi !

## V

Caroline, tout en ne paraissant pas prendre part à la maladie de Didier, en était réellement et profondément affectée ; assise près de sa fenêtre, elle suivait attentivement tous les mouvements qui venaient du château : c'était Philippe qui allait chez le pharmacien, le docteur Brisset qui retournait à Castel-Laféri, des paysannes qui allaient savoir des nouvelles de M. le comte d'Erville ; quand elles revenaient, Caroline aurait bien voulu leur demander si Didier était mieux, mais elle n'osait les interroger et dévorait son impatience sous une apparente tranquillité. Elle vit passer vers quatre heures le comte Arthur de Normens, qui arrivait au grand galop de son cheval. L'inquiétude de Caroline doubla à sa vue, car il fallait que Didier fût bien dangereusement malade pour qu'Arthur quittât son père souffrant, et accurût si vivement chez son ami. Au bout de quelques instants Mlle Sophie Lorin, vêtue de son éternelle robe jaune, et s'abriter

d'une ombrelle violette, passa laide devant la maison se dirigeant vers Castellaféri. "Elle aussi y va !" se dit Caroline, et pour que Mlle Lorin ne la vit pas, elle se cacha entièrement derrière ses fleurs. Elle se promit, en revanche, malgré le dégoût que lui inspirait Actéon Gumuche, de lui demander des nouvelles à la dérobée.

Le soir en effet, après le dîner, Mme d'Omont étant restée au bureau pour timbrer les lettres, Caroline se mit à sa fenêtre qu'elle ouvrit. Madeleine, prévenue, s'était assise sur le pas de la porte : il faisait clair de lune, et, comme tous les soirs, Actéon se promenait sur la place en jouant de son accordéon.

La jeune fille l'attendit impatiemment : impatientement est le mot, tant il est vrai que les personnes les plus vulgaires prennent à nos yeux des proportions phénoménales, quand elles peuvent, en quelque chose, calmer notre inquiétude. Enfin la maigre silhouette d'Actéon s'allongea sur la place au-devant de lui, comme pour marquer le chemin qu'il avait à suivre. Madeleine vit d'abord son ombre, puis le vit ensuite qui modulait quelques sons incohérents, mais la bonne l'arrêta à la première ritournelle.

— Oh ! monsieur Actéon, lui dit-elle à mi-voix, jouez donc "Gnou gnou" et chantez : mademoiselle vous écoute là-haut.

— Vrai ?

Il leva la tête et aperçut le joli profil de Caroline. Alors, s'asseyant à côté de Madeleine, il commença une ronde limousine, qui, ma foi ! ne manquait ni de charme ni d'originalité...

"Quand j'étais chez mon père petit gar-  
[de pastourio

"Il m'envoyait au champ pour garder les  
[agneaux.

"Gnou gnou Jean de Lignére vous ne  
[m'entendez guère,

"Gnou gnou Jean de Lignére vous ne  
[m'entendez pas.

Le refrain doux et triste fut répété en chœur par Madeleine et Caroline, et Actéon, tout fier de ce succès, continua :

"Il m'envoyait au champ pour garder les  
[agneaux ;

"Le loup il est venu qu'a mangé le plus  
[biau.

"Gnou gnou, etc.

"Le loup il est venu qu'a mangé le plus  
[biau.

"S'il n'eût été goulu, il m'eût laissé la  
[piaiu.

"Gnou gnou, etc.

"S'il n'eût été goulu, il m'eût laissé la  
[piaiu.

"Ou l'petit bout d'sa queue pour mettre  
[à mon chapiau,

"Gnou gnou, etc.

"Ou ben l'gros os d'sa cuisse pour m'fair  
[re un chalumiau,

"Pour faire danser les filles à chaque  
[printemps nouviau.

"Gnou gnou, etc.

"Pour faire danser les filles à chaque  
[printemps nouviau.

"Les belles et les laides tout en un seul  
[monciau.

"Gnou gnou, etc.

— Oh ! cette chanson-là a été composée pour les tantes ! se dit Madeleine quand Actéon eut fini ; puis tout haut : C'est délicieux cette chanson-là, m'sieu Actéon, vous la chantez...

— Demandez donc à Mlle Caroline si ça lui plaît, dit Actéon qui n'osait le demander lui-même.

— Elle lui plaît, j'en suis sûre, dit Madeleine ; mais dites donc, Monsieur Actéon, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire ce qui se passe au château ?

— On y soigne, dit Actéon qui voulut couper court à la conversation.

— Monsieur Gumuche, dit une voix douce au-dessus de lui, qui soigne-t-on donc à Castel-Laféri ?

— Ah ! vous voilà, mademoiselle ! dit Actéon levant la tête et tout heureux de cet entretien nocturne ; on soigne M. Didier, qui est fort malade. M. Arthur est installé au château, ainsi que le docteur et ma tante Sophie.

— Sophie ! soupira Caroline avec une humeur jalouse.

— Certainement ! on n'a pas trop de monde, et Mme d'Erville est reconnaissante à tous ceux qui viennent ; car enfin on peut l'attraper cette maladie, et si ma tante n'avait pas mis de la poudre de soufre dans ses bas, comme le lui a recommandé le docteur, elle n'y serait certes pas allée.

Caroline laissa Actéon et ferma sa fenêtre. Celui-ci choqué de ce peu de civilité promit de s'en venger ; il grommela quelques paroles dont Madeleine ne comprit pas le sens. La brave fille en fut effrayée, sachant combien pouvait être méchant un tel benêt ; elle l'appela doucement :

— Avez-vous encore quelque chose à demander ? fit celui-ci d'un air courroucé et regardant Madeleine avec des yeux haineux.

— Eh ! non, cher monsieur, dit-elle, vous ne vous êtes donc pas aperçu que Mme d'Omout vient de monter à la chambre de mademoiselle et que celle-ci a vi-

te refermé sa fenêtre, de peur d'être surprise causant avec vous ?

Actéon regarda un instant Madeleine d'un air de doute ; mais comme les âmes les plus stupides sont presque toujours les plus prétentieuses, il crut ce que lui disait la bonne, et s'approchant d'elle d'un air mystérieux

— Avez-vous fait ma commission hier ? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Qu'a dit Mlle Caroline ?

— Rien, monsieur. Elle a souri.

— Aujourd'hui vous lui remettrez ça, dit-il en tendant à Madeleine un petit papier plié en quatre.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

— Mlle Caroline le verra.

— Monsieur Actéon, je ne puis rien prendre si vous ne me dites ce que c'est.

— C'est... c'est mon portrait, quand j'avais quatre ans, dit-il.

— Il ne faut pas vous en priver, dit la malicieuse Madeleine, retenant un éclat de rire : du reste il doit être peu ressemblant ; m'est avis qu'il vaut mieux donner une fleur.

— C'est cela, dit-il, je lui donnerai une fleur ; vous m'attendrez demain à cette heure-ci, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

Et Madeleine rentra en riant, raconta son aventure à Caroline qui la désapprouva d'avoir permis à Actéon de lui envoyer une fleur.

— Tu ne sais pas combien ce benêt est prétentieux, dit-elle ; tu te moques de lui, lui te prend au sérieux, et je crains que tu ne t'embarrasses dans un chemin qui nous cause tôt ou tard du désagrément.

— N'ayez crainte, Mademoiselle, je prends tout sous mon bonnet, et si jamais cet iroquois se vante de quelque succès

ici, ce sera auprès de moi, ce qui fera bien rire, je vous assure.

Caroline secoua la tête ; mais, plus préoccupée de Didier que d'Actéon, elle l'oublia vite pour ne penser qu'au pauvre comte. Elle jugea mieux de ne pas envoyer la lettre ni le livre à Adrienne, dans un moment où la vie de son héros était en danger. "Plus tard, je l'enverrai lorsqu'il sera mieux, se disait-elle : mon Dieu, le pauvre jeune homme, s'il mourait tout de même, je ne pourrais plus voir Castel-Laféri, ni même la route où il passait si souvent ! pauvre M. Didier ! au bout du compte, ce n'est pas sa faute, si je suis sans dot ! Il ne m'a jamais dit que d'aimables et douces paroles ; des paroles banales, il est vrai, qui n'étaient ni prétentieuses ni offensantes comme celles que dit cet Actéon Gumuche. Que je suis humiliée de voir ce garçon apothicaire, ce fils de gendarme se placer sur les rangs, comme prétendu ! (et c'est le seul sur les rangs ! ajouta-t-elle avec un gros soupir). Mon Dieu, que vous abaissez mon orgueil ! si le respect de soi-même peut s'appeler ainsi. Tout de même, acheva-t-elle, j'ai paru bien indifférente vis-à-vis de M. Didier, mais je n'ai fait que mon devoir."

## VI

Les jours se passèrent assez rapidement jusqu'au dimanche matin : l'état du comte d'Erville était toujours le même, c'était bien une fièvre cérébrale. Arthur de Normens ne le quittait ni jour ni nuit. Mme d'Omont s'informait toujours avec empressement de la santé du comte, tandis que Caroline, paisible extérieurement, avait repris ses occupations habituelles. Le dimanche matin, Mme d'Omont, qui portait toujours sa robe de veuve, dit à Caroline de s'habiller aussi en noir ; elles

devaient se rendre à la messe anniversaire de la mort de M. d'Erville. L'église était encombrée de l'aristocratie et de la bourgeoisie des environs, sans compter celle de Laféri, bien entendu, qui était au grand complet. Ces demoiselles Lorin, vêtues de noir, avaient l'air de quatre corbeaux. Actéon devait chanter l'"O salutaris", accompagné par l'organiste de Brives. Ce devait être un grand triomphe pour lui, il s'attendait à faire une impression ineffaçable, lorsqu'un enrrouement — les enrrouements ne respectent rien ! — vint voiler cette voix si impatiente de se faire entendre. Actéon fut donc remplacé par le chanteur de la cathédrale de Brives, et personne ne perdit au change, bien entendu, si ce n'est Actéon Gumuche, bien affecté de ce contretemps. M. Célestin-Pantaléon Gumuche, son digne père, revêtu de son uniforme de premier brigadier, était fièrement planté à la tête des six gendarmes de Laféri. Un grand catafalque s'élevait au milieu de l'église, église trop simple, nous l'avons dit. Elle était en plâtre blanchi à la chaux, sans architecture aucune, et ressemblait de loin, à un fromage à la crème, mal moulé. Dix heures du matin sonnèrent à l'horloge de la mairie ; l'horloge modula ses premiers accords ; tout le monde était réuni dans la nef, sauf la comtesse que la maladie de son fils retenait près de lui. Dans le banc de la famille s'étaient placés Arthur de Normens et Mme Régnier, la nourrice. Caroline, sans le vouloir, se trouva près du jeune comte, qui ne la quitta pas des yeux ; il est vrai qu'au milieu de toutes ces villageoises, elle avait l'air d'un lys perdu dans une botte de foin. Dès que la cérémonie fut achevée, on se rendit sous le porche pour attendre la sortie du comte et celle de Mme Régnier. Mme d'Omont,



qui n'était pas intimement liée avec les d'Erville, trouva plus convenable de se retirer simplement chez elle, après la messe. Mais, à son grand étonnement, Mme Régnier vint frapper à sa porte, tandis qu'Arthur reprenait le chemin de Castel-Laféri, non sans jeter un dernier coup d'oeil sur la porte. Madeleine introduisit la nourrice dans le salon ; elle méritait bien cet honneur, car par ses longs services et son dévouement elle s'était acquis l'amitié de ses maîtres, qui la traitaient presque comme leur égale.

Mme Régnier venait de s'asseoir quand Mme d'Omout parut, suivie de Caroline, belle à ravir dans sa toilette de deuil. Mme Régnier se leva.

— Mme la comtesse d'Erville m'envoie, madame, dit-elle, vous remercier de la part que vous prenez à la maladie du cher Didier.

— Madame la comtesse est bien bonne de penser à moi, dit Mme d'Omout après avoir serré la main de Mme Régnier et l'avoir fait asseoir sur le canapé en face d'elle.

Caroline vint à son tour tendre sa petite main à la vieille nourrice, qui la regarda avec une expression indéfinissable qui troubla la jeune fille, sans qu'elle s'en rendit compte.

— Vous avez là une bien charmante enfant, ne put s'empêcher de dire Mme Régnier.

— C'est surtout une bonne enfant, honnête et raisonnable, dit Mme d'Omout. Mais donnez-nous, je vous prie, des nouvelles de M. Didier ; comment va-t-il ?

— Hélas ! Madame, toujours à peu près la même chose ; nous l'avons abîmé de sinapismes et nous avons une collection de médicaments qu'il boit depuis huit jours, sans que cela fasse apaiser cette mauvaise fièvre.

— C'est une fièvre cérébrale alors ?

— Oui, Madame, et tout ce qu'il y a de plus fort.

— Que je plains Mme d'Erville, ah ! Madame Régnier, je ne peux trop le répéter, et comme j'ai pour cette noble dame une sympathie profonde, quoique je n'aie eu le plaisir de la voir que deux fois !

— Votre sympathie a trouvé un écho sincère dans son coeur, je vous assure ; elle est née surtout d'une ressemblance qu'elle croit retrouver sur vos traits.

— Comment ? avec qui ?

— Avec une amie d'enfance qu'elle adorait et qu'elle a perdue de vue depuis son mariage.

— Serait-il indiscret de vous demander le nom de cette amie ? dit Mme d'Omout d'une voix émue.

— Mon Dieu, Madame, je l'ignore ; mais je puis vous dire le nom de jeune fille de la comtesse, elle s'appelait Valentine de Nyrier.

— Valentine de Nyrier ! s'écria Mme d'Omout avec une grande joie et se levant en battant des mains comme une enfant. Ah ! ma chère Valentine, je te retrouve donc enfin ! et ses yeux se remplissaient de larmes qui jaillissaient sur ses joues ; Caroline se précipita au cou de sa mère en pleurant aussi.

— Quoi ! Madame, dit la nourrice, seriez-vous cette amie si regrettée et dont la comtesse me parlait souvent ?...

— Marguerite de Vrillac, oui, c'est moi ! dit Mme d'Omout.

— Ah ! Madame, permettez-moi de vous serrer les mains, dit Mme Régnier avec un respectueux empressement, et faites le plaisir à Mme la comtesse de venir le plus tôt possible.

— Je veux d'abord lui écrire, dit-elle ; ma condition est trop différente de la

sienne maintenant, pour que je puisse de suite aller me jeter dans ses bras, comme mon coeur le désirerait.

— Mais Mme d'Erville sera si heureuse de vous voir ! de vous embrasser ! n'agissez pas cérémonieusement avec elle, accompagnez-moi à Castel-Laféri et tout sera dit.

— Non, madame Régnier, je sais ce que je dois à la comtesse d'Erville. Si vous voulez vous charger de mon message, je vous serais bien reconnaissante, et prenant une feuille de papier, elle traça les lignes suivantes :

“Madame la comtesse,

“Un heureux hasard, je dirai plutôt un miracle me fait retrouver en vous une amie dont l'amitié me serait bien précieuse si le temps ne l'avait pas effacée. Permettez-moi de me rappeler à votre très bon souvenir, et de vous exprimer l'entier dévouement de votre très respectueuse

Marguerite de VRILLAC,  
Veuve d'OMONT.”

Puis, pliant la lettre, elle la remit entre les mains de la nourrice, qui promit de rapporter la réponse ; en partant elle demanda une grâce à Mme d'Omout, ce fut d'embrasser Caroline. Pour toute réponse la jeune fille l'embrassa sur les deux joues avec un élan qui fit plaisir à Mme Régnier.

A peine celle-ci était-elle partie que Mme d'Omout riait et pleurait encore d'avoir retrouvé son amie, sa chère Valentine, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

M. et Mme Célestin-Pantaléon Gumuche et leur fils entrèrent dans le salon d'un air guindé et cérémonieux ; le brigadier, toujours en uniforme, vierge de

toute décoration, Mme Guillaume Gumuche, vêtue, — j'allais dire harnachée — d'une robe de damas de laine noire à ramages, d'un châle de l'Inde noir, d'un formidable chapeau de paille d'Italie, avec un bavolet violet, grand comme une basque de corsage, et une plume lilas passé formant diadème sur ses cheveux gris-roux. Cette toilette, encore imprimée des plis dans lesquels elle reposait depuis plusieurs mois dans l'armoire des Lorin, était imprégnée d'une odeur de camphre, prouvant toute l'attention qu'on avait mise à ce qu'elle ne fût pas mangée aux vers. Actéon, venu sans son accordéon, était étriqué dans son habit de collégien qui laissait apercevoir ses chaussettes bleues et ses manchettes blanches empestées la veille par ses tantes.

Mme d'Omout et Caroline, très ennuyées de recevoir ces hôtes mal élevés, firent cependant contre mauvaise fortune bon coeur, et vinrent leur tendre la main d'un air presque aimable.

— Madame d'Omout, je vous salue bien, dit M. Gumuche en s'embarrassant les jambes dans son sabre.

Césarine fit un plongeon. Actéon, moins timide, alla serrer la main de Caroline et celle de Mme d'Omout, puis vint s'asseoir sur le même canapé que son père et sa mère, se plaçant entre eux.

— Asseyez-vous donc, Madame, dit M. Gumuche à Mme d'Omout, comme s'il était chez lui.

Celle-ci, préoccupée d'autres pensées s'assit sans relever les paroles du brigadier.

— Madame d'Omout... commença-t-il.

— Laisse-moi parler, Pantaléon, dit Mme Gumuche en l'interrompant. Madame, nous venons vous prévenir que demain lundi nous viendrons avec toute ma famille vous entretenir d'une chose im-

portante et qui regarde votre honneur.

— Comment, Madame ? je ne comprends pas ! dit Mme d'Omout.

— Ecoutez ma brave dame, dit M. Gumuche d'un ton protecteur et plaçant son sabre sur ses genoux : faut vous dire d'abord que Laféri est un village respectable, qu'enfin ce bourg est renommé pour son honorabilité ; et bien qu'il y ait des gens qui se croient tout permis parce qu'ils viennent de Paris, la gendarmerie, la mairie, les gens extra de Laféri ne peuvent supporter sous leurs yeux des scènes scandaleuses.

Mme d'Omout, qui ne comprenait rien à ce discours, regardait les Gumuche d'un air étonné.

— J'dis ça et j'm'entends ! ajouta le brigadier.

— Je le pense, Monsieur, car pour moi je ne comprends rien, dit-elle.

— Demain on vous en dira plus long : pour aujourd'hui nous sommes venus vous voir, parce que ma femme m'a dit comme ça : "Dis donc, Pantaléon, puisque nous sommes habillés, allons faire visite à Mme d'Omout, ça fera passer l'temps."

— Vous êtes bien bons, dit Mme d'Omout saluant Césarine d'un air ironique.

— Faut vous dire, reprit Mme Gumuche, que nous vous avons prises en affection singulière depuis votre arrivée à Laféri. Toute ma famille et moi avons pensé : ah ! ces pauvres dames qui viennent toutes seules de Paris, qui sont isolées, inconnues, qui n'ont ni amis ni rien, faut leur être bon à quelqu'chose.

— Je vous suis bien obligée, dit Mme d'Omout.

— Nous ferons davantage plus tard, dit le brigadier d'un air mystérieux. A propos, vous savez qu'Actéon est entré hier à l'hôpital Saint-Jean de Brives,

ousqu'il a été reçu sans diplôme, grâce à nos protections.

— Quel diplômes faut-il donc pour être aide apothicaire ? demanda Caroline en souriant.

— Eh bien, les diplômes comme quoi il a été vacciné, baptisé, etc.

La jeune fille ne put s'empêcher d'éclater de rire et Actéon crut faire merveille en l'imitant.

— Et qu'est-ce que vous avez fait hier pour commencer ? dit Caroline quand son rire fut un peu calmé.

— On a vidé un homme pour voir ce qu'il y avait dedans, dit Actéon d'un air instruit.

— Ah ! quelle horreur ! fit Caroline.

— Horreur pour les filles, dit le brigadier ; mais pour les hommes c'est utile de connaître l'anatomie humaine ; vous êtes comme ma femme à ce qu'il paraît, qui ne peut pas me voir tirer mon sabre à la revue sans se trouver mal.

— M. le docteur Brisset, qui était présent à l'opération, m'a promis au premier de l'an un crâne tout neuf pour me récompenser de mes services, dit Actéon.

Le brigadier et sa femme regardèrent Mme d'Omout d'un air qui voulait dire : "Hein ! que notre fils a du génie !"

Mme d'Omout, tout occupée de l'idée d'avoir retrouvé son ancienne amie, fit naturellement tourner la conversation sur Castel-Laféri, à la grande joie de Caroline.

— Nous avons des nouvelles toutes fraîches par ma soeur Sophie, dit Mme Gumuche d'un air important : voici cinq jours qu'elle ne quitte pas M. Didier ; aussi la comtesse l'embrasse-t-elle à tout bout de champ en l'appelant son amie. C'est que les d'Erville sont de vrais gens nobles, et pas fiers ! cependant ils tiennent à l'honnêteté, appuya-t-elle. Mme

la comtesse a donné à Sophie un fichu directoire en vraie dentelle, de vraie valencienne ! et Didier ne reprend sa raison que lorsqu'il est seul avec Sophie.

— Comment ça ? demanda Caroline qui pâlisait malgré elle de toutes ces absurdités.

— Oui, on dit qu'il a le délire ; mais pas toujours, à ce que dit ma soeur : ces jeunes gens c'est si malicieux !

Mme d'Omont et Caroline furent piquées de cette double entente que Mme Gumuche laissait supposer de la part d'un mourant, et elles froncèrent le sourcil.

Le brigadier se leva enfin, puis prenant la main de Caroline dans laquelle il tapait :

— A demain, à demain, fillette, dit-il en riant et sortant à reculons, tout en regardant la jeune fille qui ne comprenait rien à ce manège.

— A demain, ma Caroline, dit Actéon en suivant son père, mais si bas qu'heureusement elle ne l'entendit pas.

— A demain, ma petite dame, dit la Césarine, prenant du bout des doigts la main que lui tendait Mme d'Omont et relevant très haut sa robe pour qu'on aperçût son jupon brodé.

A peine les Gumuche venaient-ils de partir que le coupé de la comtesse d'Erville s'arrêta devant le bureau de poste. Le cocher Philippe descendit de son siège et remit à Madeleine une lettre pour sa maîtresse, qui était ainsi conçue :

“Chère Marguerite,

“Viens vite, je t'attends pour t'embrasser comme je t'aime.

Ton amie,

VALENTINE”.

Dire la joie de Mme d'Omont et de Caroline en lisant cette lettre est difficile à

peindre ; elles montèrent dans le coupé, dont Philippe abaissa les fenêtres de bois, marque distinctive qu'on venait exprès les chercher, et, remontant sur son siège, fouetta ses chevaux qui reprirent le chemin de Castel-Laféri.

Les Gumuche, qui à la vue de la voiture étaient restés pétrifiés sur place, rentrèrent chez eux, on ne peut plus étonnés ; et les aboiements des chiens ne les empêchèrent pas de grimper au premier étage, où les demoiselles et le père Lorin étaient accroupis près des fenêtres, n'ayant rien perdu de cette scène.

— Eh bien, vous avez vu ! s'écria Césarine en entrant tout essoufflée ; un coupé pour ces dames ! en v'la ti du luxe pour des marchandes de timbres-poste !

— Bah ! dit le père Lorin, c'est sans doute qu'la dame d'Omont connaît une médecine et va l'indiquer.

— C'est peut-être vrai ! dit Véronique.

— Mais pourquoi leur envoyer la voiture, dit Marie, tandis que Sophie y va à pied ?

— Et ce cher docteur Brisset aussi ! dit Régina.

— M'sieu Brisset, il va sur son âne, c'est bien assez pour un médecin qui gagne cent sous par visite, dit le père Lorin, il est toujours assez tôt arrivé ; quant à Sophie, puisqu'elle fait la jeunette, faut bien qu'elle montre ses jambes de quinze ans !

Ainsi finit le débat élevé chez les Lorin par le départ des dames d'Omont, que nous suivrons à Castel-Laféri, si vous le voulez bien.

## VII

Mme d'Omont et Caroline, oppressées d'émotions bien différentes, mais joyeuses toutes deux, souhaitaient avec impatien-

ce le moment d'arriver. A peine furent-elles descendues de voiture que Mme Régnier les mena dans la chambre de la comtesse, qui les y attendait. En voyant entrer son ancienne amie, elle se jeta dans ses bras par un mouvement plein de cœur et d'élan qui brisait toute distance entre elles. Mme d'Omout l'embrassait en pleurant et Mme d'Erville tout émue murmurait.

— Dieu soit loué, chère Marguerite, je te retrouve... Ah ! que je suis heureuse !...

Et la vicomtesse se laissa tomber sur un canapé, faisant asseoir près d'elle Mme d'Omout.

— Chère Valentine... murmurait celle-ci... hélas ! que d'années longues et pénibles se sont écoulées depuis notre dernière entrevue !...

— Oublions-les, Marguerite, pour ne penser qu'à la joie de nous retrouver... Mais comme tu as une grande fille ! ajouta-t-elle, attirant Caroline sur ses genoux, je l'avais déjà remarquée pour sa beauté ; elle est une grande consolation pour toi, n'est-ce pas ?

— Elle est mon unique bonheur, je puis dire.

— C'est comme mon Didier ; je n'ai de bonheur que lorsqu'il sourit ; ainsi songe quelle douleur pour moi de le voir souffrir !

— Où est-il, ce cher enfant, que je l'embrasse ? dit Mme d'Omout en se levant.

— Là, dans la chambre à côté, viens, je vais t'y conduire.

Et, prenant le bras de son amie, Mme d'Erville dit à la nourrice :

— Chère Régnier, amène-nous Caroline.

Ce que la vieille femme fit avec empressement.

Elles entrèrent donc dans la chambre de Didier : Mme Sophie et Arthur étaient tous deux assis dans un coin de la pièce, l'une brodait, l'autre lisait. En voyant entrer ces dames, ils se levèrent : Arthur alla au devant de la comtesse, Sophie resta comme pétrifiée à la vue des visiteuses et plissa sa lèvre mince dans un sourire dont un observateur eût pu tirer force commentaires.

— Permits-moi de te présenter le comte Arthur de Normens, dit la comtesse à son amie.

Mme d'Omout, qui se sentait plus à l'aise dans ce monde vraiment de son rang, salua le comte avec une bonne grâce qui sentait la femme distinguée ; Arthur s'inclina respectueusement devant elle, ainsi que devant Caroline, qui lui rendit gracieusement son salut.

Sophie Lorin pâlit de colère et serra ses doigts nerveux autour du dossier de la chaise contre laquelle elle s'appuyait. Comme elle était au bout de la chambre et que tout le monde s'était empressé auprès du lit de Didier, on ne fit pas attention à elle dans le premier moment. Seule Caroline la vit et se tint sur ses gardes : d'un autre côté, les yeux d'Arthur la guettaient ; elle dissimula donc avec peine, mais avec un courage inouï, l'émotion qu'elle éprouva en voyant Didier. Mme d'Omout embrassa le jeune malade sur le front.

— Je trouve qu'il est moins agité que tout à l'heure, dit la comtesse s'adressant à Arthur, son teint est aussi moins animé.

— M. le comte en effet dort paisiblement depuis qu'il a pris sa dernière position, dit Mme Sophie qui s'avança.

— Ah ! pardon, chère demoiselle, dit Mme d'Erville, je ne vous avais pas vue ; je suis si troublée depuis que j'ai appris

que Mme d'Omout est mon ancienne amie Marguerite de Vrillac, que c'est à peine si je vois ce qui se passe autour de moi.

Sophie qui ne comprenait rien aux paroles de Mme d'Erville, ne voulut cependant pas l'interroger : elle tendit sa main maigre à Mme d'Omout, salua de la tête Caroline, mais d'un air si méprisant que la jeune fille en fut indignée. Mmes d'Erville et d'Omout, après s'être assurées que Didier dormait toujours, passèrent dans l'autre chambre ; elle avaient tant de choses à se dire ! Mme Régnier resta donc avec Caroline, Arthur et Sophie dans la chambre du malade. La jeune fille jetait des yeux étonnés sur toutes les gravures qui entouraient la pièce. Mais parmi ces tableaux divers deux surtout la frappèrent : ce fut d'abord une copie de la Vierge de Raphaël, qui dominait toutes les autres par sa virgine et candide beauté, et une Flore paraissant jouir d'une place privilégiée au chevet du lit de Didier, et qui ressemblait à Caroline, traits pour traits. Elle s'approcha du tableau, pour mieux l'examiner : il était peint à l'aquarelle, et au coin près du cadre étaient écrits ces mots de la main du comte : "Laféri, mai 1850". Cette fois elle ne douta plus que Didier ne l'eût dessiné d'après elle et en fut toute joyeuse. Il pensait donc à elle ? elle était donc jolie ? Ces deux suppositions lui étaient douces au cœur, et elle oublia pour un instant les Gumuche et leurs méchants propos pour ne se complaire qu'à regarder Didier. En le voyant affaibli, le sentiment qu'éprouvait Caroline à son égard n'était plus le même que lorsqu'elle le voyait bien portant galoper sur la route : c'était à présent avec une tendresse presque fraternelle qu'elle considérait le pauvre malade. Oh ! que n'eût-elle donné, en ce moment, pour que ses yeux se rouvris-

sent, et retrouver son regard qu'elle aimait tant ! sa bouche crispée, qui savait si bien sourire ! Pour le voir bien portant, gai et plein de vie, elle n'eût certes pas balancé à donner la sienne, et cela sans se douter du sacrifice qu'elle ferait, tant le dévouement et l'abnégation à celle qu'on aime annule tout sentiment personnel. Arthur cependant vint près d'elle lui parler de choses banales ; et Caroline lui en voulut d'interrompre ses rêveries. Sophie, pendant ce temps, se mit à bavarder avec Mme Régnier et la pria de faire remettre à sa famille un petit mot qu'elle se mit à griffonner, et dont voici le contenu :

"On a découvert que Mme d'Omout s'appelait autrement ; la comtesse l'appelle Marguerite tout court— c'est peut-être qu'elle a été son ancienne femme de chambre. — Je reste pour observer ; mais dispensez-vous d'aller demander la main de la petite, avant que je n'aie pris de plus amples informations.

Sophie."

"P. S. — Surtout ne donnez pas de lait à Fidèle ! vous savez que ça le dérange."

Mme Régnier, qui était loin de deviner ce que pouvait renfermer le billet, promit de le faire parvenir ; en même temps que la comtesse d'Erville faisait prévenir Madeleine, de la part de Mme d'Omout qu'elle ne serait à Laféri que le surlendemain. Sophie n'avait pas perdu des yeux Arthur, et avait vu tout l'effet que lui produisait Caroline. Elle se promit de se servir de lui comme d'une arme offensive.

Pendant les deux jours que les dames restèrent à Castel-Laféri, elle fit tout son possible pour toujours réunir Arthur et Caroline, quoique celle-ci ne cherchât nullement à s'éloigner de sa mère. Mais So-

## VIII

phie était ingénieuse et habile dans ses machinations : de plus, le comte de Normens, qui se plaisait à parler à Caroline, saisissait avec empressement les occasions que la rusée Lorin mettait sous ses pas. Elle avait fait tant et si bien que Caroline n'était pas restée une seconde seule près du lit de Didier, et qu'en revanche Arthur était très assidu auprès d'elle. Ce fut donc presque avec joie que Mlle d'Omout remonta dans la voiture qui devait la reconduire au village. Elle sentait bouillonner en son coeur une haine sourde contre cette Sophie, mais s'avouait vaincue par la méchanceté de son adversaire, tout en offrant à Dieu ses souffrances morales et remettant en sa miséricorde le soin de son avenir. Elle écrivit à Adrienne, lui demandant conseil. Quelques jours après le courrier lui apportait une lettre de son amie.

“ Chère Caroline,

“ Il faut bien peu de chose pour te désespérer, et une vieille Lorin n'est pas aussi à craindre que tu veux bien te le figurer. Le tout est de savoir quel but la fait agir, de manière à te compromettre aux yeux de la comtesse. C'est ce qu'il faut apprendre, et alors je mettrai tout mon génie amical à ta disposition, pour te débarrasser de cette vieille chouette, quand je devrais réunir toutes les chauves-souris de notre vieux domaine de la Ferrière pour les lui envoyer en guise de parure de noce.

Adrienne.

“ P. S. — Quant à ton idée, que Sophie puisse avoir quelques prétentions sur le coeur de Didier, c'est tout à fait ridicule : les furies n'ont jamais osé convoiter la pomme de Paris”.

Caroline était toute préoccupée de cette lettre et du moyen de découvrir le secret de Sophie, lorsque Madeleine vint soulever un coin de ce sombre mystère.

— Mademoiselle, dit-elle un jour à Caroline, vous me devez une fameuse chandelle, allez !

— Comment ?

— Je vous ai débarrassée d'un importun et d'un amoureux ridicule.

— Actéon Gumuche ?

— Lui-même, mademoiselle. Voyant que ce benêt osait lever les yeux jusqu'à vous, j'ai jugé nécessaire de faire tourner cette flamme indigne à mon profit. Pour cela faire, je l'attendais tous les soirs sur le pas de la porte où il venait jouer ses airs, que je trouvais toujours charmants, bien entendu. Il a été, paraît-il, si flatté, qu'il m'assurait de son éternel amour, et m'a promis la cervelle d'une folle conservée précieusement dans de l'esprit-de-vin : j'avoue qu'un petit bijou m'aurait fait plus plaisir, mais je n'ai pas osé refuser.

Caroline rit très fort, on le pense bien, en apprenant cet exploit d'Actéon ; elle n'eut rien de plus pressé que d'aller le raconter à sa mère, qui en rit aussi.

La comtesse d'Erville ne pouvait plus se passer de son amie ou de Caroline ; et comme elles ne pouvaient s'absenter toutes les deux à cause du bureau de poste, une d'elles allait alternativement passer un jour au castel, tandis que l'autre restait à Laféri.

Le soir de la conversation de Madeleine, Caroline était partie du château, lorsque le père Gumuche vint prévenir Mme d'Omout, que le lendemain matin, toute la famille viendrait pour cette cause importante et touchant son honneur dont elle voulait l'entretenir.

Mme d'Omont, qui ne se doutait aucunement de ce que voulaient les Gumuche, dit qu'elle serait enchantée de les recevoir. Le lendemain vers dix heures du matin, la famille fit son entrée suivie de deux chiens seulement, ayant bien voulu laisser les deux autres à la maison, avec Marie Lorin. Les dames avaient fait une toilette recherchée : robes de damas de laine à grands ramages, châles tartans, chapeaux à fleurs et gants blancs ; M. Gumuche en uniforme, le père Lorin vêtu d'un habit à queue de morue, et Actéon d'un costume complet tout neuf couleur vert d'oie. Mme d'Omont ne sut que penser de cette élégance, elle qui n'avait que sa robe de chambre en jaconas et son bonnet de dentelle. Elle fut aussi étonnée de voir que Sophie avait quitté le château pour venir, et ne savait à quoi attribuer cette étiquette. De plus, la figure de toute la famille était froide et cérémonieuse ; on ne se donna pas la main comme d'habitude, des saluts prolongés furent leur entrée : Mme d'Omont, embarrassée, murmurait des mots qui n'avaient pas de sens, elle les pria enfin de s'asseoir, ce qu'ils firent, toujours avec une froideur qu'ils supposaient être d'une grande dignité.

Ce fut le père Lorin qui prit le premier la parole, après avoir respiré une bonne prise de tabac, puisée dans sa tabatière de bois jaune :

— Chère madame d'Omont, commençait-il, l'éducation des filles, c'est difficile ! Tel que j'vous l'dis, j'parle par expérience ; car celle de nos soeurs nous a donné assez de mal — et comme les vieilles filles se récriaient d'un air indigné, — ne m'interrompez pas, dit-il, j'sais ce que je dis. Donc, faut en vouloir aux parents, quand, quelquefois, les filles ne leur z'obéissent point.

— Que voulez-vous dire, monsieur, dit

Mme d'Omont en fronçant le sourcil ?

— Il n'y a pas deux chemins à prendre pour vous dire que mamselle Caroline est sur la largue de tout le monde.

— Mon frère veut dire que les mauvaises langues parlent contre elle, dit Sophie.

— Et que disent ces mauvaises langues ? dit Mme d'Omont.

— Jamais je ne serions venu blesser votre coeur maternel, si nous n'avions le baume pour le guérir, dit Césarine Gumuche, que tous ces préambules impatientaient. Vot' Caroline aime un membre de notre famille, Actéon, enfin. Elle lui a donné des rendez-vous certifiés — ce n'est rien de mal, — mais y n'en faut pas tant pour que tout Laféri en soit indigné ; on a parlé comme ça d'écrire au gouvernement pour cause de mauvais exemple, de faux nom, que sais-je, moi, des bêtises ! Mais comme Actéon est la cause principale de tous les cancan nous venons vous offrir réparation.

Mme d'Omont qui s'était à peine contenue pendant que Mme Gumuche parlait, se leva, pâle de colère.

— Vous mentez ! vous mentez ! dit-elle d'une voix terrible.

Et prenant le bras d'Actéon qu'elle secoua rudement :

— Où Caroline t'a-t-elle donné des rendez-vous ! quand ? pourquoi ? Parle, vilain nigaud que tu es !...

— Les insolences sont inutiles, dit Actéon, retirant son bras endolori qu'il frotta ; elle n'a rien fait d'mal, qu'on vous dit. Le soir, elle m'écoutait à la porte tandis que je jouais de l'accordéon.

— Tu mens... Caroline ne m'a jamais quittée un instant, et, s'il faut dire toute la vérité, elle te déteste ! dit Mme d'Omont au paroxysme de l'exaspération.

Comme la famille regardait alternati-



vement Actéon qui rougissait, et Mme d'Omont, pâle de colère, la porte s'ouvrit livrant passage à Madeleine. A sa vue Actéon devint plus rouge que ses mains de betterave, et baissa les yeux d'un air

— Que voulez-vous, Madeleine ? dit Mme d'Omont assez brusquement.

— Je viens pour démentir M. Actéon, Madame ; il dit que mademoiselle lui a donné des rendez-vous, quand c'était moi qui m'amusais de lui et de ses chansons, et surtout lorsqu'il me disait m'aimer tendrement, en m'appelant "sa chère petite Madeleine" ; est-ce pas vrai, monsieur Actéon ?

Et la bonne s'avancait en souriant vers le jeune homme, qui suait à grosses gouttes, et lui tapant familièrement sur l'épaule :

— Voyez-vous, monsieur, c'est pas bien de mentir ! fit-elle.

Toute la famille Gumuche avait pâli d'un même coup, et, par un mouvement qui leur était sans doute familier, le père Lorin serra son poing menaçant, tandis que le brigadier posait noblement sa main sur la poignée de son sabre. Quant à Mme d'Omont, elle avait repris son sourire habituel. Elle dit à ces dames avec un ton poli qui contrastait avec sa violence de tout à l'heure :

— Je suis vraiment fâchée de ce qui-proquo, mesdames. M. Actéon avait pris Madeleine pour ma fille, c'est une erreur que je suis très heureuse de réparer ; et, puisque vous étiez venues offrir un dédommagement, vous le devez à Madeleine...

Le ton quelque peu ironique de Mme d'Omont irrita la famille Gumuche. Césarine se leva, et allant à son fils :

— Réponds, brigand, dit-elle, nous as-tu fait un conte ? Est-ce Caroline ou Madeleine qui te donnait des rendez-vous ?

— Madeleine, répondit faiblement Actéon, sentant la main de la bonne peser de tout son poids sur son épaule.

Mais, avant qu'il ait achevé la dernière syllabe de ce nom, qui n'est cependant pas long, il reçut un vigoureux soufflet de la main osseuse de Mme Gumuche, tandis que le brigadier le prenait par une oreille, le forçant à regagner la porte.

— Lâchez-moi, criait Actéon qui pleurait, c'est votre faute, c'est vous qui avez voulu que j'accuse Caroline !

Mme d'Omont n'en entendit pas davantage, la famille s'étant éclipsée avant qu'elle ait pu prononcer un mot. Elle tomba sur une chaise, tandis que Madeleine riait à gorge déployée, montrant ses trente-deux dents et soutenant de ses deux mains sa poitrine suffoquée par le rire.

— Ah ! Madame, dit-elle dès qu'elle put parler... quelle comédie!... ils venaient vous offrir leur fils pour gendre... ah ! la bonne farce ! ils sont impayables, ces gens de Laféri.

— Ces gens sont nos ennemis maintenant, dit Mme d'Omont qui ne partageait pas l'hilarité de sa servante ; voici encore un de vos coups, Madeleine ! vous êtes bien légère, ma fille.

— Hélas ! non, Madame, dit Madeleine reprenant son sérieux et venant baiser respectueusement la main de sa maîtresse ; ce que j'ai fait, c'était pour le bien ; vous le verrez plus tard.

— Je le souhaite, répondit-elle simplement.

Caroline arriva toute joyeuse de Castel-Laféri quelques moments après. Didier avait repris connaissance ; le docteur non seulement répondait de lui, mais encore il assurait que dans quinze jours, il marcherait, mangerait comme tout le monde. M. Brisset qu'avait accompagné

la jeune fille, vint certifier ses paroles. Ce fut une vraie joie pour Mme d'Omont qui oublia presque l'ennui qu'elle venait d'éprouver pour se réjouir de cette bonne nouvelle. Cependant il fallut faire part à Caroline de tout ce qui s'était passé; aussi, dès que M. Brisset fut parti, elle lui raconta en détail la scène du matin. Caroline sentit toute sa joie s'évanouir à ce récit; elle comprenait à présent la méchanceté de ces vieilles filles jalouses et prétentieuses, elle craignait surtout qu'elles n'allassent faire des bavardages chez la comtesse.

— Valentine ne les croira pas, disait Mme d'Omont qui voulait rassurer sa fille.

Caroline n'en devint pas moins triste; elle pensa immédiatement que la famille Lorin se vengerait d'elle. Ce pressentiment qui l'obsédait vint répandre une ombre sur son beau visage, comme parfois un nuage vient obscurcir le ciel pur d'un jour d'été.

Le lendemain, Mme d'Omont se rendit à Castel-Laféri. Quand elle revint, elle paraissait préoccupée; c'est en vain qu'elle voulut cacher à Caroline son tourment: la jeune fille était trop habituée à lire tout grand ouvert dans le cœur de sa mère pour ne pas sentir que ce chagrin n'était pas étranger au sien: elle n'osa l'interroger; lorsqu'il s'agit du cœur, on préfère une folle incertitude à une cruelle réalité. Le jour suivant ce devait être au tour de Caroline à aller au château; mais Mme d'Omont ne parut pas s'apercevoir qu'elle ne s'apprêtait pas à partir et ne lui dit pas un mot pour l'engager à y aller. Le soir venu, la jeune fille sentit son cœur se serrer d'un triste pressentiment; elle appuya son front contre la vitre de sa fenêtre qu'elle n'o-

sait ouvrir et laissa couler les larmes qui gonflaient ses yeux.

— Hélas, Mon Dieu! murmurait-elle, pourquoi me laissez-vous ainsi calomnier injustement? je suis innocente, vous le savez bien: toutes les ruses de ces vilaines gens réussiront donc! vous les laisserez donc ainsi triompher de moi! oh! ayez pitié de moi, mon Dieu, secourez-moi!...

Ayant puisé un peu de force dans cette petite prière, elle alla se placer silencieusement près de sa mère, qui distribuait ses lettres, et Madeleine qui tricottait des bas pour le prochain hiver.

## IX

Cependant Mme d'Omont se rendait chaque deux jours à Castel-Laféri; quant à Caroline, accusée d'avoir voulu plaire à Actéon et ensuite à Arthur de Norvens, elle avait perdu considérablement son prestige dans l'esprit de la comtesse, Mme d'Omont n'ayant pas eu la force de combattre les sentiments hostiles que Sophie animait tout bas. Mme d'Omont était reçue à bras ouverts à Castel-Laféri. Mme d'Erville ne parlait plus d'y faire venir Caroline. Didier, qui entrait en pleine convalescence et se promenait tous les matins sur la terrasse au bras d'Arthur, ignorait seul ce qui s'était passé et taxait d'indifférence la conduite de la jeune fille à son égard. Lorsqu'il entendit enfin parler de la prétendue aventure d'Actéon Gumuche, il se mit à rire, c'était tout ce que méritait cet incroyable mensonge; et quand Sophie, sa vigilante garde-malade, lui parla de l'amour de Caroline pour Arthur, il interrogea franchement son ami: le comte de Norvens avoua que Mlle d'Omont avait toujours été pour lui d'une froideur digne d'une statue, malgré les

frais d'amabilité qu'il avait faits pour lui plaire. Didier pensa donc que Caroline était une de ces beautés froides et indifférentes qui savent se faire aimer sans donner un seul sourire, un seul espoir à ceux qu'elles charment. Il soupira, ferma à demi ses grands yeux et, abrité par un parasol que Mme Régnier tenait penché au-dessus de sa tête, il se mit à rêver avec cette somnolence que procure toujours une convalescence. Son esprit, que la fièvre avait longtemps abattu, sentait plus vivement chaque émotion et il ne sut pas pourquoi des larmes vinrent perler le bord de ses cils. Mme Régnier aperçut ces symptômes de tristesse et, regardant le jeune malade avec une tendresse toute maternelle :

— Qu'avez-vous, cher monsieur Didier ? lui dit-elle.

— Je m'ennuie ; fit le jeune homme avec la câlinerie d'un enfant gâté.

— Et que veux-tu pour te distraire ? dit Arthur de Norvens, en train de faire jouer les chiens de chasse, je suis prêt à me sacrifier à ton caprice. Parle, cher ressuscité, as-tu des idées noires ? je m'offre à avaler des poisons terribles ou me jeter dans ton vivier pour nourrir tes carpes, comme les esclaves de Néron ; si tu n'as pas une humeur si sauvage et que le goût de la chair humaine ne te plaise pas, je veux bien te lire des romans, raconter des aventures, courir après des papillons, te faire des spectacles, donner des fêtes où nous ferons sauter les petites paysannes des environs qui ne sont pas à dédaigner, ma foi... J'ajoute à cela que je m'offre pour ramer ta barque, conduire tes chevaux, soutenir tes pas. Enfin réponds, cher sultan, je suis à tes ordres..

— Tu m'ennuies, Arthur, répondit Didier de sa voix dolente ; nourrice, dis-

moi quelque chose, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Régnier.

— Dame ! Monsieur le comte, après toute l'énumération de M. Norvens, je ne vois pas...

— Viens que je te parle tout bas...

La nourrice se pencha vers lui.

— Oh ! s'il y a des secrets, s'écria Arthur, en pirouettant sur ses talons pour donner un coup de martinet à ses chiens qui le tiraient par le bas de sa jaquette grise, s'il y a des secrets, tu es sauvé, mon cher ; il n'y a rien de bon comme les mystères pour rétablir les convalescents !

Cependant la nourrice avait entendu les lèvres de Didier lui murmurer d'un ton embarrassé :

— Chère nounou, je voudrais un livre à lire ; mais comme je connais tous ceux de la bibliothèque, j'en voudrais un de chez une autre personne... Mme d'Omont, par exemple, doit avoir des romans de Paris... tu iras lui en demander, n'est-ce pas, chère Régnier ?

— Avec plaisir, Monsieur Didier, dit-elle.

Le lendemain—il y avait huit jours déjà que le comte d'Erville était entré en pleine convalescence, — le courrier de Paris apporta deux lettres à ces dames d'Omont : l'une, adressée à Caroline, était d'Adrienne ; l'autre avait un cachet du ministère de l'intérieur et était adressée à Mme veuve d'Omont, née Vrillac. Celle-ci l'ouvrit en tremblant ; quand elle en eut lu le contenu, elle la laissa glisser à terre, tandis qu'elle tombait affaissée dans un fauteuil.

— Les misérables !... murmura-t-elle.

— Qui donc, misérables, chère maman ? demanda Caroline en l'embrassant.

— Ces Gammache, ces Lorin ; ils ont écrit à Paris je ne sais quelle infamie ;

toujours est-il que l'on me retire mon bureau de poste et que l'on m'en donne un dans les Landes, avec une diminution de deux mille francs.

— C'est moi qui en suis cause ! s'écria Caroline tout en larmes.

— Ah ! par exemple, chère enfant, chère bien-aimée, dit Mme d'Omout attirant sur son cœur la jeune fille qui sanglotait : tu es un ange, Dieu te récompensera de tes humiliations. Du reste, que nous fait l'estime de ces gens de Laféri ! ils ne méritent pas la nôtre...

Mme d'Omout se consola en consolant sa fille, et puis Madeleine assurait que la Bretagne était le plus beau pays du monde. La lettre d'Adrienne, qui ne fut lue que plus tard, conseillait à Caroline de ne pas se courber sous la méchanceté de ses voisines ; elle l'engageait vivement à aller quand même à Castel-Laféri : "Lorsqu'on te vois, écrivait-elle, tu te justifies toi-même."

Caroline était intérieurement brisée de cette nouvelle déchéance, qui allait la séparer pour toujours de la famille d'Erville : "C'est à cause de moi que la comtesse n'a pas été aussi bonne pour ma mère qu'elle aurait dû l'être, disait-elle ; on craint mon influence funeste — elle souriait ironiquement en pensant cela — on a peur que Didier m'aime... Oh ! n'ayez crainte, madame la comtesse, ajouta-t-elle à part et entre deux soupirs, on ne saura jamais mon amour pour lui, car il est si bien caché sous ma feinte indifférence..." z zz z

De sa fenêtre, Caroline vit passer la famille Lorin, qui jetait des yeux dédaigneux sur l'humble bureau de poste.

— Qui donc les remplacera ? dit d'une voix très haute Césarine Gumuche, afin qu'on l'entendit et qu'on sût qu'elle était

instruite du succès de ses démarches à Paris.

— Ce sera une nommée Mme Bernier, une brave femme celle-là, répondit Sophie.

— Une vraie bourgeoise, ce qui vaut mieux qu'une fausse noble, ajouta Mlle Véronique qui boitait comme la fée Raieuse.

— Et une qui n'aura pas de fille aussi fière et aussi sottre, dit Mlle Régina.

Actéon les accompagnait, son accordéon sous le bras, d'un air moins triomphant que d'habitude ; il poussa un soupir qui contrastait avec les paroles de ses tantes et leva involontairement des yeux vers la fenêtre de Caroline, qui avait tout entendu, heureusement invisible derrière ses fleurs.

— Veux-tu pas regarder comme ça en lair ! dit Mlle Sophie d'un air bourru ; tu sais bien qu'on ne t'aime pas de ce côté-là.

Actéon baissa la tête sans répondre et continua sa route. Une fois qu'ils furent hors de vue, Caroline, qui avait le cœur gonflé de larmes, traversa la place et se rendit à l'église qui était solitaire ; elle s'agenouilla sur un des derniers bancs, tandis qu'un beau rayon de soleil glissait de la fenêtre ogivale comme pour dorer son front incliné dans la prière.

Pendant ce temps, Mme Régnier, suivant le désir de Didier, s'était rendue chez Mme d'Omout, la priant de lui donner quelques livres amusants pour le cher malade. Celle-ci s'y prêta de bonne grâce.

— Chère Madame, dit-elle, quant à moi je ne possède point de livres. Caroline ne lit pas non plus beaucoup, cependant je vais aller voir dans sa chambre. En fouillant dans les tiroirs, elle trouva de fameux livre destiné à Adrienne et au milieu duquel était placé le signet bleu et la

lettre de Caroline. Mme d'Omout, trop préoccupée de ses émotions intérieures, ne remarqua pas ces particularités, descendit le livre et le remit à Mme Régnier, en disant que, Caroline n'étant pas là, elle n'en pouvait trouver d'autres pour le moment.

Mme Régnier emporta le volume, en faisant mille salutations à Mme d'Omout, qui jugea inutile de lui faire part de sa déchéance ; on l'apprendrait assez vite au château. En effet, la famille Lorin s'était empressée d'aller raconter la bonne nouvelle à Castel-Laféri. Caroline le devina à leur mine triomphantes ; elle baissa la tête en signe de résignation, que l'agitation de son coeur démentait tout bas.

## X

Quelques jours après, les dames d'Omout se rendirent à Castel-Laféri pour faire leurs adieux à la comtesse d'Erville. Caroline, qui n'était pas allée depuis longtemps à Castel-Laféri, se sentait tout émue à cette idée. Elle voulut aussi s'habiller le plus modestement possible, afin d'écarter les soupçons de Mme d'Erville : une robe de barège lilas à petits volants, un mantelet pareil, un chapeau de paille qu'ornait un ruban rose, était ravir. Caroline prit le bras de sa mère, une toilette bien simple qui lui allait à et toutes deux marchaient doucement pour aspirer une dernière fois encore l'air embaumé des jardins de Laféri, dans lesquels était née et éteinte leur dernière illusion.

La comtesse d'Erville embrassa Mme d'Omout et ensuite Caroline avec une tendresse qui les étonna.

— Chère enfant, dit-elle à la jeune fille, j'ai à parler à votre mère pour quel-

ques instants ; allez vous promener dans le parc avec Mme Régnier, vous y cueillerez des fleurs et des fruits.

Caroline s'inclina sans répondre et suivit la nourrice, non sans jeter un regard vers les fenêtres de Didier, dont les stores étaient hermétiquement fermés. Elle poussa un soupir de regret ; elle aurait voulu le voir avant de partir et n'osait interroger Mme Régnier, qui la regardait avec des yeux pleins de bonté.

Tout en marchant, elle arrivèrent jusqu'à une petite pelouse ombragée de hauts châtaigniers et qui dominait tout le village : une balustrade en pierre bordait un côté de l'avenue, où de belles fleurs grimpanes s'entremêlaient aux pilastres. La vue de cette allée était charmante, et d'où vient qu'en y entrant Caroline recula d'un pas ?

— Venez donc, Mademoiselle, dit Mme Régnier avec une douce insistance.

La jeune fille obéit en baissant les yeux et se laissa conduire jusqu'àuprès de Didier qui était assis sur une chaise longue au milieu de l'avenue. En voyant Caroline, Didier rougit de plaisir, tandis qu'elle pâlisait de crainte.

Mme Régnier remarqua en socrant cette double émotion et apporta pour Caroline une chaise de jardin, qu'elle plaça près de celle de Didier ; puis elle s'éloigna pour en chercher une pour elle-même, dit-elle, mais bien plutôt, je crois, pour laisser les jeunes gens seuls.

Didier respirait plus vite qu'à l'ordinaire, fixant ses yeux sur Caroline qui baissait les siens, chiffonnant de ses doigts distraits les volants de sa robe. Didier parla, mais d'une voix si douce et si tendre que la jeune fille, pour cacher son émotion, ne voulut pas le regarder, et éloigna sa chaise de celle du comte.

— J'ai été bien malade, commença-t-il,

j'ai manqué de mourir, aussi presque tout le monde s'est-il intéressé à moi... Je dis, presque tout le monde, parce qu'il y a des coeurs qui sont restés indifférents à mes souffrances.

Caroline tressaillit, mais ne répondit pas.

— J'ai souffert moralement, mille fois plus que physiquement, je vous assure ; les soins qui m'entouraient ne soignaient que le corps et laissaient l'esprit malade, et c'était surtout l'esprit qu'il fallait guérir.

Caroline soupira.

— A présent je suis guéri tout à fait : grâce à un talisman, je pourrais dire.

— Un talisman ? murmura la jeune fille.

— Oui : un signet m'a rendu la vie !

— Un signet !

Caroline leva vers Didier ses yeux étonnés ; mais la physionomie du jeune comte rayonnait tellement de bonheur qu'elle ne put s'empêcher de céder à ce contact et sourit en lui disant :

— Est-il possible, Monsieur, qu'un signet puisse rendre la vie ?

— Cela semble impossible au premier abord, n'est-ce pas ? eh bien, c'est cependant comme je le dis : ma mère elle-même a été étonnée du prodige...

— Ah ! Mme la comtesse sait...

— Certainement, je lui ai tout dit, à cette bonne mère ; je n'ai pas de secret pour elle ; il ne faut jamais avoir rien de caché pour sa mère : c'est la meilleure amie et la plus sage conseillère.

Caroline rougit, car ce reproche pouvait bien s'adresser à elle.

— Si vous voulez, je vous le montrerai, mon signet... mais avant... est-ce donc vrai, Mademoiselle, que vous comptez quitter Laféri ?

— Oui, Monsieur, répondit Caroline,

qui ne put s'empêcher de soupirer ; nous venions faire aujourd'hui nos adieux à Madame la comtesse et prendre congé d'elle.

— Ah ! mon Dieu, et où irez-vous ?

— Dans les Landes, nous avons là-bas un bureau de poste.

Le comte d'Erville fronça le sourcil. "Arthur tu nous vengeras," murmura-t-il ; puis tout haut :

— Vous devez être contente, Mademoiselle, de quitter Laféri ? dit le jeune homme.

— Mais pourquoi cela ?

— J'ai toujours pensé que vous détestiez ce village et tous ses habitants.

— Ah ! pas tous ! Monsieur le comte.

— Bah ! vous voulez bien faire une exception ?

Caroline se troubla de ce reproche indiscret.

— Avouez franchement, Mademoiselle, que vous n'aimez pas Arthur de Norvens ?

— Et... Astéon Gumuche ?

— Ah ! cela c'est vrai...

— Oh ! je le méprise ! s'écria Caroline rouge de colère et avec un accent de haine sincère.

— Et vous me détestez, moi aussi ? demanda Didier tremblant.

— Je ne peux pas jurer cela, dit-elle simplement.

Didier poussa un petit cri de joie et saisit une des mains de la jeune fille, qu'elle tâcha en vain de dégager.

— Puisque vous avez été si sincère, lui dit-il avec tendresse, permettez-moi à mon tour d'être confiant vis-à-vis de vous. Je vous ai promis de vous montrer le signet qui m'a rendu la vie : le voici.

Disant ces mots, le comte d'Exville sortit de sa poitrine une ruban bleu, qu'il re-

mit entre les doigts tremblants de Caroline.

— Où avez-vous trouvé ce signet ? demanda-t-elle en se levant pâle et troublée.

— Dans ce livre, avec cette lettre, dit le comte, tendant à Caroline son livre plein de notes et sa lettre adressée à Adrienne.

La jeune fille, en les apercevant, jeta un cri, chancela un instant ; puis, prenant tout à coup la fuite, se mit à courir vers le château. Didier se leva, mais ne put l'atteindre. Caroline, qui courait comme une biche effarouchée, tomba enfin haletante dans les bras de Mme d'Omout, assise sur la terrasse auprès de Mme d'Erville.

— Qu'as-tu, chère Caroline ? demanda-t-elle en souriant.

— Partons, partons vite, mère chérie ; s'écria la jeune fille avec une telle expression de terreur que les deux dames se mirent à rire. Viens donc, maman, dit Caroline qui voulait entraîner sa mère.

Mais à ce moment le comte Didier était arrivé essoufflé sur la terrasse, tenant le fameux livre d'une main, le signet de l'autre.

— Ah ! Madame, retenez Mlle Caroline, ou elle va nous échapper encore, dit-il à Mme d'Osmond.

— Sois tranquille, dit Mme d'Erville, nous retiendrons captive cette petite effarouchée.

Caroline regarda sa mère avec des yeux suppliants.

— Ne te chagrime pas ainsi, chère enfant, dit-elle en l'embrassant sur le front ; Dieu a exaucé les vœux de ta pauvre mère, en te justifiant de tes humiliations.

Caroline leva la tête sans comprendre.

La comtesse prit alors la parole :

— Chère Caroline, dit-elle, j'ai lu les

notes de votre livre ayant rapport à Didier ; j'ai lu aussi votre lettre adressée à Adrienne de Ferrière : toutes les pensées d'un sincère amour, d'une âme honnête et loyale se reflètent dans ces écrits. Je vous estime, mon enfant, je vous aime : c'est ce que voulait vous dire aussi Didier, si vous n'aviez pas fui, toute honteuse d'être ainsi devinée ; votre mère m'a promis de ne plus nous quitter ; c'était mon vœu depuis bien longtemps.

Puis, se tournant vers le comte d'Erville :

— Viens, Didier, dit-elle au jeune homme qui chancelait de joie plutôt que de fatigue ; et, le soutenant par le bras, elle mit sa main dans celle de Caroline : Tu vas être heureux puisque tu épouseras ton indifférente.

— Indifférente ah ! ne le croyez pas, Madame, dit Caroline, qui s'était relevée et dont le visage rayonnait. Je n'avais jamais espéré le bonheur, mais s'il vient. ah ! je le recevrai avec toute la joie de mon âme !

— Et moi ? dit le comte Didier en s'agenouillant devant elle, comment me recevrez-vous ?

— Comme le bonheur, dit doucement la jeune fille en baissant les yeux.

## XI

La nouvelle du mariage du comte d'Erville avec Caroline d'Omout fit plus rapidement du chemin que les bottes du Petit Poucet : elle causa une vive sensation à Laférou. La famille Lorin crut en mourir de rage. Arthur de Norvens, qui avait écrit au ministre de l'intérieur pour justifier ces dames, reçut une favorable réponse quelques jours après. Mme d'Omout gardait son bureau de poste à Laférou ; Madeleine se chargeait de le tenir à

sa place. Maître Célestin-Pantaléon Gummuche fut mis à la retraite, ainsi que son digne ami M. Brulin. Cette vengeance n'empêcha pas les vieilles demoiselles Lorin de venir féliciter Caroline qui leur pardonna généreusement tout en les tenant à distance.

Je viens de faire ma visite de compliments aux jeunes mariés : Castel-Laféri est rempli de joie. Je souhaite le même bonheur à tous ceux qui me liront.

Dieu n'abandonne jamais l'innocence qui met sa confiance en lui ; il déjoue les projets des méchants et les fait tourner en armes contre eux.

— F I N —

— o —

## LA MEDECINE ALLEMANDE

LES analystes ont examiné les médecines patentées qui nous viennent de l'Allemagne et ont conclu que 80% de celles-ci ne sont pas en réalité médicinales, tandis que 20% sont endommageables à la santé. Les soit-disant toniques sont nuisibles, à cause de l'alcool qu'ils contiennent.

On peut donc avec raison les appeler "la race empoisonnée et empoisonneuse".

— o —

## UN ARBRE CURIEUX!

L'ARBRE qui est un des principaux éléments de la Création, et par suite une des nécessités premières de l'homme, offre parfois des caprices de végétation plus ou moins singuliers.

Ainsi, près d'Arlington, dans l'Etat de

l'Ohio, des Etats-Unis, a grandi un de ces arbres vraiment curieux.

A deux pouces du sol, il est divisé en trois parties qui se sont enlacées entr'elles de manière à former une véritable natte.



*Les arbres nattés.*

A une hauteur de cinq pieds, les trois parties s'écartent comme les branches d'un arbre ordinaire.

On peut aussi constater, sur la même gravure, un arbre semblable, mais qui n'est composé que de deux parties enlacées.

Quelle est la raison de ce phénomène? Nul le sait, si ce n'est qu'il doit être compté parmi les multiples mystères de la Nature.





## LA CHIRURGIE AU XVI<sup>e</sup> SIECLE



LA chirurgie, au seizième siècle, n'était pas la science perfectionnée de notre présente époque. Les anesthésiques et les antiseptiques n'étaient pas connus, et la table d'opération était souvent l'endroit où le malade trouvait la mort.

Dans une bataille, le Duc de Guise fut frappé par une flèche ennemie, qui lui perça la tête, en passant entre le nez et un de ses yeux.

Paré, le fameux chirurgien français d'alors, qui était sur le théâtre de la guerre, plaça immédiatement son pied sur la figure du duc et au moyen de sa force, en retira la flèche.

L'opération réussit et le duc de Guise se rétablit assez promptement.

## L'ORIGINE DES ENVELOPPES

L'USAGE des enveloppes, pour la correspondance, fut inauguré par les français.

Dans son "Gil Bras", Lesage parlant de Aurore de Gusman, dit qu'elle plaça deux billets dans une enveloppe.

On parle de l'emploi de la première enveloppe, en Angleterre, dans la quatrième stance de Spitz, dans son travail intitulé

"Advice to the Grub Street Verse Writers," en 1726.

Bien que l'enveloppe fut en usage depuis longtemps, en France, on n'y portait guère attention en Angleterre, à moins d'une correspondance officielle ou exempte du droit de poste; mais l'introduction du timbre de poste d'un centin, qui est maintenant régularisé par la pesantur, amena le changement, qui fut alors universellement adopté.

## LA FEMME LA PLUS RICHE DE FRANCE



MADAME Lebaudy, qui a perdu des garanties de \$660,000 lorsque les Allemands ont capturé Prius Hendrik, ne sera pas beaucoup affecté de cette perte.

Avant la guerre, sa fortune était évaluée à \$32,000. Elle est considérée la femme la plus riche de la France et du monde, sauf Frau Krupp von Bohlen, qui est la plus riche de l'Europe.

Madame Lebaudy vint à Versailles, sous un nom emprunté, pour éviter la publicité. Sa résidence est un petit flat, où elle n'a qu'un vieux servent, assisté de sa dame.

Elle est très charitable, puisqu'elle distribue presque tout son revenu parmi les pauvres et les oeuvres de charité, cachant toujours ses donations, sous l'anonymat.

## L'ENCANTEUR COMPREND LES SIGNES !



Il y a plusieurs moyens, connus des encanteurs, de signifier l'intention d'augmenter le prix du dernier enchérisseur, sans dire la moindre parole.

Par exemple, un homme en ajustant soigneusement sa cravate, en mettant ses lèvres en mouvement, ou

en se grattant l'oreille droite ou gauche, signifiera son intention d'élever le prix de l'enchère.

On rapporte que le plus riche acheteur de la partie ouest de Londres, tout en regardant des marchandises, achetait des objets, en polissant ses lunettes, au moyen de son mouchoir.

Un autre, semblant ne se préoccuper de l'enchère, acquerrait des marchandises en ouvrant et fermant sa montre d'or.

Par ce moyen, les encanteurs connaissent les désirs de leurs différents clients, et livrent les marchandises, au grand étonnement de tous, à une personne qui semblait désintéressée.

— o —

## ENNEMIS PAR NATURE



UNE chose assez étrange, c'est le mépris dont font preuve certains animaux pour leurs semblables. Cette aversion est très prononcée chez les bêtes à cornes qui haïssent les chiens.

Sans doute, cette antipathie est due à la survivance de la terreur qu'éprouvaient les boeufs sauvages, des temps primitifs, pour les loups ou les chiens fauves. On

croit que les bestiaux ont hérité de cet instinct.

Cependant, il est plus difficile d'expliquer l'inimitié qui existe entre les chiens et les chats, mais on croit qu'elle n'est que la conséquence de l'hostilité qui a toujours marqué l'existence des tigres qui ne pouvaient faire bon ménage avec les chiens.

Mais, ce qui semble curieux, c'est que le loup, qui appartient à la famille des chiens, n'a pas de préjugés particulier contre le tigre.

Ce sentiment est analogue chez le chien qui, isolé, n'attaquera pas un tigre, tandis que groupés, ils attaqueront un groupe, avec autant de décision qu'ils lutteraient contre un chat domestique.

Les chevaux prouvent de l'aversion pour le chameau, tandis que, devant l'éléphant, ils ont du dégoût et de l'horreur.

— o —

## TETES PETITES ET GROSSES



ON entend souvent dire "petite tête, petit esprit", mais c'est un dicton sujet à la controverse. C'est une marchandise mêlée.

Par exemple, l'auteur russe, Turgueneff, avait une tête d'une pesanteur de  $4\frac{1}{4}$  livres. Cuvier, qui le suit, avait un crâne pesant  $3\frac{3}{4}$  de livres. Ces deux têtes étaient extraordinaires si on les compare avec celle de la moyenne des hommes, qui est de 3 livres, environ.

De ces savants, on peut dire que leur intelligence était proportionnée à la grosseur de leurs têtes, mais d'un autre côté nous pouvons aussi constater que des hommes illustres avaient la tête en-dessous de la moyenne.

Raphaël était au nombre de ces derniers. Le Cardinal Mezzofante, qui connaissait le plus grand nombre de langues vivantes ou mortes, avait la tête très petite. Dickens, Lord Byron et Charles Lamb, étaient ainsi.

Pour conclure, nous pouvons dire que la grosseur de la tête n'est pour rien, chez un homme. La qualité est souvent supérieure à la quantité.

### LA MALLE PAR AÉROPLANE



On a proposé un service régulier de malles, par aéroplane, entre Chicago et New-York.

La distance de 720 milles sera parcourue entre 6 et 7 heures et l'oiseau aérien transporterait un voyage de 500 à 1,000 livres.

L'envolée aura lieu, le soir, un aéroplane, quittant chaque ville à 6 heures ; il s'arrêtera à trois différents endroits, où il prendra les munitions nécessaires et au besoin, sera changé pour un autre.

Tout de même, des postes, en cas d'accident, seront établis à tout les 22 milles, alors que des lumières, servant de guides, seront installées.

Actuellement, le train le plus rapide, faisant le trajet entre ces deux villes, prend 24 heures, à parcourir cette distance.

### LE PLUS ANCIEN JOURNAL

Le plus ancien journal en existence, est la *Gazette de Pékin*, qui fut publié vers le

neuvième siècle et qui vint en vogue, d'une manière régulière, vers 1351.

Ce journal quotidien, actuellement rédigé par six membres de l'académie chinoise, comprend 10 à 12 pages, de 7½ x 3¾ de pouces de dimension, et est imprimé en pamphlets sur du papier brun recouvert de carton jaune.

Il est imprimé au moyen de caractères de bois.

Sa grande importance consiste en ce qu'il est l'organe du gouvernement chinois, comme la *Gazette Officielle* est celui du gouvernement canadien.

Il contient le compte-rendu des cérémonies importantes, des procédures, jugements, opinions et transactions du gouvernement Impérial de Chine.

### LES COLONIAUX EN ANGLETERRE



On cite le fait que Bonar Law, ministre dans le cabinet anglais, vit le jour au Canada, et un grand nombre d'autres personnages importants d'Angleterre sont originaires des colonies de ce royaume.

D. MacNamara, par exemple, secrétaire de l'Amirauté, est de Montréal, tandis que Sir Leo Chiezza Money, secrétaire parlementaire du département du Contrôleur expéditionnaire, est né à Bornéo et Cecil est natif de l'Afrique-Sud.

Parmi les députés de naissance canadienne, on mentionne : Sir Gibert Parker, Alpheus Cleophas Morton, Sir Hamar Greenwood et J. Allen Baker.

Le docteur Chapple et Arthur Fell, le chef promoteur du mouvement en faveur du canal Tunnel, sont originaires de la Nouvelle-Zélande.

## DU LAIT EXTRAIT DES FEVES



LA cherté toujours croissante des vivres, oblige le peuple à trouver des substituts aux nécessités premières, à la vie domestique.

Une des dernières découvertes, est que les fèves peuvent remplir ces fonctions vis-à-vis le lait.

Les fèves doivent être trempées pour quelque temps dans l'eau et broyées entre des pierres.

Le résidu est coulé à travers une toile, dilué au moyen de l'eau et bouilli.

Coulé de nouveau, après avoir été bouilli, le produit est embouteillé, et prêt à la consommation.

Ce produit ressemble au lait frais et a un très bon goût. Il contient un pourcentage de graisse égal ou lait d'une bonne vache.

Une petite fève jaune spéciale est employée dans ce but, et peut être obtenue au département de l'agriculture, à Ottawa.

## DES FENETRES A PANNEAUX D'ÉCAILLES D'HUITRES

Sur la côte ouest de l'Inde, on trouve une espèce d'huîtres, la placuna placenta, dont les écailles épaisses et blanches, consistent en une paire de pièces circulaires de six pouces de diamètre.

Actuellement, on amasse ces écailles à cause des perles que souvent, elles contiennent, bien que très peu d'entre elles sont utilisables par le bijoutier.

Durant les premiers jours de l'administration anglaise aux Indes, ces écailles

étaient employées comme panneaux de fenêtres. Coupées en petits carrés, elles produisent un très bel effet. La lumière qu'elles projettent est semblable à celle que l'on reçoit des vitres biseautées.

Quand la cathédrale de Bombay fut construite au commencement du dix-huitième siècle, les fenêtres avaient des panneaux de ces écailles d'huîtres.

A Goa, petite ville de 20,000 de population, sous la domination du Portugal, aux Indes, on emploie encore les écailles d'huîtres à la place des vitres ordinaires.

## L'ORIGINE DU MOT "TIP"



L'ORIGINE du mot "tip", comme récompense à quelqu'un, qui vous rend service, dans un hôtel, etc., est ainsi décrit:

Il y a quelques années, dans un des vieux cafés de Londres, on plaçait dans le bar ou dans une autre place prédominante, une boîte de cuivre ou de fer, fermée à clef.

Au-dessus de cette boîte, on lisait ces trois lettres: "T.I.P." qui voulait dire: "To Insure Promptness", pour assurer la rapidité. Comme les clients passaient, ils jetaient une pièce de monnaie dans cette boîte, et le contenu était divisé, chaque soir, entre les serveurs.

Aujourd'hui, on a plus besoin de boîtes, le garçon de table moderne a l'adresse de demander poliment un "TIP."

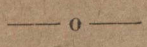
## LA VALEUR DU CRESSON D'EAU

Le cresson d'eau est une plante qui possède des qualités médicinales de grande

valeur. Une de ces curieuses caractéristiques est que si elle croît dans un ruisseau ferrugineux, elle absorbe, cinq fois plus de fer que toute autre plante.

Pour les constitutions anémiques, elle a, par conséquent, une valeur spéciale.

Mais elle contient aussi des proportions de soufre et d'ail, d'iodique et de phosphates, et constitue un excellent purificateur du sang.



### COMMENT JUGER DES ENFANTS



CEUX qui font une spécialité d'étudier la vie des enfants, prétendent que la manière d'aiguiser leurs crayons dénote leur caractère.

Ainsi, ils jugeront si un enfant est impétueux, destructeur, ruineux, impatient, criminel, insouciant, artistique, considéré, économique, pensif et soigneux.

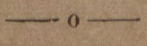
L'enfant qui fait de larges entailures de chaque côté de son crayon dénote un enfant qui n'obéit pas à l'impulsion mais qui est généreux.

S'il en brise un morceau avec son pouce, il prouvera qu'il est gaspilleur, désintéressé aux sentiments et aux droits des autres.

S'il fait une longue pointe à son crayon, il dénotera un tempérament artistique, ayant de très bonnes dispositions.

S'il aiguisé son crayon sans pointe, il démontrera de l'économie, de l'anxiété, de la prudence et de la vivacité.

En effet, "si les petites choses sont le tombeau des grandes considérations", on peut dire facilement, ce que sera un jeune homme ou une jeune fille, plus tard, en observant ses manières quotidiennes.



### LE PLUS GRAND ET LE PLUS PETIT LIVRE !

DANS la librairie du "British Museum", en Angleterre, on peut voir le plus volumineux livre du monde.

C'est un Atlas, magnifiquement illustré, relié en cuir et attaché au moyen d'agrafes d'argent solide.

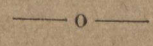
Il a tout près de 7 pieds de hauteur, pèse 800 livres, et fut présenté à Charles II, avant de laisser la Hollande, en 1660.

Placé tout près de ce dernier, le plus petit livre du monde n'apparaîtra pas plus épais que l'ongle du pouce d'un homme.

Le plus petit livre du monde contient le Nouveau-Testament, écrit par un artiste allemand de Nurembourg, au commencement du dix-septième siècle.

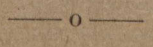
Il n'a que 208 pages, et l'impression est tellement parfaite, qu'elle peut être lue, sans la moindre difficulté.

Le livre mesure trois quarts de pouce par deux-cinquièmes de pouce.



### LA SUPERFICIE DE L'AUSTRALIE

LA superficie totale de l'Australie est de 1,902,447,120 acres, soit environs 26 fois celle des Etats-Unis. Le montant total octroyé, vendu ou en état de concession est de 125,639,289 acres; le montant loué ou licencié est 720,463,560 acres et le montant inoccupé ou réservé pour les choses publiques, est de 1,056,044, 271 acres, c'est-à-dire à moitié de toute la surface.



Les premières allumettes souffrées ont été faites en 1829. L'inventeur est mort pauvre.



## LE SULTAN AIME LA LECTURE

BIEN que le Sultan de Turquie ait la réputation d'être le potentat le plus paresseux du monde, on rapporte qu'il est excessivement passionné pour la lecture.

Pour des semaines entières, accompagné de sa suite il se retire à Yildiz Kiosk, le principal palais turc où il se livre aux lectures de toutes sortes, telles que : ouvrages classiques, nouvelles, magazines et journaux.

A l'exception de ses attachés personnels, les ministres d'Etat et les ambassadeurs des pays étrangers, aucun autre mortel ne peut être admis dans le sanctuaire Impérial, durant sa "maladie" de lire.

Cependant, "l'homme malade de l'Europe", est plutôt incompetent, puisque ses connaissances des langues européennes sont très limitées. Pour obvier à cet inconvénient, il a un bureau de traducteurs.

Là, on rencontre un grand nombre d'officiers qui parlent toutes les langues de l'Europe. Des journaux divers leurs sont envoyés, d'où ils tirent les nouvelles politiques, qu'ils traduisent pour le Sultan.

Ces employés sont sous la direction de quinze traducteurs principaux, qui reçoivent un salaire de \$40 à \$60 par mois.

Les traducteurs ne sont pas bornés aux questions politiques seulement; ils s'occupent aussi des nouvelles et des romans, dont des milliers ont été conservés dans la bibliothèque impériale.

Les traductions sont faites sur du papier épais et de première qualité. Les pa-

ges sont attachées entre elles, au moyen de rubans verts et rouges.

Après avoir été vus par le Sultan, ces documents sont conservés dans une bibliothèque. Il est abonné à tous les journaux contenant les procédures des cours de justice, et l'on considère qu'il n'y a pas d'histoires célèbres d'un crime, écrites en n'importe quelle langue, qui n'a pas été traduite pour le Sultan.

Si réellement sa "collection de crimes" est complète, il doit y figurer, pour une large part, tous ceux qu'il a commis lui-même ainsi que ceux de son coquin de copain Guillaume le Fou.

— o —

## DAMAS, LA PLUS VIEILLE VILLE DU MONDE

On prétend que Damas, en Syrie, est la plus ancienne ville du monde.

L'endroit ressemble beaucoup à celle qui existait au temps du patriarche Abraham, une île de verdure, dans le désert de Syrie, et possède des associations sacrées et guerrières, en existence, depuis 30 siècles.

D'après Joseph, Damas fut découverte, par UZ, le fils d'Aram et petit-fils de Sem.

Cette ville est mentionnée dans les Ecritures, lorsqu'elles parlent d'Abraham, dont l'intendant était originaire de Damas. (Genèse XV. 2).

— o —

## LA CONTREBANDE DE L'OPIUM

Nos journaux quotidiens relatent chaque jour, la comparution de gens arrêtés sous l'influence de l'opium, ayant parfois sur leur personne, des quantités assez considérables, de cette drogue empoisonneuse.

Le chinois est particulièrement passionné pour cet ingrédient qui lui est fourni par certains individus qui exercent le mé-

n'hésitons pas à dire qu'il nous vient des Etats-Unis, qui eux-mêmes l'importent du Mexique.

Malgré les lois sévères, on peut dire qu'il y a autant d'opium aux Etats-Unis, qu'il y en avait il y a 50 ans, parce que la contrebande est mieux organisée et que les bénéfices fabuleux qui en découlent,



*Où la fabrication de l'opium est une entreprise du Gouvernement.*

tier de contrebandier et qui déjouent la surveillance des douaniers les plus habiles.

D'où nous vient l'opium consommé sur une si haute échelle à Montréal? Nous

invitent les spéculateurs à ce genre de commerce.

N'allons pas croire que les contrebandiers ne sont que des filous, au contraire, on a découvert des personnes de la haute

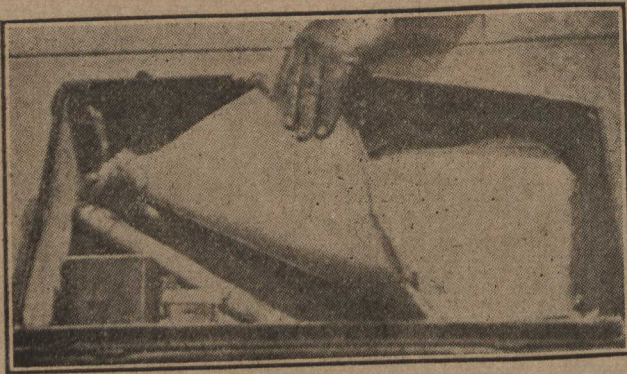
Société, tel qu'un jeune avocat de San Diego, fils d'un juge éminent, qui traversait les lignes, ayant dans son automobile, une consignation importante d'opium.

Dans une autre occasion, on a arrêté une femme prétendue de bonnes moeurs, qui transportait de l'opium dans un paquet de cartes.

Deux jeunes filles d'une haute école ont été trouvées en possession d'opium.

La contrebande de cette drogue est faite d'une manière très bien organisée.

Supposons qu'une consignation d'opium doit être laissée au port de San Francisco.



*L'opium caché sous un faux fond de porte-manteaux.*

Avant l'arrivée du navire, le chef de la bande reçoit un avis de l'expédition du médicament, au moyen de télégraphie, de l'expéditeur étranger.

Le chef donne immédiatement ses instructions à ses lieutenants et ceux-ci font des arrangements avec leurs suivants, dont l'ouvrage consiste à recevoir la marchandise du navire et à l'éviter de passer entre les mains des officiers de la douane. Dans ce travail, on emploie les moyens de ruse les plus merveilleux.

Pendant l'excitation du déchargement, un morceau de bois ordinaire, est jeté à l'eau par mégarde, sans qu'on lui porte attention.

Après avoir flotté pendant quelque temps, il est recueilli par un des membres de la bande, qui au moyen d'une chaloupe, l'approche sur le rivage.

Ce morceau de bois a été ouvert et rempli de canistres d'opium.

Une autre fois, il aura été introduit dans un appareil de sauvetage.

La méthode la plus hardie de pratiquer le métier de contrebandier a été mise en opération par un chinois, marchand d'opium à Ensenada.

Durant plusieurs années Yee Fung, ex-pédia de l'opium aux Etats-Unis, par maille, sous l'étiquette d'herbes et médecines.

En vertu d'un certain traité, les autorités américaines n'avaient pas le droit d'ouvrir les colis, et ce n'est qu'après avoir obtenu une permission spéciale du Gouvernement Mexicain, que l'ont pu confisquer la drogue.

La première fois que les autorités postales ouvrirent les malles venant du Mexique, on trouva de l'opium pour une valeur de \$10,000, destiné à des

marchands américains.

La plus grande partie de l'opium qui entre en contrebande aux Etats-Unis, comme nous le disions plus haut, vient du Mexique.

La route est plus facile à parcourir, demande moins d'employés et par conséquent, la part de chacun est plus élevée.

En outre, les lois anti-opium mexicaines ne sont pas en force et le contrebandier peut se procurer la drogue plus facilement.

La ville mexicaine d'Ensenada, située sur la côte de la Basse Californie, à 90 milles en dessous de la ligne, contient pas moins de 4 manufactures d'opium.



Ces fabriques manufacturent plusieurs qualités d'opium; "Li Hung" est le meilleur et coûte plus cher; "Li Hung, No 2", est inférieur et troisième lieu "Li Hung No 3" qui est beaucoup inférieur aux deux autres qualités. Tous trois sont de couleur noire et d'une apparence semblable à la cire.

Après que les différentes qualités d'opium ont été assorties de l'opium brut au moyen d'un procédé d'adultération, la drogue est emballée dans des canistres, prête à l'expédition.

Le contenu d'une de ces canistres est d'une demie livre et est évalué à \$5.00. Le prix au Mexique d'une consignation d'opium de seconde qualité est de \$20.00 pour 5 canistres de 1/2 livre chacune.

Les profits sont donc très considérables et il arrive très souvent qu'un contrebandier fait un profit net de \$500. sur une seule expédition. Tout dernièrement, un constable de San Diego a découvert une cachette évaluée à \$50,000.

Pour traverser les lignes en contrebande avec de l'opium en sa possession, deux méthodes sont en usage.

Quelquefois il est transporté par une mule, assez souvent on le transporte soi-même, en passant par des endroits non surveillés de la frontière.

Quand il s'agit de consignations importantes, plusieurs personnes sont de la partie et quand il y a danger au moyen de signaux, le contrebandier est averti et il s'empresse de cacher le paquet en lieu sûr.

De cette manière, quand même le contrebandier serait arrêté, on ne pourrait le trouver coupable, à moins qu'il ne porte sur lui, la fameuse drogue.

Les officiers de lois ont beaucoup de misères à découvrir la contrebande, cependant ils sont d'avis que celui qui exerce ce métier devient trop confiant en son habi-

lité et qu'il se prend lui-même au piège.

Enhardi par ses premiers succès, il augmente la quantité et est moins prudent dans sa cachette, et finalement, il est arrêté.

Montréal, comme nous le disions, souffre beaucoup de ce mal. Une campagne



*L'opium est caché dans un appareil de sauvetage.*

contre l'opium ne devrait pas se borner à arrêter les fumeurs et les vendeurs de cette drogue néfaste, mais elle devrait être commencée aux lignes qui nous séparent des Etats-Unis.

Lorsque la contrebande aura cessé, il sera facile de détruire le mal chez nous.

— o —

La soupe solidifiée, gelée dans des petits sacs de cuir, est emportée par ceux qui traversent l'Est de la Sibérie. Le lait gelé est emporté de la même manière.

## COMMENT IL FAUT DESCENDRE LE LONG D'UN CÂBLE

Les incendies nombreux que nous enrégistrons ont ouverts les yeux des autorités qui ont fait une forte campagne, en faveur des appareils de sauvetage.



En effet, dans nos maisons d'éducation, on a exigé l'installation de tours, de paniers, de câble, afin d'éviter les catastrophes des années passées. Le gouvernement provincial a forcé les propriétaires de nos hôtelleries ou maisons de pension importantes, d'être munies d'appareils de sauvetage, et le moyen le plus facile à installer, est sans doute le câble.

Ce qui est recommandé pour ces maisons est aussi d'une extrême nécessité pour nos résidences privées. Il nous semble que si nous avons dans notre demeure un câble toujours prêt, au cas d'incendie, un grand nombre d'accidents fatals seraient évités.

Cependant, le câble, non-seulement est très important, mais la manière de s'en servir n'est pas moins pressante. L'illustration ci-contre s'explique par elle-même et nous donne une idée exacte de la manière de l'employer en cas d'urgence.

Tenez-vous le corps droit, placez-vous

un pied autour du câble, pendant que vous tenez le câble dans le creux du coude opposé. Votre avant-bras devra être tenu de manière à ce que le câble reste en place.

Alors aucune partie de votre corps, non recouverte par le linge sera exposée à être brûlée par la friction que produira le frottement de votre main avec le câble.

Vous régulariserez la vitesse de la descente, selon que vous courberez ou redresserez votre corps.

On ne doit pas attendre que le feu soit à la maison pour faire l'expérience de ce que nous indiquons. Il est préférable de faire cet exercice aussi souvent que possible afin de se amiliariser avec.

D'une manière ou d'une autre, soyons prêt à lutter contre l'incendie en étant prudent dans l'installation de notre appareil de sauvetage, et l'on verra que le vieil axiôme: La prudence est la mère de la sûreté, est toujours à sa place.

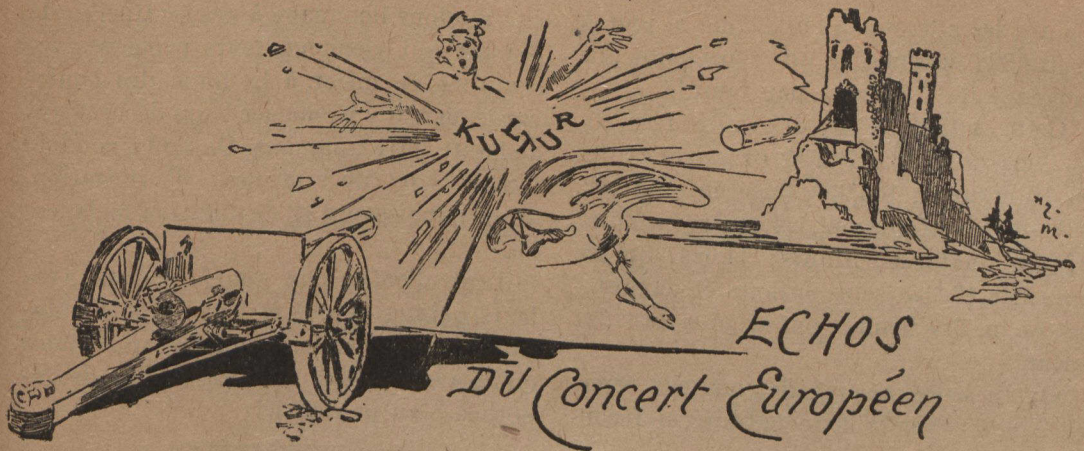
— o —

### LE PLUS HAUT PONT DU MONDE

Le pont que traverse la rivière Zambèse, en Afrique est le plus élevé du monde.

Il est du style modillon, et traverse la rivière pour une distance de 650 pieds de longueur, à une hauteur de 420 pieds du niveau de l'eau basse aux pièces de fer horizontales qui soutiennent la structure, ou environs à 380 pieds de l'eau haute.

Il consiste en trois tabliers et a une largeur de 30 pieds.



## ON DEMANDE UN NOUVEAU BISMARCK



L'ANGOISSE commence à étreindre tous les cœurs allemands. Dans leur détresse, ils évoquent le souvenir du génial reître qui a fondé l'Empire. Ils voudraient bien trouver un second Bismarck pour l'empêcher de s'écrouler.

«Personne ne niera que pour l'époque le plus grand homme ne serait pas encore assez grand.

Il nous faut un génie politique de premier ordre, un autre Bismarck, en fait, un autre chancelier de fer qui comprenne l'art de donner et de prendre; un homme qui, pendant qu'il saignerait la France à blanc et menacerait la Russie d'une amputation complète, combattrait réellement l'Angleterre pour la vie ou pour la mort,

et aurait malgré cela le respect, sinon l'amitié des neutres.

A moins qu'un génie pareil ne se manifeste, il est difficile de comprendre où le courant nous entraîne... La guerre de tranchées ne nous rapproche pas d'un mètre de notre but; l'armée des bateaux *U* que nous avons dû adopter a perdu sa valeur et les monstres aériens sont trop sujets aux caprices des vents pour inspirer confiance.

D'autre part, il serait enfantin de nier que nos ressources n'augmentent pas. Prions Dieu qu'il nous dote d'un Bismarck!"

Un second Bismarck! Pour l'humanité et peut-être pour l'Allemagne elle-même, il y en a déjà eu trop d'un.

— o —

## LA PROLIFIQUE ALLEMANDE

D'APRÈS le recensement publié par l'annuaire du bureau de statistique prussien, il existait, à la date du 10 décembre 1910, dans le seul état prussien 7,809,360 femmes mariées, veuves ou divorcées, dont 575,519 seulement n'avaient pas d'enfants.

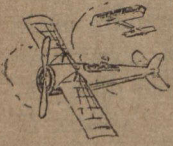
Toutes les autres avaient donné le jour à 28,312,898 enfants, ce qui représente une moyenne de 4 enfants par famille.

Cette statistique cite des cas de fécondité remarquables: 173,595 prussiennes ont eu 10 enfants; 103,059, onze enfants; 82,921, douze enfants; 42,624, treize enfants; 27,064, quatorze enfants; 14,624, quinze enfants; 17,337, seize enfants et davantage; enfin, 789 femmes ont eu plus de vingt enfants!

Quelle belle moisson de conscrits réservée à nos ennemis cette natalité si féconde!

— o —

## LES AVIATEURS FRANÇAIS



QUE nous sommes loin des premiers engins et des innocentes fléchettes! C'est par tonnes que nos avions jettent à présent des explosifs sur des objectifs militaires. On assiste à de véritables bombardement par les airs.

Ce que les zeppelins ont voulu réaliser pour n'aboutir, en raison de leur masse vulnérable, qu'à un échec, l'avion de charge le réalise, qui peut porter, comme nous l'avons vu dans la journée de dimanche autour de Metz, 350 livres d'explosifs, remplir sa mission et rentrer indemne. La guerre par en haut devient sérieuse.

Du 1er au 25 août dernier les Français à eux seuls ont répandu, la nuit, près de 3,500 obus sur les gares, les convois, ravitaillements, usines.

La vigilance des avions de chasse, qui ont pour caractéristique la vitesse, a protégé les principales cités contre toute tentative d'incursion des oiseaux allemands. Depuis combien de temps n'a-t-on revu à Paris ni zeppelin ni taube? De cette sécu-

rité rendons hommage à ces sentinelles de l'espace qui viennent, leurs prouesses accomplies, se mêler à la foule des boulevards, fiers d'y promener leurs décorations de haute lutte conquises. On ne les coudoie jamais sans un sentiment d'admiration, de reconnaissance et de fugitive mélancolie.

Tant d'entre eux sont apparus avec leurs palmes neuves et leur jeune réputation, dont le lendemain nous apprenions qu'ils avaient sans transition passé de l'apothéose au panthéon!

— o —

## CHACUN SON TOUR



L'ÈRE des souffrances et des pleurs commence seulement pour l'Allemagne. Le tour est venu pour ses combattants d'avoir à "tenir", immobiles et impuissants, sous les averses de mitraille et de feu vomies par l'artillerie.

Ce que les nôtres ont subi à Charleroi, sur l'Aisne, sur l'Yser, pendant toute l'année 1915, à Verdun surtout, c'est maintenant aux siens de le supporter. Qu'ils s'entraînent au stoïcisme. Qu'ils se préparent à être indéfiniment martelés, dans leur terriers, par les forces implacables qui les chasseront ou les briseront.

Ils ont voulu s'enraciner sur le sol de France. Qu'ils y demeurent à jamais ensevelis!

Et quant à nous, courage et confiance! Nous tenons la bonne méthode. Nous avons l'avantage. Ne nous laissons pas un seul instant détourner de la voie sûre et droite du succès. Ne laissons pas à l'ennemi le temps de se reconnaître et de se reprendre.

Ah! il comptait, pour nous vaincre, sur

ses formidables industries de guerre? Les voici distancées par les nôtres. Montrons-lui que nous sommes en mesure de prendre sur lui une avance aussi considérable que celle dont il se targuait orgueilleusement.

Laissons-le rendre hommage à l'héroïsme de ses troupes. Ce n'est pas leur vaillance qui lui a valu ses succès; ce n'est pas elle non plus qui empêchera sa défaite.

— o —

## LA DESTRUCTION DE L'ALLEMAGNE



IL FAUT que l'Allemagne soit mise pour toujours dans l'impossibilité de nuire. C'est une bête malfaisante qu'il faut abattre.

Une telle entreprise est indispensable, comme une mesure de salubrité publique. Elle n'est pas irréalisable. Elle est même facile.

Quand un peuple a commis les crimes des Allemands, la civilisation ne peut plus lui permettre d'exister. Laissé libre, il recommencerait le lendemain, car son orgueil sans limites le persuade qu'il est un peuple élu, destiné à poser tôt ou tard sa botte dominatrice sur les 4 points cardinaux. Sa Social-démocratie elle-même l'entretient dans cette illusion.

Napoléon avait prévu, après Iéna la résurrection de la Prusse. Il a voulu l'empêcher: il n'a pu y parvenir. Mais est-ce une raison pour y renoncer? Au temps de Napoléon, il n'y avait ni les chemins de fer, ni le télégraphe, ni le téléphone, ni la télégraphie sans fil! Ce que Napoléon n'a pas ralissé, la France de 1916 et ses alliés le feront.

Ils mettront l'Allemagne et le ramassis

de bandits, de voleurs, d'assassins qu'elle représente dans l'impossibilité de jamais se refaire. Quand on a pu vaincre de pareils monstres, il faut les empêcher de se relever de leur défaite et de reprendre le masque d'honnêteté avec lequel ils ont si longtemps dupé la crédulité du monde.

Sur l'empire allemand détruit pousseront les plus belles fleurs de la civilisation.

— o —

## LE SERPENT

UN jour Alexandre Dumas, piqué de la tarentule politique, posa sa candidature à la députation. Au cours d'une réunion publique, il examina la situation de l'Europe et parla ainsi de la Prusse.

"Géographiquement, la Prusse a la forme d'un serpent et, comme lui, elle semble engourdie tandis qu'elle concentre ses forces pour tout engloutir autour d'elle: le Danemark, la Hollande, la Belgique; quand elle aura englouti tout cela, vous verrez que l'Autriche sera dévorée à son tour et peut-être aussi, hélas! la France."

Cela était dit en 1848.

Le journal de l'époque dans lequel sont copiés ces mots ajoute:

"Ce passage du discours prononcé d'une voix mélodramatique fut énergiquement sifflé par la réunion qui était nombreuse et houleuse".

On dirait presque une prophétie.

Quinze ans après, en 1864, le Danemark est entamé gravement.

En 1866, c'est l'Autriche qui est dévorée.

En 1870, arrive le tour de la France.

En août 1914, la Belgique est envahie par les Allemands.

Si l'Europe coalisée n'arrivait pas briser les anneaux du serpent monstrueux, ce serait la terrible prédiction d'Alexandre Dumas qui se réaliserait tout entière.

## L'OEUVRE DE GUILLAUME

UN calcul allemand, que nous ne reproduisons qu'à titre documentaire, établit que, durant ces trois dernières années, la guerre aurait coûté au monde entier 86 milliards de piastres d'emprunts, 7 millions de tués; 5 millions d'invalides; 12 millions d'autres blessés et une diminution de natalité de 9 millions.

Avec les dépenses de guerre calculées en pièces de \$4.00, on pourrait faire autour de l'Equateur dix ceintures juxtaposées.

Avant la guerre, la dette de l'Europe s'élevait à 26 milliards de piastres; elle dépasse, après ces trois ans de guerre, 110.

Avec ses dépenses, la Russie aurait pu se construire un réseau de chemins de fer plus serré que celui de la Belgique.

Si l'on voulait former un train avec tous les cadavres de la guerre, ce convoi s'étendrait de Paris à Wladisvostok.

Le staticien allemand a oublié d'ajouter que c'est son kaiser et sa camarilla militaire qui ont voulu cette guerre.

— o —



## GRAND PATRIOTE

UN juste hommage est rendu à Charles Humbert qui a poussé, avec une énergie et une persévérance jamais lassées, le cri fameux: *Des canons! Des munitions!*

Ala veille de la guerre, Humbert jetait l'alarme... Hélas! C'était déjà trop tard. Qui aurait osé croire, alors que quelques mois plus tard il lui faudrait jeter un nouvel appel plus angoissé mais plus pressant et plus impérieux:

"Des canons! Des munitions!"

En pleine guerre, après l'écrasement de Liège, de Namur, de Maubeuge, on avait

l'air d'hésiter encore... On aurait pu croire qu'il y avait des indifférents et des sceptiques qui hésitaient devant la tâche à accomplir. Des partisans du moindre effort prétendaient nous faire croire que "nous les aurions" ainsi, que nous les userions, qu'ils allaient mourir de faim, des oreilles hallucinées entendaient hurler le peuple allemand prêt à la révolte et la vis du blocus nous servirait de grosse artillerie...

Mais au-dessus de tout cela, la voix imperturbable et volontaire, la voix qui avait raison répétait sans cesse: "Des canons, des munitions!"

Les événements d'aujourd'hui proclament — avec quelle éloquence! quelle, était la bonne thèse.

Il y aura eu peu d'hommes, parmi les civils, quelques hautes qu'aient été leurs fonctions, qui auront accompli pour la défense de la France une oeuvre comparable à celle du sénateur de la Meuse.

Charles Humbert, lui aussi, a martelé sans répit les préjugés, les erreurs, la routine et il en est venu à bout.

Il lui a fallu une ténacité singulière pour décider l'opinion publique, le Parlement, le Gouvernement à être d'accord avec lui et à se mettre tous ensemble à l'oeuvre pour multiplier, pour centupler la production de nos canons et de nos obus, pour mettre chacun à sa place; pour mettre à l'usine l'ouvrier spécialiste et renvoyer dans le rang le clerc de notaire égaré devant un tour à métaux...

Sa ténacité, son opiniâtreté, ont eu le dernier mot. On en juge aujourd'hui. Il a osé s'attaquer à la *paperasse* — et il a eu gain de cause.

Lorsque, enfin, la production de nos canons et de nos obus était devenue à peu près suffisante, il s'est tourné vers d'autres des conditions qui forment le problème.

me de vaincre: "Ménageons nos réserves d'hommes". — "Mettons en commun. entre Alliés, nos ressources d'or et nos ressources d'hommes."

Jamais la France ne sera assez reconnaissante à Charles Humbert.

— o —

## PAPIER - PAIN



LES Berlinois commencent à se serrer le ventre, n'ayant pas grand chose à se mettre sous la dent, un gazetier connaissant leur tendance à ne rien laisser perdre, leur affirme qu'ils peuvent utiliser leurs vieux journaux pour en faire un papier-pain très savoureux et il leur en donne la recette que voici:

Prenez feuilles de cahier

Ou papier

Du Berliner Tageblatte;

Faites infuser trois jours

Assez pour

Que cela fasse une pâte;

Pour neutraliser l'effet

Très mauvais

De l'encre d'imprimerie,

Un peu de chlore ajoutez;

Agitez

Faites cuire au bain-marie;

De sciure soupoudrez...

Vous aurez

Cette merveille chimique

"Pain-papier" ou "Papier-pain"

Pour la faim

C'est vraiment économique.

— o —

## L'INGENIEUSE CARTE

UNE haute personnalité parisienne, dont le fils est actuellement prisonnier en Alle-

magne, recevait, il y a quelques jours, une carte où il reconnaissait aussitôt l'écriture de son fils, mais qui ne fut pas sans lui causer quelque inquiétude car il n'en comprit pas d'abord la teneur.

Elle s'exprimait en ces termes sibyllins: "Cour (soldat du 39e), Agilson (soldat du 23e), Tabout (soldat du 19e)". Nous changeons volontairement les numéros des régiments indiqués.

Que signifiaient ces signatures d'ailleurs inconnues? On étudia la carte, on rapprocha les mots et l'on saisit enfin le sens de l'énigme; "courage, ils sont à bout!"

Recueillons avec joie cet avertissement que nous envoie du camp où il est interné, mais où il peut néanmoins voir et savoir beaucoup de choses, un vaillant soldat français.

— o —

## LES TANKS

À LA bataille de Martinpuich, l'armée anglaise expérimentait une machine nouvelle, qu'elle appelait des *tanks*. Mais le nom qui représente le mieux la chose est celui de cuirassés terrestres que certains journaux ont employé. L'avant est en cuiller et muni d'un éperon. Il y a un armement à tribord, un autre à bâbord, et un autre enfin qui permet de tirer devant soi. Le Système de propulsion est celui de ces chenilles qu'on emploie en Amérique aux défrichements. Une extrême adhérence au sol permet de descendre et de remonter les pentes les plus abruptes.

Les mouvements latéraux ne sont pas moins aisés et la machine tourne exactement sur elle-même. Et elle défriche en effet; elle tranche les arbres comme de la paille, défonce des murs, monte et descend dans les entonnoirs de mines, tra-

verse les tranchées en lançant par les deux flancs des feux d'enfilades mortels. Elle passe invulnérable, à l'allure du trot, au milieu des défenses les plus redoutables. Elle arrache les réseaux et elle va écraser la mitrailleuse sur places.

Les premiers exploits qu'on nous en rapporte ont eu lieu é la gauche de la bataille, vers Martinpuich. Derrière les premières tranchées allemandes se trouvait un réseau inextricable, d'autres tranchées combinées avec des trous d'obus organisés. Les tanks passèrent là-dedans sans difficulté.

— o —

## UNE PROPHÉTIE DE H. HEINE



BEAUCOUP de gens prévoient qu'une révolution éclatera en Allemagne comme elle a éclaté en Russie. Sans doute, la Bohême aime encore son Kaiser, mais maintenant que la faim tord ses entrailles et qu'elle voit poindre la défaite, elle ne l'aime pas autant qu'au début de la guerre et vienne la débâcle elle ne l'aimera plus du tout.

Dans tous les cas, un de ses poètes, Henri Heine, l'a prédite cette révolution dans les termes que vous allez lire :

"La pensée précède l'action comme l'éclair précède la foudre. La foudre en Allemagne est allemande elle-même. Elle

n'est pas prompte, et roule lentement son tonnerre.

"Mais, soyez-en sûrs, quand vous entendrez un bruit qui n'a pas encore résonné dans l'histoire du monde, sachez que c'est l'éclair allemand qui en aura donné le signal. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des cieux et les lions dans les déserts les plus lointains de l'Afrique abaisseront leurs queues et rentreront dans leurs cavernes.

"Il se passera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française n'aura été qu'une innocente idylle".

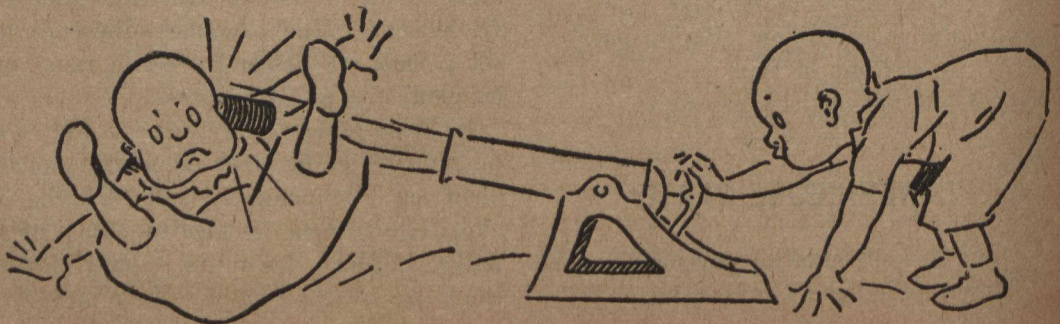
— o —

ON prétend que le mot "whisky" tire son origine de "usquebaugh", nom qui désignait "l'eau-de-vie", chez les Irlandais.

Un auteur prétend, cependant, que le mot "whisky", signifiait une voiture légère, qui fut en usage dans le but d'exempter une taxe que l'on prélevait sur les voitures proportionnellement à leur dimension.

Ce véhicule à un cheval — le nom duquel fut tiré, de sa légèreté et de sa facilité à atteindre la vitesse, était très en demande chez les contrebandiers, d'esprit de boissons.

En plus des 5 à 10 gallons du liquide qu'il pouvait cacher, le "whisky", était un véhicule excessivement facile à supporter une longue route.







## LIERRE

### AMITIÉ

L'AMOUR fidèle retient avec une branche de lierre les roses passagères qui couronnent son front. L'amitié a choisi pour devise un lierre qui entoure de verdure un arbre renversé, avec ces mots : *Rien ne peut m'en détacher*. En Grèce, l'autel de l'hyménée était entouré d'un lierre, et on en présentait une tige aux nouveaux époux, comme le symbole d'un lien indissoluble.

On a quelquefois représenté l'ingratitude sous la forme d'un lierre qui étouffe son soutien, mais on a repoussé cette calomnie.

## COLCHIQUE

### MES BEAUX JOURS SONT PASSÉS

Vers les derniers jours d'été on voit briller, sur la verdure des humides prairies, une fleur semblable au safran printanier; cette fleur est le colchique d'automne; loin de nous inspirer, comme le safran, la joie et l'espérance, il annonce à toute la nature la perte des beaux jours.

Les anciens croyaient que cette plante,

venue des champs de la Colchide, devait sa naissance à quelques gouttes de la liqueur magique que Médée prépara pour rajeunir le vieil Æson. Cette origine a fait longtemps considérer le colchique comme un préservatif contre toutes sortes de maladies.

Les Suisses attachent cette fleur au cou de leurs enfants, et les croient inaccessibles à tous les maux. La folle opinion des vertus merveilleuses de cette plante a même séduit les hommes les plus graves, et il a été difficile de faire disparaître ces vaines superstitions de l'ignorance.

Cependant le colchique intéressa toujours les vrais savants, par les phénomènes botaniques les plus singuliers. Sa corolle, dont les six découpures sont glacées de violet, n'a ni feuilles ni tiges. Un long tube, blanc comme l'ivoire, qui n'est qu'un prolongement de la fleur, est son seul soutien; c'est au fond de ce tube que la nature a placé la graine, qui ne doit mûrir qu'au printemps suivant. L'enveloppe qui la renferme, profondément ensevelie sous le gazon, brave les rigueurs de l'hiver; mais, aux premiers beaux jours, cette espèce de berceau sort de terre, et vient se balancer aux rayons du soleil, environné

d'une touffe de larges feuilles du plus beau vert.

Ainsi cette plante, renversant l'ordre accoutumé des saisons, mêle ses fruits aux fleurs du printemps, et ses fleurs aux fruits de l'automne. Mais, dans tous les temps, les tendres agneaux fuient à son aspect; la jeune bergère s'attriste à sa vue; et, quelquefois la mélancolie tresse une couronne de ses fleurs d'un bleu mourant, elle la consacre aux jours heureux qui ont fui pour ne plus revenir.

## LAURIER-AMANDIER

### PERFIDE

Aux environs de Trébizonde, sur les bords de la mer Noire, croît naturellement le laurier perfide, qui cache sous sa douce et brillante verdure le plus funeste de tous les poisons; cet arbre, qui orne nos bosquets d'hiver, se charge au printemps de nombreuses pyramides de fleurs blanches auxquelles succèdent des fruits noirs semblables à de petites cerises: ses fleurs, ses fruits et ses feuilles ont le goût et l'odeur de l'amande.

On raconte qu'une tendre mère, le jour de sa fête, voulant préparer un mets agréable à sa famille, jeta quelques livres de sucre et une poignée de feuilles de laurier-amandier dans une chaudière de lait bouillant.

A la vue du festin qui s'apprête, une innocente joie éclate dans tous les yeux. O surprise! à peine a-t-on goûté le mets fatal, que tous les visages changent, les cheveux se hérissent sur la tête des malheureux, leur respiration se précipite, mille cris confus sortent de leur poitrine, une fureur horrible les poursuit, les agite et s'empare de leurs sens.

La mère désolée, veut appeler au se-

cours; mais, saisie du même mal, elle partage le délire insensé auquel elle ne peut apporter aucun remède. Le sommeil calme enfin les vertiges de cette triste ivresse. Mais que devint la pauvre mère, quand un homme habile lui apprit le lendemain qu'elle avait fait prendre à ses enfants un venin tout semblable à celui de la vipère?

Ce venin, concentré dans l'eau distillée ou dans l'huile essentielle du laurier-amandier, est si violent, qu'il suffit de le mettre en contact avec la plus légère blessure pour donner la mort à l'homme le plus robuste.

De sages règlements ont défendu, en Italie, la vente de cet affreux poison. Cependant les distillateurs en distribuèrent secrètement sous le nom d'amandes amères.

## TUSSILAGE ODORANT

### ON VOUS RENDRA JUSTICE

Le génie, caché sous une modeste apparence, ne frappe point les yeux du vulgaire. Mais, si les regards d'un juge éclairé le rencontrent, aussitôt sa force est révélée, et il emporte l'admiration de ceux dont la stupide indifférence n'avait pu le comprendre. Un jeune meunier hollandais, se sentant du goût pour la peinture, s'exerça, dans ses moments de loisir, à représenter le paysage au milieu duquel il vivait. Le moulin, les troupeaux de son maître, une verdure admirable, les effets du ciel, des nuages, de la vapeur, de la lumière et des ombres, voilà ce que son naïf pinceau rendait avec une vérité exquise. A peine un tableau était-il fini, qu'il était porté chez un marchand de couleurs, qui, pour le prix, donnait de quoi en refaire un autre. Un jour de fête, l'aubergiste du lieu, voulant orner la salle où il recevait ses

hôtes, fit emplette de deux de ces tableaux. Un grand peintre s'arrête devant cette auberge, il admire la vérité de ces paysages, offre cent florins de ce qui n'avait coûté qu'un écu, et, en payant, il promet de prendre au même prix tous les ouvrages du même auteur. Voilà la réputation du jeune peintre établie, voilà sa fortune faite. Aussi sage qu'heureux, il n'oublia jamais son cher moulin; on en retrouve l'image dans tous ses tableaux, qui sont autant de chefs-d'oeuvre. Qui croirait que les plantes ont le même sort que les hommes, et qu'il leur faut aussi un patron pour être appréciées?

Le tussilage odorant, malgré sa suave odeur, a vécu longtemps ignoré au pied du mont Pila, où sans doute il fleurirait encore sans gloire, si un savant botaniste n'avait su apprécier ses qualités bienfaites. Cette plante parfumée apparaît dans une saison où tous les autres fleurs ont disparu: comme le grand artiste fit l'éloge du pauvre peintre, le botaniste fit celui de l'humble fleur; il lui donna un rang distingué dans ses ouvrages.

## GERANIUM ECARLATE

### SOTTISE

Mme la baronne de Staël se fâchait toutes les fois que l'on tentait d'introduire dans sa société un homme sans esprit. Un jour, un de ses amis risqua pourtant de lui présenter un jeune officier suisse, de la plus aimable figure. Cette dame, séduite par l'apparence, s'anima, et dit mille choses flatteuses au nouveau venu qui, d'abord, lui sembla muet de surprise et d'admiration.

Cependant, comme il l'écoutait depuis une heure sans ouvrir la bouche, elle commença à se méfier un peu de son silence,

et lui adressa tout à coup des questions tellement directes, qu'il fallait bien y répondre. Hélas! le malheureux n'y répondit que par des sottises.

Mme de Staël se tourna alors, fâchée d'avoir perdu sa peine et son esprit, vers son ami, et lui dit: "En vérité, monsieur, vous ressemblez à mon jardinier, qui a cru me faire une fête en m'apportant ce matin un pot de géranium; mais je vous préviens que j'ai renvoyé cette fleur en le priant de ne plus l'offrir à mes regards.

— Eh! pourquoi donc? demanda le jeune homme tout ébahi.

— C'est, monsieur, puisque vous voulez le savoir, que le géranium est une fleur bien vêtue de rouge: tant qu'on la regarde, elle plaît aux yeux; mais lorsqu'on la presse légèrement, il n'en sort qu'une odeur importune."

En disant ces mots, Mme de Staël se leva et sortit, laissant, comme on le pense bien, les joues du jeune homme sot aussi rouges que son habit, ou que la fleur à laquelle il venait d'être comparé.

## CYPRES

### DEUIL

Dans tous les lieux où ces arbres frappent nos regards, leur aspect lugubre pénètre d'idées mélancoliques. Leur longues pyramides élevées vers le ciel gémissent agitées par les vents. La clarté du soleil ne saurait pénétrer leur sombre épaisseur, et, lorsque ses derniers rayons viennent à projeter leur ombre sur la terre, on dirait un noir fantôme.

Au milieu de nos bosquets fleuris, le cyprès s'élève parfois comme ces images de la mort que les Romains montraient à leurs convives au milieu même des transports de leur folle joie.

Les anciens avaient consacré le cyprès aux Parques, aux Furies et à Pluton : ils le plaçaient auprès des tombeaux. Les peuples de l'Orient ont conservé le même usage. Chez eux, les champs de la mort ne sont pas nus et dévastés : couverts d'ombres et de fleurs, ce sont des lieux de fête, ce sont des promenades publiques qui rapprochent sans cesse les amis qui vivent de ceux qui les ont précédés.

## LE CHENE

### HOSPITALITÉ

Les anciens croyaient que le chêne, né avec la terre, avait offert aux premiers hommes et la nourriture et un abri. Cet arbre, consacré à Jupiter, ombrageait le berceau de ce dieu, lorsqu'il prit naissance en Arcadie, sur le mont Lycée.

La couronne de chêne, moins estimée par les Grecs que la couronne d'or, paraissait au Romain la plus désirable des récompenses. Pour l'obtenir, il fallait être citoyen, avoir tué un ennemi, reconquis un champ de bataille ou sauvé la vie à un Romain.

Scipion l'Africain refusa la couronne civique, après avoir sauvé son père à la journée de Trébie ; il refusa cette couronne, car son action portait en elle-même sa récompense.

En Epire, les chênes de Dodone rendaient des oracles ; ceux des Gaules couvraient les mystères des druides. Les Celtes adoraient cet arbre ; il était pour eux l'emblème de l'hospitalité, vertu qui leur fut si chère que, après le titre de brave, celui d'ami et d'étranger était à leurs yeux le plus beau des titres.

Les hamadryades, les fées et les génies n'enchantent plus nos sombres forêts ; mais l'aspect d'un chêne majestueux nous rem-

plit encore d'admiration, de respect et de crainte. Plein de jeunesse et de force, lorsqu'il élève sa tête altière et qu'il étend ses bras immenses, il paraît comme un protecteur, comme un roi.

Dépouillé de verdure, immobile, frappé de la foudre, il ressemble au vieillard qui a vécu dans les siècles passés, et qui ne prend plus part aux agitations de la vie. Les vents impétueux luttent quelquefois contre ce fier athlète : d'abord il murmure, mais bientôt un bruit sourd, profond, mélancolique, sort de ses robustes rameaux. On écoute, et on croit entendre une voix confuse et mystérieuse qui explique les vieilles superstitions du monde.

En Angleterre, on a vu un seul chêne couvrir de son ombre plus de quatre mille soldats ; dans le même pays, auprès de Shrewsbury, le chêne royal, encore tout verdoyant, rappelle les malheurs de Charles II, fugitif au milieu de son royaume. Ce prince trouva un abri, un sauveur, mais son père n'en trouva point... Horrible souvenir ! qui rappelle, hélas ! que l'Angleterre n'a pas été seule altérée du sang des rois...

Et pourtant on montre encore, à la porte de Paris, dans les bois de Vincennes, la place occupée jadis par le chêne sous lequel saint Louis, semblable à un tendre père, venait s'asseoir pour rendre la justice à son peuple.

— o —

Il a été démontré que le mariage à bas âge, dans l'Inde, a eu pour résultat, la dégénération de race. Des jeunes garçons et jeunes filles de 9 à 10 ans se marient dans ce pays, du consentement de leurs gardiens. Dans certains districts, on a passé des lois prohibant aux jeunes filles de moins de 14 ans, de se marier.

## LES FOURMIS

“Les fourmis passent pour une excellente démocratie” a dit Voltaire.

“La fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut”, assure le bon La Fontaine.

Appréciations littéraires en somme et qui ne signifieraient pas grand'chose si, dans l'étude observée de l'insecte, au point de vue scientifique, nous ne découvriions la même contradiction constante.

Pourquoi la république des fourmis est-elle donnée comme modèle aux peuples?

Sans doute parce que chaque individu y concourt au bien général.

Voilà qui est superbe!

Mais ce n'est pas chez les fourmis qu'il faut espérer rencontrer la parfaite égalité qui n'existe d'ailleurs nulle part, si ce n'est au fronton des édifices républicains où elle semble constituer une étiquette de farine sur un sac de son.

Comme dans notre humanité, tandis que les unes travaillent, d'autres se laissent soigner, engraisser de la sueur des pauvres ouvriers, si j'ose dire.

Un acte peu démocratique en outre, c'est l'asservissement, par certaines grosses fourmis blondes et paresseuses, d'une race diligente, prudente, sage, laborieuse, industrielle, infatigable, qui se soumet, docile, et se dépense chez son oppresseur avec une vaillance égale à celle qu'elle déploie dans sa propre maison.

Grâce à ses qualités, cette race est souvent réduite en esclavage. Une remarque curieuse est que jamais on ne rencontre une fourmi blonde dans le rang des oppri-

mées. Les esclaves sont toujours brunes.

Est-ce le problème des “races latines qui doivent céder le pas aux races saxonnes”, ou cela vient-il donner raison aux physiologistes qui prétendent que la couleur est une révélation du tempérament, et que ce dernier est un des facteurs de la destinée?

Mais à quoi bon philosopher sur les fourmis? Il n'est pas d'êtres qui aient donné sujet à plus d'observations judicieuses et charmantes mélangées aux pires errements. Il suffit que nous connaissions bien leurs qualités, leurs défauts, afin de les attirer s'il y a lieu ou les chasser le plus souvent, car si elles sont quelques fois un ennemi nécessaire, elle deviennent ordinairement un dangereux ami.

Afin d'être vrais, rendons d'abord justice à ces petits insectes, nous les accablons ensuite.

Inclinons-nous sur une fourmilière, ainsi que Salomon, le grand sage, qui envoyait les paresseux de ses Etats prendre là une leçon de vigilance. Cicéron vante l'industrie, la science et la politique de ces petits êtres; nous pouvons bien, pour un instant, nous livrer à cet examen, autorisé au moins par son ancienneté.

L'édifice, si patiemment élevé, est d'ailleurs une merveille. Sans cesse, il faut y travailler pour le maintenir et l'exhausser, mélanger à la terre un choix de matériaux propres à diviser en coins et recoins comodes la chère habitation, prenant bien soin de ménager toujours la grande salle du centre, sous le dôme, celle où se concen-

trent les grands intérêts, où se décident les questions importantes de la cité.

A toute heure, les employés y viennent rendre compte de leur mandat, prévenir des dangers, donner les nouvelles au moyen d'une sorte de télégraphe électrique, dit Michelet, obtenu par le langage rapide des antennes ou un choc léger des mandibules. Ce contact devient persuasif par l'éloquence de l'orateur, qui parfois insiste en donnant des coups de tête contre la poitrine des auditeurs.

Autour de la vaste salle des conférences, rayonnent les avenues conduisant au dehors, et toutes les chambres s'étagent depuis la base jusqu'au sommet, formant une échelle de chaleur de 40 degrés; c'est le thermomètre.

Les fourmis le comprennent bien ainsi, car à la moindre variation atmosphérique, un déménagement se produit; les enfants sont portés d'étage en étage et placés au point convenable pour leur bien-être. Ce n'est pas une petite besogne que ces soins assidus donnés sans cesse aux larves, aux nymphes et aux mères.

Une nuée d'ouvrières, avec une ardeur inlassable, s'occupent sans cesse à l'intérieur des besoins de la famille. Elles surveillent les mères qu'elles transportent à l'abri du danger, dans les loges profondes de l'habitation, les nourrissent, leur évitent toute peine, puis la ponte arrivée, recueillent les œufs, les mettent en tas. Ces œufs sont ronds blancs, extrêmement petits, et ce n'est qu'au bout d'une quinzaine qu'en sortent les larves vermiformes, coniques, bien plus volumineuses, souvent confondues dans les campagnes avec les œufs mêmes.

Les larves pour croître, ont besoin d'être nourries constamment; sans cesse des pourvoyeuses reviennent, apportant la becquée qui leur est dégoragée dans la bouche

par l'écartement des mandibules.

Ainsi traitées, elles arrivent à prendre une certaine vigueur et se tissent une coque soyeuse, oblongue, d'un gris-jaunâtre, puis se transforment en blanches nymphes.

Alors les surveillantes attentives accourent, délivrent la nymphe, faible encore de son enveloppe, l'aident à en sortir, l'initient à la lumière. Peu à peu la robe d'abord, d'un blanc très pur, devient jaune, puis rousse, brune et enfin presque noire.

La petite fourmi est dirigée, conduite dans l'intérieur de la maison, à travers les méandres du labyrinthe, jusqu'au moment où on la laisse enfin sortir. Les portes sont ouvertes; elles sont nombreuses, augmentées encore dans les jours chauds, fermées soigneusement chaque soir et gardées chacune par une factionnaire qui, à la moindre alerte, au plus petit frôlement d'une feuille emportée par le vent, sort, court revient rassuré et reprend sa vigilante veille.

Ces petits êtres maigres, sont positivement brûlés, desséchés, et la chimie, qui a constaté leur âcreté particulière, a tiré de leurs corps le mordant avide formique.

Peut-être les fourmis doivent-elles à ce feu intérieur qui les consume l'avidité qu'elles témoignent pour le miel et autres adoucissants. Leur nourriture préférée est un liquide mielleux secreté par les pucerons qu'elles vont traire et même parfois emportent, placent en des sortes d'étables, pour les surveiller et les garder comme un troupeau.

À défaut de pucerons, les fourmis se contenteront de matières végétales ou de chenilles; particulièrement friandes de ce qui est sucré, elles goûteront avant nous à nos fruits les plus savoureux et s'attaqueront aux confitures, si nous n'y veillons.

Mais restons-en pour le moment à leurs mérites et reconnaissons vite qu'il n'est pas d'agent plus énergique d'épuration et d'expurgation. Sans elles, certains pays seraient inhabitables, car elles contribuent, dans une large mesure, à faire disparaître une foule d'insectes nuisibles, de substances organiques dont la décomposition infecterait l'air.

Leurs services sont utilisés d'une façon ingénieuse en France; on leur fait dévorer les chairs des animaux dont on veut conserver le squelette.

Ce sont d'habiles anatomistes qui, en moins de vingt-quatre heures, rendent les os d'une grenouille et d'autres animaux de petite taille aussi blancs et aussi nette que si on leur eût fait subir de longues préparations.

Il y a lieu, toutefois, de ne pas laisser trop longtemps aux travailleuses les animaux à disséquer, car elles mangeraient même les ligaments et disperseraient les os délicats.

L'agriculture reçoit également des services de cet insecte qui est son mortel ennemi.

Comment ne pas applaudir aux longues files de fourmis emportant chacune une chenille à la bouche? La voracité sert à quelque chose.

Placez, sur un arbre envahi par des chenilles, un petit sac ouvert tout plein de fourmis, celles-ci se répandent sur les branches, mais le chemin de la retraite leur est coupé par une large bande de goudron ou de glue dont le tronc est enduit afin de les forcer à rebrousser chemin. Alors, leur féroce appétit les pousse à se jeter sur les chenilles et à les exterminer.

Dans la Guyane hollandaise, les habitants de Paramaribo reçoivent, de temps en temps, avec bonheur, une invasion de

fourmis qu'ils appellent *visitatrices*. Ces insectes, grands et forts, arrivent par bandes vagabondes, et vide les placards, les buffets, les armoires s'ouvrent afin qu'ils s'y introduisent et détruisent les rats, les souris, les araignées. Après quoi, les *visitatrices* se retirent et vont ailleurs exercer leurs bons offices.

L'acide formique, qui a une saveur analogue à celle du citron, composé, allié au sucre, un excellent sirop; il rougit en outre assez fortement les couleurs bleues végétales, et permet quelques applications artistiques intéressantes.

La médecine ancienne utilisa les fourmis dans le traitement de la paralysie, l'apoplexie, la perte de la mémoire, et dans tous les affections nécessitant un révulsif énergique. Elles étaient administrées en bains, et même en nature à l'intérieur du corps.

L'eau de *magnanité*, longtemps fameuse par ses vertus bienfaisantes, était fabriquée tout simplement avec des fourmis distillées à l'esprit de vin.

Enfin, les larves sont employées avec succès pour l'alimentation des faisans et des oiseaux de volière.

— o —

## LES FUMEURS

L'Allemand était reconnu comme le plus fort fumeur du monde. Il ne l'est plus. Le belge fume 6.21 livres de tabac, par année; l'américain 5.40 livres et l'allemand 3.44 livres seulement. L'anglais ne consomme que 1.95 par année. Le canadien-français n'est pas classifié mais il fume sa large part.

Maintenant, si le boche fume moins, c'est peut-être tout simplement parce que le tabac se fait rare chez lui.

## COMMENT SE FABRIQUENT LES DENTS ARTIFICIELLES

Les Phéniciens passent pour avoir porté l'art dentaire à un remarquable degré de perfection. En tout cas, le docteur Gaillardot découvrit, au cours de la célèbre mission dirigée par Renan en Phénicie, une portion de mâchoire supérieure présentant les quatre incisives et les deux canines maintenues par un fil d'or.

Cette pièce, trouvée dans les plus anciennes tombes de la nécropole du Sidou (Saïda), est aujourd'hui au Musée du Louvre et paraît remonter à cinq siècles environ avant notre ère.

D'autre part, des fouilles exécutées près de Teano, en février 1907, mirent à jour un appareil prothétique gréco-romain datant à peu près de la même époque et destiné à supporter trois dents naturelles; il se fixait, pour cela, aux dents d'à côté par trois anneaux soudés à un morceau d'or laminé reposant sur la gencive.

En outre, bien des siècles avant notre ère, les dentistes étrusques savaient faire une sorte de travail à pont rappelant quelque peu le "bridge work" actuel des Anglais.

Quant aux praticiens hébreux, ils perfectionnaient des fausses dents en or ou en argent pour réparer les vides que la carie déterminait dans la bouche de leurs clients.

Chez les Romains, la chirurgie dentaire dut sans doute progresser, car plus d'un poète satirique fait allusion aux dents artificielles des dames romaines. Horace

ne dit-il pas, dans une de ses épigrammes:

"Quoique tu ôtes, chaque soir, tes dents comme ta robe?"

Et, sous le règne de Domitien (1er siècle de l'ère chrétienne), nous voyons un ancien esclave affranchi, Casellius, exercer la chirurgie dentaire sur le mont Aventin.

Plusieurs historiens latins proclament la vogue de ce chirurgien-dentiste qui limait et polissait les dents des patriciennes désireuses d'attirer l'attention des élégants soit sur la voie Appienne, soit aux jeux du cirque.

Celse et Galien nous ont même conservé la description de son cabinet avec son fauteuil à haut dossier recouvert d'une étoffe de pourpre, sa table de travail que garnissaient l'odontagre, les stylets et autres instruments, avec ses amphores pleines de dentifrices au lait de chienne ou à la corne de cerf!

Au Moyen-Age, le dentiste arabe Aboul Kasis posait des dents artificielles en os et ivoire, comme ses confrères romains, mais l'art dentaire se perfectionna peu jusqu'au dix-huitième siècle.

Toutefois Ambroise Paré obturait et aurifiait les dents avec des feuilles d'or, les réimplantait, posait des dents d'ivoire ligaturées aux dents voisines, et le médecin Purmann, de Breslau, imagina, le premier, de prendre un moulage du maxil-



laire avec de la cire pour confectionner les pièces de prothèse.

Ce rapide coup d'oeil historique jeté sur les origines de l'odontologie, entrons dans la fabrique de dents artificielles.

Pierre Fauchard, qui fit réaliser d'importants progrès à la prothèse dentaire, inventa les dents émaillées vers le milieu du dix-huitième siècle.

qu'on casse au marteau, puis qu'on broye.

La masse pulvérulente retirée du broyeur et mélangée avec de l'eau passe ensuite dans une meule qui l'écrase.

De là, le mélange s'écoule dans un baquet au fond duquel tombe le feldspath; on enlève l'eau et on porte le dépôt feldspathique dans un séchoir à circulation d'eau chaude.



*Un atelier de fabrication.*

A sa suite divers praticiens, entre autres Duchâteau, Dubois de Chémant, Fonzi et Planton améliorèrent encore cette technique dont les Américains s'emparèrent pour l'exploiter sur une vaste échelle.

Actuellement pour confectionner des *dents minérales*, selon les méthodes en usage de l'autre côté de l'Atlantique, on commence par se procurer du feldspath

Après dessiccation, on tamise cette poudre dans un cylindre hexagonal en forme de cône qui tourne lentement et dont une soie très fine constitue les côtés.

A travers les mailles des parois, passeront seuls les grains excessivement ténus du feldspath, tandis que les plus gros iront tomber dans un tiroir sis à l'extrémité du cylindre tamiseur.

D'autre part, on fait subir des traitements similaires à des blocs de cristal de roche, mais avant le tamisage on débarasse (ainsi que le feldspath du reste) cette substance des particules de fer qu'elle pourrait renfermer au moyen d'une machine à désaimanter.

Pour cela, la masse pulvérulente s'écoule sur un cylindre denté animé d'une faible vitesse de rotation et tournant entre deux électro-aimants reliés à une dynamo. L'électricité retient sur le cylindre les parcelles de fer qu'une brosse fixée entre celui-ci et l'aimant rejette dans un récipient "ad hoc".

Le feldspath et le cristal de roche débarrassés de leurs impuretés tombent dans un tiroir où on les recueille. Ces matières premières absolument purifiées donneront des porcelaines de qualité supérieure.

Pénétrons maintenant dans le laboratoire. Dans cette partie de l'usine, les chimistes procèdent à la préparation des pâtes, selon les formules dont ils gardent jalousement le secret et qu'ils trouèrent après maintes recherches, après de nombreux tâtonnements.

Du dosage exact et des qualités du produit dépendront la température de fusion, la finesse du grain, la translucidité de l'émail, en un mot la valeur des dents obtenues.

Ouvrons ici une parenthèse nécessaire pour l'intelligence de la suite. Une dent artificielle se compose de deux parties: le corps et l'émail. Le corps ou partie supérieure de la dent, d'une couleur jaune, assez foncé, reçoit le crampon métallique destiné à fixer la dent à l'appareil d'or ou de caoutchouc.

Quant à l'émail, extrémité inférieure très visible dans la bouche, il faudra l'assortir à la teinte des dents naturelles de la personne dont elle complètera le râtelier et

assurera la mastication. Le fabricant doit donc réaliser toute la gamme des couleurs, depuis le blanc qui caractérise celle des jeunes gens jusqu'au marron de celles des vieillards ou fumeurs et aux divers tons de jaune pour l'âge mûr.

Heureusement ces teintes variées à l'infini, se réduisent, dans la pratique, à 25 ou 30 nuances.

Après essai, on note donc la composition de chaque pâte correspondant à une teinte donnée de façon à pouvoir la reproduire ultérieurement.

Le corps se compose de feldspath, de silice de kaolin et se colore au moyen de l'oxyde de titane.

L'émail se fabrique avec les mêmes substances mais associées dans une proportion différente et auxquelles on ajoute un fondant teinté avec des sels de cobalt, de manganèse, d'urane, etc.

A présent, il s'agit de façonner, au moyen de ces pâtes, des dents propres à remplacer celles qui manquent à l'appel dans la bouche des pauvres humains.

On comprend naturellement qu'il faille un grand nombre de moules de formes différentes pour satisfaire les clients de tout l'univers.

La conformation de la mâchoire d'un Anglais diffère de celle d'un Japonais, les incisives ou les molaires d'un Suisse ressemblent peu à celles d'un Chinois, les dents d'un Allemand s'éloignent notablement de celles des Français ou des Russes, par exemple.

En outre, par le fait des variations brusques de température qu'ils subissent au cours des opérations de la fabrication, les moules s'usent assez rapidement.

Des spécialistes, très versés dans l'anatomie dentaire, sculptent d'abord les modèles par bouche de 6 pour les dents du haut ou du bas (incisives, latérales et cani-

## CHACUN A SA MANIERE . . .

---

Tout augmente! . . .

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon . . .

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements, depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.

nes) ou par bouche de 8 pour les molaires. L'association de ces deux jeux constitue le dentier complet de 28 dents et celui de 14 du haut ou du bas.

D'ordinaire, chaque moule comprend 12 dents, soit deux bouches semblables. On le réalise d'abord en plâtre, puis, sur cet exemplaire, on en coule un en bronze qu'on grave au burin et qui servira d'étaçon.

D'après ce dernier, soigneusement conservé, on fondera deux ou trois moules qu'on emploiera à la fabrication.

De la fonderie, chaque moule arrive entre les mains d'ouvriers qui ajustent ses deux parties (dos et face) de manière que les empreintes des dents coïncident.

Le moule des molaires est même plus compliqué: il comprend 5 morceaux. Ensuite, les graveurs retouchent le bronze d'après le modèle, puis on perce, à l'intérieur du dos, deux trous qui se fabriquent automatiquement avec une machine, à raison de 10,000 à l'heure.

Si nous entrons dans l'atelier de moulage des dents, nous apercevrons des jeunes filles en train de mettre avec dextérité ces agrafes dans les trous des moules bien lavés et huilés sur les deux faces.

Puis elles les passent aux mouleuses qui ont placé au préalable, sur des plaques de verre disposées devant elles, les pâtes à porcelaine.

Avec une spatule, ces ouvrières insèrent dans chaque alvéole une certaine quantité d'émail qu'elles façonnent avec un petit instrument arrondi, puis elles remplissent le reste des alvéoles de l'autre pâte destinée à constituer le corps de la dent.

Après quoi, elles renferment les deux parties garnies du moule, dont un homme va s'emparer pour le serrer avec une presse à balancier et le mettre ensuite dans le four à biscuiter.

Cette première cuisson, qui s'opère au gaz à la température de 300 à 400 degrés, a pour but de former la dent et permet de la manipuler sans danger.

Au sortir du four, d'autres femmes enlèvent les légères ébarbures provenant de la jonction des deux parties du moule avec une petite lime à ongles et placent ensuite les dents sur des plateaux en terre réfractaire saupoudrés de silex pulvérisé et pouvant contenir 150 à 190 dents.

On les recuit alors à 1500 degrés dans des fours chauffés au pétrole.

D'abord on met les augets ou plateaux dans la partie supérieure du four où la température oscille entre 700 et 800 degrés afin de provoquer l'évaporation de l'eau renfermée encore dans la dent biscuitée, puis de la chauffer progressivement.

On évite ainsi la cassure de la porcelaine. Au bout de quelques minutes, on enlève l'auget et on le dispose dans le foyer intérieur. Là, les dents séjournent de 6 à 12 minutes selon la couleur et la température ambiante.

Une fois cuites, on les laisse se refroidir lentement afin d'éviter encore leur rupture. Finalement, on confie les plateaux à des jeunes filles, qui enlèvent les dents une à une, les examinent pour se rendre compte si des fentes aux crampons, des points noirs et autres accidents ne se sont pas produits au cours des cuissons.

Elles les assortissent ensuite par teinte et formes puis elles les encartent sur des rectangles de cire soit par 6 ou 8 dents, soit par série complète de 28.

Les dents artificielles attendent, de la sorte, qu'un homme de l'art les achète pour les ajuster sur la mâchoire de quelque client.

Tel est le cycle des opérations d'une usine française dont la production atteint 250,000 dents par mois.

# GRATIS POUR LES HERNIEUX

5.000 MALADES PEUVENT FAIRE UN ESSAI GRATUIT DU PLAPAO

IL N'Y A PLUS BESOIN DE PORTER TOUTE LA VIE UN BANDAGE INUTILE

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie des muscles relâchés et ensuite supprime tout-à-fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

### RIEN A PAYER

Pour 5,000 malades qui écrivent — Mr. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao maintenant ou dans l'avenir.

### CESSEZ DE PORTER UN BANDAGE

Oui, cessez, vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un pis-aller, un faux soutien contre un mur tombant et que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

### EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le premier et plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles. Alors, mais seulement alors vous pouvez attendre la disparition de la hernie.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

### ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement Plapao-Pad est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

### LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante.

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles, atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé un merveilleux remède absorbant-astringent. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine le solidité et le support nécessaires au PLAPAO-PAD.

### FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je vous prie de prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie.

Quand les muscles affaiblis au-

ront recouvré leur élasticité et leur force— Quand les dangereuses et douloureuses saillies auront disparu—

Quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour—

Quand vous aurez retrouvé votre vigueur, votre vitalité, votre énergie et votre force—

Quand vous paraîtrez et vous sentirez mieux en toutes circonstances et que vos amis remarqueront votre amélioration—

Alors vous reconnaîtrez que votre hernie est guérie— et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fermement d'accepter MAINTENANT ce merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT—ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

### ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Faites un essai personnel de sa valeur. N'envoyez pas d'argent, parce que l'essai gratuit du Plapao ne vous coûte rien, bien qu'il puisse vous apporter un renouveau de santé plus précieux que beaucoup d'or fin. Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart de 48 pages sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec Médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

5000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement écrivez MAINTENANT.

Envoyez ce coupon aujourd'hui à  
**PLAPAO LABORATORIES, Inc.,**  
 Block 2140, St-Louis, M., U.S.A.

Pour un essai gratuit du Plapao et le livre de Mr. Stuart pour la hernie.

Nom .....

Adresse .....

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

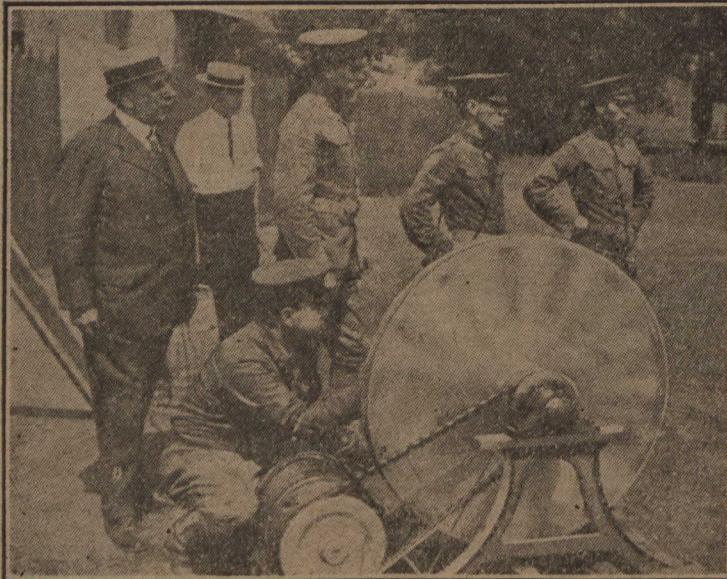
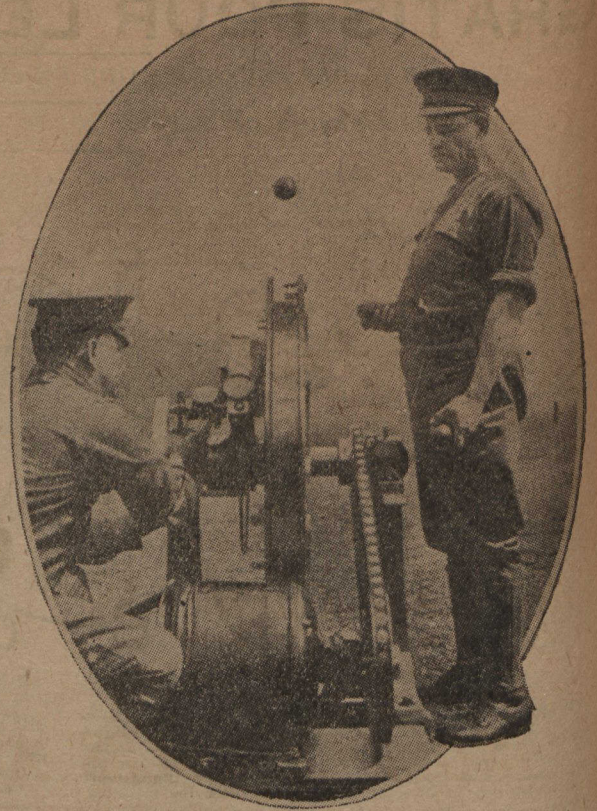
## UN CANON NOUVEAU MODÈLE

Le présent conflit Européen invite les inventeurs à trouver de nouveaux moyens de destruction.

En effet, il semble que l'esprit humain s'acharne à fabriquer des engins meurtriers qui surpassent en précision, en durée et en horreur tout ce que le génie inventeur a produit jusqu'ici.

Sur terre et sur mer, sous terre comme dans les airs, le soldat qui se bat dans les tranchées, aussi bien que l'humble paysan qui cultive pour son pays, tous, sans exception, sont exposés à la mort.

Les dernières revues scientifiques nous annoncent la découverte d'un



canon, nouveau modèle. Il consiste en une grande roue en aluminium et en cuivre, laquelle tourne sur une roue dentelée, le tout étant supporté par une charpente de fer.

Les projectiles sont emmagasinés dans une rainure pratiquée dans la roue, tout autour de celle-ci. La roue est mise en mouvement par un moteur électrique qui lui donne une grande vitesse.

Les bombes ou autres projectiles qui sont au-

Maison Fondée en 1840

# E. AUGER

MANUFACTURIER  
ET MARCHAND

— de —

## HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

### EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin  
des

Suit Cases et Sacs de Voyages  
à des prix très réduits.

**148 rue Ste-Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de déve-  
lopper le buste, de cor-  
riger la maigreur exces-  
sive, de supprimer le  
creux des épaules et  
d'effacer les angles dis-  
gracieux qui déparent  
une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre  
la quatrième boîte de vos fameuses PILULES  
PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis  
enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

## INDISPENSABLES AUX MÉNAGÈRES

pour nettoyer vos boiseries et obtenir un bon résul-  
tat, n'employez que des articles de première qualité.

Tordeuses à torchons, de plancher, depuis  
\$1.75 à ..... \$3.00

Torchons à plancher, 25c à ..... 50c

Torchons avec manches, 35c à ..... 90c

O-Ce-dar Mops, pour polir et épousseter, 40c à \$1.00

Poli à meubles ..... 25c

Epoussettes en plumes, depuis 50c à ..... \$1.50

Paillassons en acier, le pied carré ..... 65c

Paillassons en cuir, depuis ..... \$1.75

Paillassons en coco, depuis ..... \$1.25

Aussi brosses, cuvettes en pulpe, ou galvanisées,  
seaux, etc.



# L. J. A. SURVEYER

QUINCAILLIER

LIMITÉE

52 BOULEVARD ST-LAURENT

TEL., MAIN 1914

tomatiquement libérés par une disposition mécanique, sont lancés dans la direction désirée.

Ce canon qui est de nature à rendre de très grands services, est cependant difficile à être mis en opération, à cause de l'embarras de se procurer l'énergie électrique, indispensable à son bon fonctionnement.

En effet, il s'agit de trouver un générateur électrique qui pourra fournir à un moteur assez de puissance pour donner à la roue une vitesse de 18,000 révolutions à la minute et permettre à un projectile d'atteindre une distance de 1000 verges.

Ce canon, qui est destiné au lancement des grenades peut donc être employé sur le champ de bataille, à la condition expresse, que le moteur électrique utilisé à cette fin, soit très puissant.

Les projectiles en usage, en ce cas, sont sphériques et munis d'un détonateur pour l'éclatement.

Quelle sera la nouvelle découverte ? Dieu le sait. Sera-t-elle assez puissante pour détruire ce qui reste de vermine boche, sur le sol Européen ? Nous le souhaitons.

— o —

### LA CORRESPONDANCE SIMPLIFIÉE

—

On entend souvent émettre cette opinion attristée que l'art de la correspondance est mort et que nous ne savons plus écrire de charmantes lettres, analogues à celles du temps passé, et qui font aujourd'hui les délices des lettrés.

On affirme que l'automobile, le goût des voyages et, surtout la carte postale illustrée, sont les grands coupables. Et c'est bien possible. Une vue de Venise, avec trois mots : "Sommes ici", et vos initiales,

voilà qui vous évite toute description de la ville des gondoles et du campanile.

Mais il y a mieux. On vend des cartes postales dont le verso, au lieu de présenter un paysage, offre une série de phrases courtes. "Venons d'arriver"; "Mauvais temps"; "Temps splendide"; "Excellent hôtel"; "Tout va bien", etc., etc. Le voyageur pressé se contente de marquer une petite croix au crayon devant chaque phrase qui exprime ce qu'il a à dire et de la sorte, une lettre est écrite en un tour de main.

Voltaire et Piron avaient, avant la création de la carte postale, parié chacun de battre le record de la correspondance rapide. Aussi, quand Voltaire se trouva à la veille de partir en voyage, il écrivit à son ami : "Eo rus", ce qui signifie en latin : "Je vais à la campagne".—Voltaire pensait son laconisme imbattable. Mais Piron lui répondit par un simple mot, une simple lettre : "I", ce qui signifie : "Allez !"

Victor Hugo sut réduire la correspondance d'affaires à un minimum sans précédent. Il venait de publier *les Misérables* et était anxieux de savoir si la vente de l'ouvrage venait couronner ses espoirs. Il envoya à son éditeur un simple point d'interrogation "?". Et la réponse triomphale de l'éditeur fut : "!".

C'était assez.

— o —

Les musiciens-ambulants de Belgique doivent tenir leurs instruments d'accord. Chaque matin, ils doivent se présenter devant le chef de police et jouer leurs instruments. Les orgues qui ne sont pas d'accord doivent être réparés, avant qu'une licence soit accordée à leurs propriétaires.



# GRATIS !

## EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garantissant absolument ineffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

**Mme Myrriam Dubreuil, 451 rue Rivard**

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353



## PEUT-ON SE RASER SANS SAVON?

LA science qui s'occupe des petites et des grandes choses et qui veut connaître la raison de tout, nous demande pourquoi l'homme fait usage du savon pour se raser ?

On prétend que les anciens grecs et romains, si l'on observe leurs monuments, se rasaient, et sauf une petite fabrique de savon, qui était installée à Pompéï, les moyens de fabrication du savon étaient très rares.

La seule conclusion possible est qu'ils devaient se raser sans recourir au savon, tel que font encore aujourd'hui, les japonais et les chinois.

Cependant, avant de rejeter une vieille coutume si intimement liée à notre toilette, nous devons savoir pourquoi nous employons le savon.

Les réponses scientifiques ou non pululent et sont plus ou moins intéressantes.

Un barbier prétend que le savon soutient les poils et les fait tenir dans une position verticale.

Un autre plus sérieux, croit que le savonnage, lorsqu'il est bien fait, a pour effet de réduire le volume du savon et d'augmenter le nombre de bulles, par lesquelles l'eau vient mieux en contact avec la peau, ce qui constitue un moyen indirect d'employer l'eau comme lubrifiant. Le savon n'est donc utilisé que pour donner des propriétés lubrifiantes à l'eau. Mais l'eau seule a naturellement ces pro-

priétés et lorsque vous l'appliquerez sur votre figure, vous pourrez bien vous raser.

Cette méthode est employée chez les Orientaux et est très recommandable. Elle est économique, empêche l'irritation de la peau, le morfil d'un rasoir n'est pas aussi rapidement émoussé, et le travail se fait en moitié moins de temps.

Un autre connaisseur ajoute: "Quand le barbier étend une couche de savon sur la barbe d'un client, le savon tend à faire tenir les poils droits. A la première barbe, le microscope montre que les coupures sont à l'angle droit de la barbe, mais lorsque le client exige être rasé très court, le barbier mouillera la figure, parce que la barbe devient trop sèche."

Après 35 ans de pratique, ce barbier qui prétend que le savon a pour résultat de faire tenir les poils de la barbe verticalement, affirme que le fait de raser sans savon, constitue une tâche ennuyeuse et rend la figure sensible.

Que l'on tente l'expérience si on le veut, je préfère garder les vieilles traditions. La prudence est la mère de la sûreté, dit-on.

A Vienne, il existe un club appelé "le Club des Roux". Dans le but de prévenir les admissions frauduleuses, le candidat est obligé de se laver la tête dans l'eau chaude et le soda, en présence d'un comité.

Ne contient pas d'Alun



POUR FAIRE DE LA  
BONNE PATISSERIE

DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA

CELEBRE POUDRE  
A PATE

**COOK'S  
FRIEND**

Absolument Pure

Ne contient pas  
de substances  
nuisibles à  
l'estomac.

LEVE LA PATE  
ET LA REND  
POREUSE,  
LEGERE,  
DIGESTIVE  
ET DELICIEUSE

NOUVEAU PAQUETAGE  
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de  
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à  
Montréal par

**W. D. McLAREN, LIMITEE**

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

**LA REVUE POPULAIRE**

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

## RELIQUES RELIGIEUSES PRECIEUSES!

Nous pensons qu'il intéressera nos lecteurs de savoir quelles sont les différentes églises qui possèdent encore les principales reliques de la Passion.

Le bois de la croix se trouve en grande partie à Notre-Dame de Paris et dans la basilique de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome.

C'est également dans la basilique romaine de Sainte-Croix de Jérusalem que l'on conserve la tablette sur laquelle a été tracée, en hébreu, en grec et en latin, l'inscription: I. N. R. I. (*Jesus Nazareus Rex Judaeorum.*)

La couronne d'épines est à la Métropole de Paris, mais un grand nombre de ses épines ont été données à d'autres églises.

Elle était autrefois entourée d'une simple couronne de cristal; aujourd'hui elle est renfermée dans un nouveau et somptueux reliquaire.

Des quatre clous de la Passion, l'un fut jeté par sainte Hélène dans la mer Adriatique pour en calmer les tempêtes; le second est incrusté dans la couronne de fer des rois lombards; le troisième est à Notre-Dame de Paris; le quatrième à Monza, près Milan.

L'éponge est conservée à Rome, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran.

La pointe de la lance est à Paris; le reste à Rome.

Sainte Hélène a donné à l'église de Trèves la robe sans couture. Charlemagne a fait don de la sainte tunique au monastère d'Argenteuil, où sa soeur était religieuse.

Cette tunique, qui est actuellement dans l'église paroissiale d'Argenteuil, est devenue le but de nombreux pèlerinages.

Le saint suaire est à Turin.

L'église de Cadouin, dans le diocèse de Périgueux, possède le suaire de la tête.

Rome est en possession du linge avec lequel sainte Véronique essuya le visage du Christ.

Enfin, la partie supérieure de la colonne de la flagellation est à Rome, dans l'église de Sainte Praxède, où elle a été transportée en 1223. L'autre partie est à Jérusalem dans l'église du Saint Sépulcre.

On cite plusieurs tableaux conservés dans certains musés ou trésors d'églises, dont la grande valeur tient moins à leur mérites artistiques qu'à la richesse de leur cadre.

La cathédrale de Milan, possède une "Madone", sertie dans un cadre d'or massif de 7 pieds de hauteur sur 29 pouces de largeur, à l'intérieur duquel est ajustée une moulure de lapis-lazuli; aux quatre coins, des coeurs sont dessinés avec perles et des pierres précieuses ornent les côtés. On estime ce joyau à \$25,000.

Un tableau des galeries du Vatican, a également un cadre enrichi de pierres précieuses du plus haut prix.

On pourrait mentionner plusieurs autres toiles dans divers pays qui ne doivent leur notoriété qu'à l'opulence ou à l'originalité de leur cadre.

Le Fromage à la Crème

# Meadow Sweet

VENDU { EN PAQUETS  
EN POTS



LE PAQUET DE 12c

## CHEESE

Hum... ! c'est délicieux

Voilà l'opinion de tous ceux qui ont goûté notre

## BEURRE de PISTACHE (Peanut Butter)

Marque "MEADOW-SWEET"

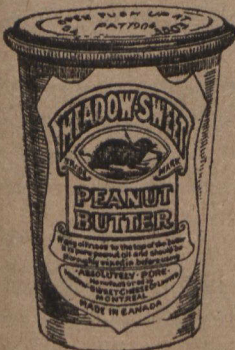
ce mets relativement nouveau sur le marché canadien, a déjà conquis la faveur des gourmets.

Commandez-en un verre aujourd'hui.

En vente chez tous les épiciers en verres de 4, 6, 8 onces et à la livre.

MEADOW SWEET CHEESE CO.,

MONTREAL.



## LA PLUS ANCIENNE BIBLIOTHEQUE DU MONDE

DANS une savante étude, le Dr Edmond Vidal nous entretient des civilisations lointaines de l'Assyrie et de l'Égypte, dont la légende, la Bible et les Grecs nous avaient vaguement transmis l'histoire, mais d'où aucun document n'était parvenu jusqu'à nous.

Il rappelle qu'il fallut les explorations de Botta (1841) et de Layard (1892) pour exhumer Ninive, Babylone et Calach, et pour nous faire connaître ces peuples, dont les vestiges, donnent, à travers les siècles, une impression de grandeur et de majesté.

Puis, il passe à la grande découverte qui fut faite de la plus ancienne bibliothèque du monde.

Les fouilles exécutées en Assyrie, ont mis à jour, dit-il, des monuments immenses, des palais somptueux, dont chaque brique porte le nom du souverain qui les fit édifier, des temples aux murs couverts d'inscriptions.

L'une des plus importantes découvertes fut celle d'une bibliothèque trouvée à Ninive, dans le palais d'Assur-Canipal, contenant 20,000 tablettes d'argile cuite au four, dont un grand nombre sont conservées au British Museum. Ces tablettes sont recouvertes d'écriture cunéiforme, formée par les combinaisons d'un même signe en forme de clou, horizontal, vertical ou tordu en crochet, dont les groupements différents forment des signes parfois complexes représentant des valeurs syllabiques et idéographiques.

Il semble que cette bibliothèque fut constituée par Essar-Haddon, père d'Assur-Canipal et, ce qui en augmente notablement la valeur historique, c'est que nombre d'écrits relevés sur ces tablettes remontent à une époque bien antérieure à celle où ils furent gravés.

Ils portent en effet, la mention "d'après une ancienne copie" ou "d'après les anciennes tablettes de Sumir et d'Akdad," ce qui dénote une origine des plus lointaines.

D'après Bérosee qui écrivit en grec, vers 200 avant J.-C., une *Histoire des Antiquités de la Chaldée* dédiée à Antiochus Soter, on conservait à Babylone avec le plus grand soin de nombreux documents qui remontaient alors à plus de 150,000 ans!

Lorsqu'en l'an 606 avant J.-C. les Mèdes conquièrent l'Assyrie, Ninive fut entièrement détruite; ses palais furent incendiés, ses temples renversés, et quand Xénophon passa dans son voisinage avec ses *Dix Mille*, il ne retrouva plus qu'un monceau de ruines entourées de murailles de 150 pieds de haut.

C'est sous ces ruines que fut découverte la bibliothèque en briques d'Assur-Canipal, dont le contenu fut patiemment déchiffré au cours de ces années dernières.

— o —

En France, selon la loi, un mort est inhumé 48 heures après son décès, à moins qu'il n'ait été embaumé, dans lequel cas le délai peut être prolongé.

**- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -**

Profitez-en pour vos achats d'Automne ;  
Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,  
Chambre  
à Coucher,  
Salle à Manger  
Bibliothèque,  
Salon.*



*Spécial :  
Tapis,  
Prélart,  
Rideau,  
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que **réellement** nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

**THE J. S. PRINCE COMPANY**

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

## LE PREMIER JOURNAL ANGLAIS

LA presse anglaise, dont l'importance est aujourd'hui si considérable, doit sa création à une guerre qui faillit anéantir l'Angleterre.

Philippe II, roi d'Espagne, qui s'était constitué le champion de l'Eglise catholique, avait décidé d'envahir l'Angleterre, afin d'écraser une bonne fois la religion réformée. Le 19 mai 1558, une flotte de cent cinquante deux vaisseaux se mettait en route et devait prendre, en passant, douze mille Français réunis en Normandie, et, en Flandre, vingt-cinq mille soldats aguerris.

Mais de tels préparatifs avaient forcément demandé un temps fort long, de sorte que la reine Elisabeth eut tout le loisir nécessaire pour organiser la défense de son royaume.

C'est à ce moment que parut le premier journal anglais, avec ce titre: l'"English Mercury", dont un exemplaire, le seul qui ait subsisté, existe encore et est conservé comme une relique au Musée britannique.

L'"English Mercury" exalta si bien le patriotisme des Anglais que, l'attitude courageuse de la reine aidant, les quinze mille marins que possédait alors l'Angleterre s'embarquèrent avec un réel enthousiasme sur les cent quatorze navires qui composaient toute la flotte britannique.

L'intrépidité des Anglais eût peut-être été impuissante à repousser l'invasion si les éléments ne s'en fussent mêlés.

Une tempête épouvantable, qui dura plusieurs jours, détruisit une grande partie de la flotte espagnole, que le roi d'Espagne avait pompeusement baptisé l'"In-

vincible Armada". Les vaisseaux anglais firent le reste de la besogne.

Un poète composa alors, et fit emprimer dans l'"English Mercury", une sorte de "Marseillaise", que l'on retrouve encore dans les balades maritimes de l'Angleterre.

En voici la traduction:

"— Mousse, combien sont-ils de navires sur la mer, et combien vois-tu de grands pavillons? — Maître, ils sont autant que les moules sur le rocher, et il y a chez eux plus de pavillons de soie que de bonnets de matelot sur notre flotte.

"Ils sont autant de rames que les poissons de la Manche ont de nageoires, et autant de canons que notre reine porte de perles dans les grands jours; leurs matelots sont aussi nombreux que les grains de sel sur un quartier de boeuf d'Irlande.

"— Mousse, que vois-tu venir là-bas contre eux? — Maître, je vois les petits vaisseaux de l'Angleterre qui accourent en battant des ailes comme des oiseaux de mer. — Et que vois-tu encore après? — Je vois nos bons amis les vents et nos grandes mères les vagues salées.

"— Mousse, que vois-tu maintenant sur l'Océan? — Maître, je vois les débris des navires espagnols qui fument comme des

mottes de terre qu'on brûle dans les champs; je vois les flots qui roulent des pavillons de soie, des canons et des matelots au teint de cuir. — Et plus loin, plus loin? — Plus loin, maître, je vois le drap de la glorieuse Angleterre qui se promène seul sur la mer, comme le soleil dans les cieux."



## AUTEURS ET HISTORIENS FANTASISTES

UN ancien auteur dramatique anglais nous représente Hérodoté critiquant Champollion; Hérode sacrifiant à Mahomet; Noël invoquant la Vierge; les bergers de Noël jurant par la mort du Christ dont pourtant on ne leur annoncera la naissance qu'à l'acte suivant.

Rappelons aussi l'histoire du Christianisme écrite ainsi par un auteur du premier siècle: —Les chrétiens forment une secte étrangère dont le fondateur florissait en Chaldée il y a bien des siècles.

Sa doctrine fut apportée à Rome du temps de Vespasien par deux frères nommés Pierre et Paul.

Certains gens soutiennent que ce sont deux frères jumeaux, les mêmes que les Juifs appellent Moïse et Aaron, et dont le second a vendu à l'autre son droit d'aînesse pour un chevreau de la peau duquel il avait besoin pour se faire des gants.

Le second de ces frères, voyant que les victimes de l'autre rendaient des augures plus favorables que les siennes, le tua, comme notre Romulus l'a fait de Rémus, mais avec cette différence que pour cela il se servit d'une mâchoire d'âne.

C'est en punition de ce crime qu'il fut pendu par Mardochée, roi de Macédoine, à un gibet haut de 50 coudées, sur la requête de leur soeur Judith. Quoi qu'il en soit, Pierre et Paul étant venus à Rome, le premier fut reconnu n'être qu'un esclave fugitif de Ponce-Pillate et fut crucifié sur le mont Janicule par ordre de son maître.

Leurs partisans, qui devinrent nombreux, prirent la croix comme symbole et ils l'adorent."



Mesdames,

Notre stock de Gants d'automne est au complet.

CAPE LAVABLE

CHAMOISSETTE

KID FRANÇAIS

SUEDE.

Dans tous les prix et nuances. Ainsi que nos rayons de *Bas et Corsets*.

Cravates de fantaisie reçues chaque semaine.

### Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formulaires de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }  
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

## LA POLKA

L'UNE des danses les plus populaires est la polka. Son origine est des plus curieuses.

Un soir d'hiver de l'année 1830, en Autriche, une servante qui s'ennuyait dans sa cuisine, se mit à danser tout à fait au hasard, en chantonnant, pour s'accompagner, un air de son village. Ses maîtres l'ayant surprise dans cette occupation, la firent venir au salon et l'obligèrent à redanser devant un de leurs amis qui se trouvait ce soir là chez eux et qui était un musicien distingué du nom de Keruda. Il nota le pas et la musique et peu de

temps après, il faisait essayer cette nouvelle danse dans un bal de société où elle obtint le plus franc succès. Quelques mois plus tard, la danse fut exécutée à Prague où on lui donna définitivement le nom de polka (à cause de son demi-pas, polka signifiant en tchèque: moitié).

En 1839, la polka faisait fureur à Vienne et tous les compositeurs se mirent à écrire ce genre de morceau. Enfin, au cours de l'année 1840, un fameux danseur, Raab, exécuta pour la première fois une polka à Paris, au théâtre de l'Odéon. La mode s'en étant emparée, elle passa dans les salons.

— o —

**EXAMEN DES YEUX**

GUERISON DES YEUX sans médicaments. opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

**LE SPECIALISTE BEAUMIER**

A L'INSTITUT 144 RUE STE-CATHERINE EST Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**QUAND VOUS DEMENAGEZ**

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne adresse .....

Localité .....

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal.

# DECHAUX FRERES,

## EXPERTS NETTOYEURS

- - FRANÇAIS - -

ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL

### L'HOMME D'AFFAIRES

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

### VOTRE ROBE DE SOIREE

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :  
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST  
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301

**Lait**  
**Condensé**  
**BORDEN'S**  
MARQUE "EAGLE"

*Gail Borden*  
**EAGLE**  
BRAND  
**CONDENSED**  
**MILK**  
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable  
au bébé pour qu'il digère bien,  
dorme bien, se porte à merveille  
et soit une vraie joie pour le  
foyer.

**Borden Milk Co, Limited, Montreal**